

IMAGES DU PATRIMOINE



# CONFLANS-SAINTE-HONORINE

## TERRE DE CONFLUENCES

ILE-DE-FRANCE



Par un de ces hasards heureux que l'Histoire sait ménager, la Région Île-de-France accueille en 2005 l'Inventaire général du Patrimoine culturel, décentralisé dans le cadre de la récente Loi Responsabilités et Solidarités locales, tout juste quarante ans après son lancement par André Malraux et André Chastel à l'aube des "Trente glorieuses".

Une nouvelle étape riche de devenirs et d'ambitions s'ouvre ainsi pour ceux et celles qui consacrent leur activité à étudier et faire connaître le patrimoine francilien. Un nouveau projet se dessine pour que culture et qualité de vie se conjuguent dans une démarche de proximité.

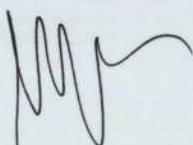
J'en veux pour preuve ce magnifique livre en images qui après tant de siècles riches d'histoire, va fixer les contours de Conflans-Sainte-Honorine à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. La renommée de cette ville qui m'est si chère tient certes à l'exceptionnel site de confluence que forme la rencontre de la Seine et de l'Oise, à l'intense activité batelière qui en fit la réputation mais aussi à la qualité des édifices qui depuis le Moyen Âge s'inscrivent dans un des plus admirables paysages d'une Île-de-France qui en compte pourtant d'innombrables.

Nourri de tant d'études et de publications des historiens qui l'ont précédé, ce livre nous instruit tout en même temps qu'il nous charme. S'il s'inscrit dans une lignée d'écrits érudits, il introduit aussi à n'en pas douter une lecture renouvelée de son histoire architecturale et urbaine.

Aussi, sachons gré à Roselyne Bussière, conservateur du Patrimoine de s'être livrée à une enquête méthodique dans le cadre des travaux de l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques qui se déploient depuis vingt ans dans les Yvelines et de nous confier dans les pages qui suivent toutes les raisons de la véritable passion que lui ont inspirée nos rues et nos monuments, carrières et usines, pavillons et villas qui ont façonné une ville au riche passé.

L'ambition de cet ouvrage, on l'aura compris, est bien de donner à voir la ville d'aujourd'hui à travers le prisme du passé et de permettre ainsi à ses habitants de mieux se l'approprier ; je ne peux que me réjouir de la féconde collaboration qui a présidé à sa naissance et en féliciter ses auteurs.

Jean-Paul HUCHON  
*Président du Conseil régional d'Île-de-France*



# CONFLANS-SAINTE-HONORINE

## TERRE DE CONFLUENCES

ILE-DE-FRANCE

Textes  
**Roselyne Bussière**

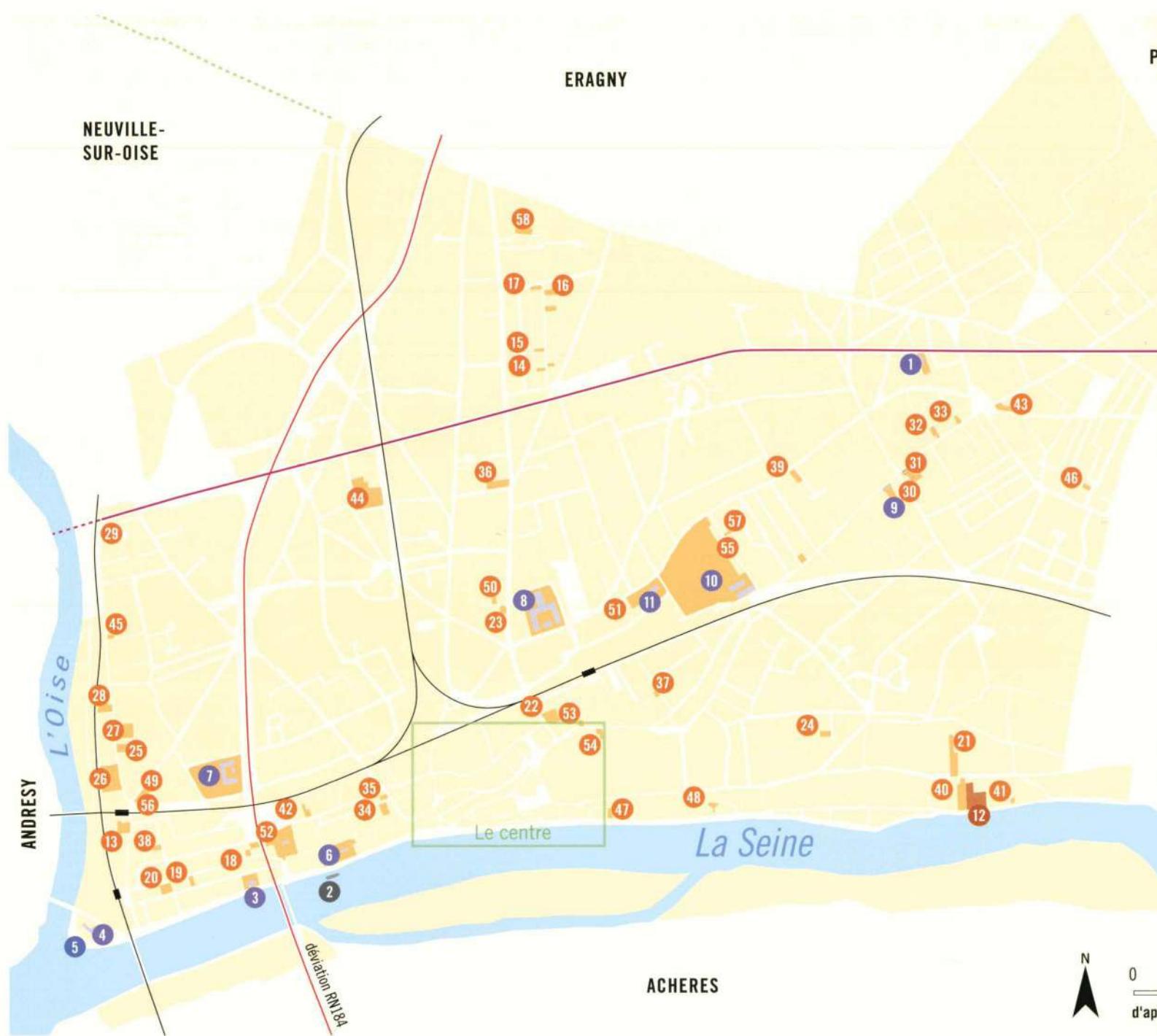
Avec la collaboration de  
Julien Delannoy

et la participation de  
Aurélie Billy  
Gilles Blieck  
Antoine Le Bas

Photographies  
**Stéphane Asseline**



Inventaire général du patrimoine culturel



- 1 Chapelle Saint-Jean-Marie-Vianney, 176, boulevard du Général-de-Gaulle, p. 124  
 2 Bateau-chapelle Je sers, promenade François-Mitterrand, p. 64  
 3 Anciens ateliers des Bleues, 14, quai Eugène-Le Corre, p. 66  
 4 Bourse d'affrètement, cours de Chimay, p. 67  
 5 Monument aux morts de la Batellerie, cours de Chimay, p. 68  
 6 Château de Théméricourt, 36, quai de la République, p. 70  
 7 Groupe scolaire Paul-Bert, Gaston-Rousset, rue Paul-Bert, p. 75  
 8 Groupe scolaire Jules-Ferry, actuellement lycée, 7, avenue du Maréchal-Foch, p. 76  
 9 Ancienne école de Chennevières, 76, rue Désiré-Clément, p. 78  
 10 Ancienne usine LTT, rue Charles-Bourseuil, p. 114  
 11 Ancien cercle féminin de LTT, 44-46, avenue du Maréchal-Foch, p. 118  
 12 Champignonnières Trapletti, 43, quai de Gaillon, p. 112  
 13 Maison, 19, rue d'Andrésy, p. 95  
 14 Maison, 11, rue des Alouettes, p. 103  
 15 Maison, 25, rue des Alouettes, p. 100  
 16 Maison, 62, rue des Alouettes, p. 100  
 17 Maison, 69, rue des Alouettes, p. 103  
 18 Maison, 8, rue Beffroy, p. 100  
 19 Maison, 27, rue Beffroy, p. 101  
 20 Maison, 37, rue Beffroy, p. 95  
 21 Chalet, 109, rue de Bellevue, p. 98

- 22 Maison, 12, avenue Carnot, p. 100  
 23 Maison, 67, avenue Carnot, p. 103  
 24 Maison, 6, allée de Chateaubriand, p. 104  
 25 Maison, 6 bis, rue des Côtes-de-Vannes, p. 95  
 26 Maison, 7, rue des Côtes-de-Vannes, p. 95  
 27 Maison, 10, rue des Côtes-de-Vannes, p. 95  
 28 Maison, 11, rue des Côtes-de-Vannes, p. 95  
 29 Maison, rue des Côtes-de-Vannes, p. 104  
 30 Ancienne ferme, 86, rue Désiré-Clément, p. 122  
 31 Maison, 90, rue Désiré-Clément, p. 122  
 32 Ancienne ferme, 125, rue Désiré-Clément, p. 122  
 33 Ancienne ferme, 143, rue Désiré-Clément, p. 122  
 34 Maison, 1, rue Désiré-Foucher, p. 79  
 35 Maison, 2, rue Désiré-Foucher, p. 100  
 36 Maison, 4, rue Denis-Papin, p. 106  
 37 Maison, 9, rue Emile-Chapelier, p. 100  
 38 Maison, 3, rue Eudoxie, p. 100  
 39 Maison, 2, rue de la Fraternité, p. 104  
 40 Maison, 41, quai de Gaillon, p. 96  
 41 Maison, 48, quai de Gaillon, p. 100  
 42 Maison, 34, rue du Général-Mangin, p. 101
- 43 Maison, 3, rue d'Herblay, p. 1  
 44 Maison, 2, rue de la Jouvence, p.  
 45 Maison, 1, rue Louis-Cirjean, p.  
 46 Maison, 44, rue des Lilas, p.  
 47 Maison, 6, rue des Martyrs-d,  
 48 Maison, 44, rue des Martyrs-d,  
 49 Maisons-jumelles, 4-4 bis, rue  
 50 Maison, 6, rue Marie-Charles,  
 51 Maison du Directeur de LTT, 4  
 52 Maison, les Terrasses, actuelle  
 53 Maisons-jumelles, 11-13, rue  
 54 Maison, 24, rue Pasteur, p. 98  
 55 Maison, 23, rue de Pologne, p.  
 56 Maison, 2, rue Paul-Bert, p. 1  
 57 Chalet, 32, rue de Pologne, p.  
 58 Maisons, allée Saint-Exupéry,

500 m

le cadastre actuel

.97

100

4

5

a-Résistance, p. 96

u Maréchal-Gallieni, p. 102

103

rue du Maréchal-Foch, p. 121

ent MJC, rue du Pont, p. 92

esteur, p. 100

121

)

8

104



0

100 m



- 1 Église paroissiale Saint-Maclou, p. 38
- 2 Mairie-école, 63, rue Maurice-Berteaux, p. 72
- 3 Bureau de poste, rue Maurice-Berteaux, p. 78
- 4 École Saint-Joseph, p. 74
- 5 Bains douches, p. 78
- 6 Tour Montjoie, p. 36
- 7 Château Gévelot, actuellement musée de la Batellerie, place Jules Gévelot, p. 48
- 8 Immeuble, 2, 4, 6, ruelle du Gouffé, p. 90
- 9 Immeuble, 19, quai des Martyrs-de-la-Résistance, p. 85
- 10 Immeuble, 15, rue Maurice-Berteaux, p. 89
- 11 Immeuble, 43, rue René-Albert, p. 86
- 12 Maison, 17, rue Bourbon, p. 83
- 13 Maison, 7, rue Félix-Faure, p. 90
- 14 Maison, 5, quai des Martyrs-de-la-Résistance, p. 84
- 15 Maison, 22, quai des Martyrs-de-la-Résistance, p. 86
- 16 Maison, 57, rue Maurice-Berteaux, p. 89
- 17 Maison, 1, rue de la Porte-de-Pontoise, p. 88
- 18 Maison, 7, rue de la Porte-de-Pontoise, p. 91
- 19 Maison, 13, rue de la Porte-de-Pontoise, p. 90
- 20 Maison, 1, ruelle du Puits, p. 88
- 21 Maison, 33, rue René-Albert, p. 86
- 22 Maison, 11, 13, rue de la Savaterie, p. 86
- 23 Maison, 24, rue Victor-Hugo, p. 88
- 24 Statue, angle ruelle du Puits / rue Sainte-Honorine, p. 56
- 25 Remorqueurs : le Jacques et le Triton, p. 63
- 26 Maison, 7, rue Edmond-Magniez, p. 100

**Cet ouvrage a été réalisé**

par la direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France, Service régional de l'Inventaire général du Patrimoine culturel de la France sous la direction de Dominique Hervier, conservateur général du Patrimoine, conservateur régional.

Il est édité dans le cadre d'une convention État-Région-Conseil général des Yvelines-A.P.P.I.F. avec la participation de la commune.

**Relecture**

Département Recherche, Méthode, Expertise, Sous-direction de l'archéologie, de l'ethnologie, de l'inventaire et du système d'information.

Catherine Gros, Catherine Chaplain, Pierre Curie, Laurence de Finance, Pascal Liévaux, Marc Pabois et Bernard Toulier.

**Enquête d'inventaire topographique**

Roselyne Bussière, Julien Delannoy.

**Nous remercions particulièrement**

Le service des Archives départementales, son ancien directeur, Monsieur Ramière de Fortanier et son directeur actuel par intérim, Madame Laude.

Le conservateur des Antiquités et objets d'art, Madame Cernokrak et son adjointe Madame Garguelle.

Marc Langlois, service départemental de l'archéologie. Mesdames Bonga Bouna et Tauzin, service des archives municipales de Conflans-Sainte-Honorine.

Monsieur Roblin, conservateur du musée de la Batellerie et son adjoint, Monsieur Benoist.

Messieurs Prieur et Marchand de la paroisse Saint-Maclou ainsi que son desservant le père Leconte.

Madame Herry et Monsieur Maury, ainsi que tous les membres de l'association Conflans à travers les Âges.

Le père Arthur, du bateau-chapelle Je sers.

Maîtres Pierre et Étienne Mauduit.

Ainsi que tous les habitants qui nous ont accueillis, renseignés et ont autorisé cette publication.

Sans oublier toute l'équipe du service pour ses conseils et son soutien et celle de l'A.P.P.I.F., pour son aide logistique.

**L'ensemble de la documentation est consultable**

Au Conseil régional d'Île-de-France  
Centre régional de documentation de l'architecture et du patrimoine

Adresse postale : 33, rue Barbet-de-Jouy  
75007 - Paris  
01 53 85 53 85

**INVENTAIRE GÉNÉRAL DU PATRIMOINE CULTUREL DE LA FRANCE,**

Région Île-de-France  
Conflans-Sainte-Honorine, Terre de confluences  
Yvelines

Direction : Dominique Hervier

Rédaction : Roselyne Bussière

Collaboration : Julien Delannoy, Aurélie Billy, Gilles Blieck, Antoine Le Bas

© Inventaire général, A.P.P.I.F. et A.D.A.G.P.

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2005

---

**INVENTAIRE GÉNÉRAL DU PATRIMOINE CULTUREL DE LA FRANCE**, Région Île-de-France

Conflans-Sainte-Honorine, Terre de confluences, Yvelines, sous la direction de Dominique Hervier, par Roselyne Bussière et al.

Photographies Stéphane Asseline.

Paris A.P.P.I.F., 2005, 128 pages ; ill. en couleur et noir et blanc ; cartes ; relevés ; 30 cm

(Images du patrimoine, ISSN n° 0299-1020 ; n° 233)

ISBN 2-905913-45-2

---



En couverture :  
Vue du confluent

## Sommaire

### L'eau et le rocher

- Entre Seine et Oise - p. 6
- Sous la protection de sainte Honorine - p. 9
- Heurs et malheurs sous l'Ancien Régime - p. 11
- Le XIX<sup>e</sup> siècle : réformes ou révolutions ? - p. 14
- Au siècle dernier : une modernité mouvementée - p. 24

### Un patrimoine en images

- « Une ville admirablement dotée par la nature » - p. 34
- La tour Montjoie - p. 36
- L'église paroissiale Saint-Maclou - p. 38
- Du prieuré au château Gévelot - p. 48
- Conflans, capitale de la batellerie - p. 58
- Architecture édilitaire - p. 72
- Conflans le « bienassis » - p. 80
- La villégiature - p. 92
- Le triomphe de l'habitat individuel - p. 100
- Un pont, deux ponts, trois ponts...dix ponts - p. 108
- Un dédale de galeries - p. 112
- L.T.T. : une belle usine - p. 114
- Chennevières : un hameau perdu - p. 122

### Annexes

- Index - p. 126
- Notes - p. 126



## L'eau et le rocher

Vues de Conflans-Sainte-Honorine depuis la rive gauche

Lorsque le naturaliste Antoine Nicolas Duchêne visite Conflans-Sainte-Honorine en 1786, il est frappé par un site exceptionnel. C'est « *un endroit très fort* », écrit-il, « *toutes les maisons sont bâties les unes sur les autres comme en gradin. L'église est sur la hauteur et sépare le village en deux...* »<sup>1</sup>. Sans parler des premières installations préhistoriques qui remontent au néolithique<sup>2</sup>, et qui en tiraient déjà parti, toute l'histoire de la ville est liée à ce site, autour des potentialités défensives de l'éperon rocheux sur lequel se trouve la tour Montjoie et de la convergence d'un fleuve et d'une rivière, la Seine et l'Oise. C'est parce que le lieu offrait un abri sûr que les reliques de sainte Honorine y furent cachées en 876 pour échapper au pillage des Vikings. Elles y restèrent une fois les Normands sédentarisés et furent à l'origine de la fondation par le comte de Beaumont en 1080 d'un prieuré dépendant de l'abbaye normande du Bec-Hellouin. Lorsque, au XVII<sup>e</sup> siècle, la voie d'eau fluviale remontant vers Paris prend de l'importance, Conflans acquiert une position stratégique car elle est située à un endroit où les bateliers doivent passer de la rive droite (en amont) vers la rive gauche (en aval). Les hommes, puis les animaux, qui effectuent le halage doivent donc traverser le fleuve. La proximité de Paris et de Versailles, la beauté du panorama en font un lieu de villégiature dès l'Ancien Régime, comme l'attestent le château de Théméricourt et la résidence de la maîtresse de Mercy-Argenteau, ambassadeur de l'empereur d'Autriche auprès de Louis XVI. Enfin, on ne saurait évoquer Conflans sans parler des carrières. Le calcaire lutétien qui affleure le long des coteaux bordant la Seine et l'Oise donne lieu à une exploitation d'intérêt local puis, avec le banc royal, d'intérêt régional exportée par voie d'eau vers Paris. L'eau et le rocher, sainte Honorine et son prieuré, la tour Montjoie, la batellerie et la villégiature, les carrières et la proximité de Paris, tels sont les mots-clés de l'histoire de Conflans que cette première partie se propose de présenter.

## Entre Seine et Oise

### *Une ville de méandre*

La situation de Conflans, sur une boucle de la Seine d'environ trente kilomètres de hauteur, a fortement marqué son histoire <sup>3</sup>. À la base de ce méandre, légèrement resserré, se sont développées deux villes historiques, Saint-Germain-en-Laye en amont et Poissy en aval, toutes deux sur la rive gauche et desservies très tôt par un pont ; au contraire, Conflans, située sur la rive droite, fut longtemps tributaire d'un bac. Elle était donc à l'écart des grandes routes royales, notamment de celle de Paris à Rouen par Pontoise, celle de Paris à Cherbourg par Poissy, et celle de Paris à Mantes par Le Pecq<sup>4</sup>. Le bourg s'est construit totalement sur la rive droite, rive concave dominée par un plateau calcaire qui culmine à 50 mètres environ et s'achève par un talus haut d'une trentaine de mètres. La rive gauche, sur laquelle s'accumulent les alluvions, est plate. Elle atteint à peine 20 mètres d'altitude. C'est de ce côté que se trouvent les îles dont le nombre n'a cessé de décroître au cours des deux derniers siècles. Le plan

d'Intendance<sup>5</sup> de 1781 en mentionne encore trois, « *l'isle d'en haut*, *l'isle de devant* et *l'isle d'en bas* » mais la dernière est déjà quasiment rattachée à la rive. On en conserve encore quelque temps le souvenir puisque son toponyme, devenu « *île du Bac* », figure sur le cadastre napoléonien de 1824<sup>6</sup>. L'île de devant, appelée « *île de Conflans* » sur les cartes du XX<sup>e</sup> siècle, a perduré jusqu'en 1973, date à laquelle le bras Favé, qui en était le dernier vestige, a été comblé car il était devenu un véritable bidonville<sup>7</sup>. Cette rive gauche correspond à une plaine alluviale longtemps inondable, bande de terre qui s'étend jusqu'à la forêt de Saint-Germain-en-Laye, et qui a accueilli à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une distillerie, activité industrielle née de la culture de la betterave sucrière sur les champs d'épandage d'Achères.

### *Une ville de confluence*

Le naturaliste que nous avons déjà cité constatait en 1786 que la couleur de l'Oise et de la Seine n'était pas la même et qu'on voyait, au confluent, se mêler les eaux jaunes de l'une aux eaux bleues de l'autre. Cette distinction, liée à la nature des sédiments charriés par les



Détail de la Carte des Chasses (plan, SHAT)

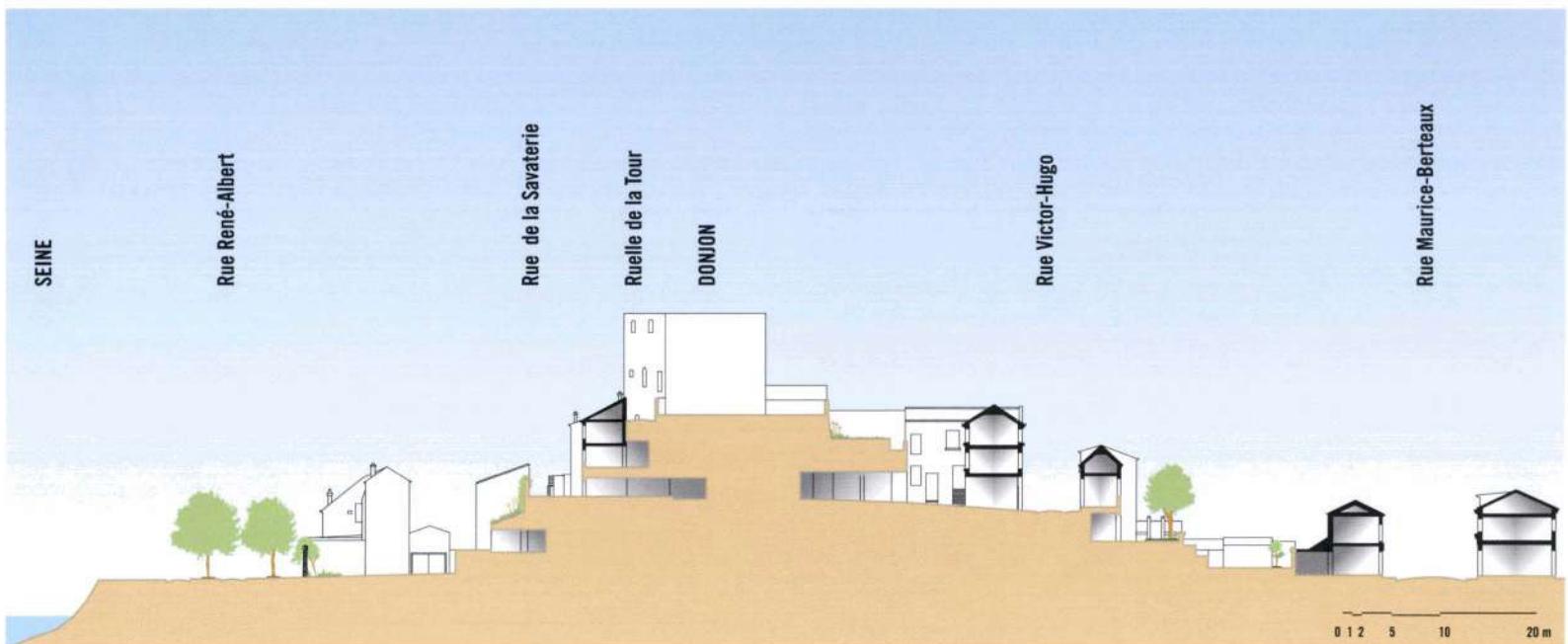


La place Fouillère pendant les inondations de 1910 (carte postale, AM)

deux rivières, se retrouvait dans la topographie : en effet, Conflans ne regardait guère du côté de l’Oise, sans doute parce que la commune d’Andrésy, jusqu’en 1823, s’étendait des deux côtés de la rivière<sup>8</sup>. C’est plus tard, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, que la confluence avec l’Oise ouvre de larges perspectives économiques. En 1845, un contemporain écrivait : « *la réunion des marines de la Seine normande, de la Picardie et de la Belgique au confluent de la Seine et de l’Oise forme un mouvement énorme...Le lit de la Seine tout entier suffit à peine à la circulation facile d’une masse aussi considérable* »<sup>9</sup>. Quant à la navigation sur la Seine, pendant longtemps, elle fut prépondérante de l’amont vers Paris, le trafic de la Basse-Seine étant très difficile en raison du faible mouillage (inférieur à 1,50 m) nécessitant de nombreux pertuis<sup>10</sup>. En fait, jusqu’au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, date de la « *canalisation généralisée* »<sup>11</sup>, la présence du confluent présentait plus d’inconvénients que d’avantages. Outre la difficulté de franchissement des deux cours d’eau qui exigeait deux bacs, leur proximité entraîna des crues récurrentes, toutes plus catastrophiques les unes



Le confluent vers 1960 (photographie, MIDF)



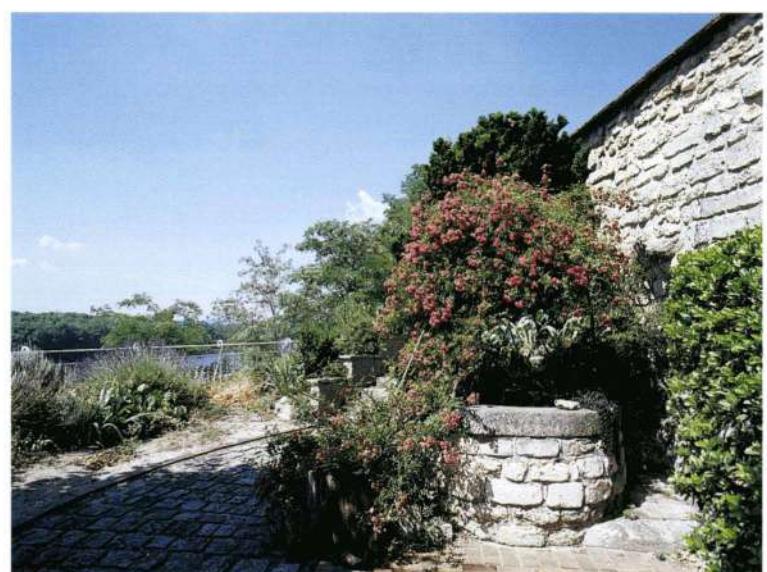
Coupe nord-sud à travers l'éperon rocheux

que les autres<sup>12</sup>, notamment en 1648, en 1802, en 1867, enfin en 1910. Cette dernière qui atteignit son maximum le 31 janvier et donna lieu à de nombreuses cartes postales qui en montrent la gravité, provoqua même la visite du député Maurice Berteaux et du ministre des Travaux publics Millerand, futur président de la République. Malgré cet événement, toutefois, les rivières étaient devenues alors une artère économique vitale pour la ville comme nous le verrons plus loin.

#### ***Un site escarpé***

Dans cet espace angulaire défini par la Seine et l'Oise, le village s'est longtemps cantonné autour de l'éperon rocheux dominé par la tour Montjoie. Il n'est point besoin de souligner les qualités défensives de cette éminence qui surplombe d'un côté la Seine d'une vingtaine de mètres et de l'autre un vallon sec qui remonte en pente douce vers l'ancien hameau de Chennevières. L'installation humaine durable se fait donc sur ce promontoire à plus de 1,5 km du confluent et à 20 mètres au-dessus du niveau de la Seine, preuve que si l'eau est utile, elle oblige aussi à se protéger. À la pointe de l'éperon domine la tour construite vers 1100 sur un emplacement dont le seul point faible est la partie est qui n'est pas escarpée. C'est sur ce revers du plateau que se sont développés le Château neuf – en ruine en 1715<sup>13</sup> – l'église paroissiale Saint-Maclou et le prieuré Sainte-Honorine. Puis, au pied

de ces édifices s'est étendu le village dont les ruelles s'étirent le long des courbes de niveau. La pierre à bâtir était, bien évidemment, extraite sur place, d'où la présence de très nombreux celliers troglodytiques, dont l'existence peut remonter au Moyen Âge. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle encore, les habitants continuaient à creuser le rocher pour bâtrir



Jardin et puits, 2, rue aux Moines



Vestiges de vigne, ruelle du Gouffé

leurs maisons comme le montre une expertise réalisée en 1750 à la suite de l'effondrement d'une partie de la rue aux Moines sur une longueur de 12 toises. C'est le début d'une longue procédure qui nous apprend que ladite rue « *anciennement de la plus grande sûreté parce qu'elle était établie sur un rocher plein, de pierres dures et solides* » a été affaiblie par les habitants car « *Conflans s'étant accru considérablement les logements ont augmenté de prix et sont devenus rares et chacun a cherché son avantage personnel au détriment du bien commun* »<sup>14</sup>. Ces carrières sont creusées dans l'épais banc de calcaire lutétien de 30 à 33 mètres de profondeur qui affleure le long du coteau. Par ailleurs, en certains points du plateau, on trouve une couche de sables de Beauchamp renfermant un banc de grès très dur<sup>15</sup> dont on a des traces dans la construction, par exemple à Chennevières. Si le matériau de construction est abondant, l'eau est plus rare et il faut creuser pour atteindre la nappe phréatique. Le puits qui est conservé dans les sous-sols de l'école Saint-Joseph, seul vestige du Château neuf détruit, atteint probablement une vingtaine de mètres de profondeur. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les propriétaires qui aménagent l'ancien Prieuré accomplissent des travaux importants (construction d'une éolienne puis installation d'une pompe à moteur) pour pouvoir approvisionner en eau le parc dans lequel ils font construire une cascade, mais aussi la population locale par le biais

d'une fontaine dont l'emplacement existe encore<sup>16</sup>. Enfin, ce site, favorable pour la défense, l'était aussi pour la culture de la vigne et des arbres fruitiers. Tout le coteau exposé au sud a été pendant longtemps planté en cépages divers. À la veille de la Révolution, alors que 411 ha étaient mis en culture, 220 étaient plantés en vigne<sup>17</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la culture du chasselas doré tire parti de cette orientation<sup>18</sup>. En revanche le sol du plateau étant peu fertile, la culture est restée pendant longtemps consacrée à des céréales pauvres telles que le seigle. Il fallut attendre les engrangements du XIX<sup>e</sup> siècle pour que la terre soit fertilisée.

Somme toute, ce n'est qu'à l'ère industrielle que les potentialités du site de Conflans, de l'eau et du rocher furent exploitées, ce qui explique que pendant longtemps ce soit resté un petit bourg de moins de 2000 habitants<sup>19</sup>.

## Sous la protection de sainte Honorine

### *Des Beaumont aux Montmorency*

Le fief de Conflans, acquis par l'évêque de Paris au milieu du IX<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>, fut rapidement aliéné par Gilbert I<sup>r</sup> en faveur du comte de Beaumont, vers 990<sup>21</sup>. En 1039, lors du partage des biens du comte, Conflans fut attribuée à son fils Ives qui était alors chanoine. Mais à la mort de son frère ainé en 1070, il renonça à son état de clerc pour devenir comte de Beaumont. C'est lui qui, avec son épouse Adèle, est le fondateur du prieuré de Conflans en 1081. Leur fils Mathieu I<sup>r</sup> hérite du comté et donc de la seigneurie de Conflans en 1081, à la mort d'Ives. Cette succession est contestée par son beau-frère, Bouchard IV de Montmorency, époux de sa sœur Agnès. La rivalité devient ouverte et Bouchard met le siège devant Conflans dont le castrum, l'église et le prieuré sont incendiés. Finalement, les deux ennemis se réconcilièrent comme l'attestent leurs attaques concertées contre l'abbaye de Saint-Denis en 1102-1103. La châtellenie est alors partagée entre les deux familles jusqu'en 1271, date à laquelle, à la suite de la mort de Mathieu II de Beaumont sans descendance, Mathieu IV de Montmorency devient l'unique homme-lige de l'évêque de Paris pour le fief de Conflans. Cette domination de l'une des plus prestigieuses familles de France dura jusqu'en 1632 quand Henri II de Montmorency fut décapité sur ordre de Richelieu et ses biens attribués au prince de Condé. La présence des familles de Beaumont et de Montmorency a laissé de nombreuses traces dans le patrimoine conflanais. Une des plus spectaculaires est la tour Montjoie, construite à la fin du XI<sup>e</sup> siècle à la suite de l'incendie du castrum et de l'église Notre-Dame par Bouchard de Montmorency. Mais on peut aussi signaler la dalle funéraire de Jean I<sup>r</sup>, mort en 1325 et le tombeau avec gisant qui



Pierre tombale de Jean de Montmorency, mort en 1325 (gravure, BnF, Estampes.)



Le gisant de Jean de Montmorency (gravure, AD, Val d'Oise)

pourrait concerner le même personnage<sup>22</sup>. Les projets d'agrandissement du chœur de l'église paroissiale Saint-Maclou et le prieuré Sainte-Honorine en sont un autre témoignage.

#### *Le prieuré Sainte-Honorine*

Lors des invasions normandes, en 876, les reliques de sainte Honorine, comme de nombreuses autres menacées par les pillages, furent transférées par les religieux qui en avaient la garde de Graville (Seine-Maritime) vers Conflans. Une fois la Normandie pacifiée, elles restèrent sur place probablement parce qu'elles avaient engendré un pèlerinage important. Les reliques de la sainte accomplissaient en effet de nombreux miracles, notamment elles rompaient les chaînes des prisonniers qui l'invoquaient. En 1080, le comte de Beaumont

en confia la garde à des moines venus de l'abbaye normande du Bec-Hellouin. La fondation du prieuré est confirmée par un acte signé par Philippe Ier et Geoffroi de Boulogne, évêque de Paris, ce qui montre toute l'importance stratégique du lieu, à la jonction de trois évêchés, Paris, Rouen, Chartres et à proximité du Vexin français, objet de litige entre le duc de Normandie et le roi de France<sup>23</sup>. De plus, la situation de Conflans lui permit de jouer le rôle d'étape ou de relais entre l'abbaye-mère et Paris. La famille de la comtesse Adèle s'était montrée très libérale avec l'abbaye du Bec, ce qui explique en partie le choix de cette communauté<sup>24</sup>. On ne sait évidemment rien des bâtiments dans lesquels s'installa la nouvelle communauté si ce n'est qu'après l'incendie provoqué par les ambitions de Bouchard de



Chapiteau double trouvé lors de travaux à Chennevières (Cl. MH)

Montmorency, les moines décidèrent de venir dans l'église récemment édifiée par eux. En 1086 la translation officielle des reliques de sainte Honorine put se dérouler. Cette cérémonie n'avait pas qu'une signification religieuse. Elle était en effet présidée par deux grandes figures religieuses mais aussi politiques, Anselme, abbé du Bec-Hellouin et proche des ducs de Normandie et Geoffroi, évêque de Paris, conseiller de Philippe Ier. La cérémonie nous est connue par la relation qu'en fit un prieur dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle <sup>25</sup>. Le récit précise que les reliques furent apportées à l'entrée de la nouvelle église, déposées dans une nouvelle châsse et placées dans cette nouvelle église dont l'existence – mais pas l'étendue – est ainsi attestée. Des bâtiments médiévaux du prieuré, nous savons peu de choses : l'existence d'un cloître en 1107 est notifiée par un texte ; en 1480 le dortoir s'est partiellement effondré sur la rue aux Moines. Les seuls vestiges conservés sont les deux beaux celliers présentés plus loin et une ancienne salle souterraine voûtée d'ogives, transformée tardivement en glacière.

#### *Un village actif*

Il est probable que la présence du prieuré à Conflans soit à l'origine du développement économique du village. La culture de la vigne dans son clos est mentionnée à partir du XII<sup>e</sup> siècle. La communauté bénéficie de nombreuses donations dont la plus ancienne liste connue est postérieure au Moyen Âge (1522) mais montre que les

divers legs s'étendaient sur quatre-vingts paroisses. En 1134, le prieur Robert obtient une foire franche de trois jours chaque année, après la fête du Lendit. Cette foire avait deux avantages pour le prieuré : il percevait le tonlieu, taxe payée par les marchands pour avoir le droit de s'installer et, comme les divers propriétaires du droit de travers, il pouvait y vendre les produits prélevés sur les bateaux passant à Conflans. En effet, toute marchandise transportée en Seine devait acquitter un droit de péage appelé droit de travers dont on trouve mention dès le début du XI<sup>e</sup> siècle <sup>26</sup>. On sent ainsi sourdre toute une activité dont il reste peu de traces tangibles. Un signe de la prospérité du monastère sinon du village est le conflit qui, en 1411, lors de la mise en commande du prieuré (c'est-à-dire sa collation à des clercs ou laïcs ne résidant pas) opposa le prieur Martin du Teil à un éminent personnage, le cardinal Colonna, futur Martin V. Le conflit dura plusieurs années et les officiers du cardinal occupèrent les lieux, ce qui prouve l'importance attachée aux revenus de cet établissement et par conséquent sa prospérité.

#### **Heurs et malheurs sous l'Ancien Régime**

##### *Les ravages des guerres de Religion*

Deux documents montrent que vers 1600 cette belle prospérité avait été mise à mal par les guerres de Religion. Pour le prieuré lui-même, c'est une lettre du prieur au prévôt de Paris précisant que « *par les guerres passees et negligences des predecesseurs... joint la grande antiquite d'iceluy* » le prieuré est « *tellement ruine ...et ce qui reste des batiments en peril eminent et prest a tomber en ruine et desolation...* »<sup>27</sup>. Pour le village, une délibération des habitants en 1586 décrit son état « *maintenant au moyen de grandes ruynes advenues aud. village par les gens de guerre qui ont loge audit lieu, la plupart desd. habitants se sont absentes* »<sup>28</sup>. Les villageois demandent au bailli de la duchesse de Montmorency, dame du lieu, la permission de faire clore le village à leurs frais. Ils avancent que cette clôture ne sera pas très difficile à faire « *au moyen du chasteau et autres fortresses* » qui existent déjà. Il s'agissait probablement de construire simplement des portes sur les axes d'entrée de la paroisse, c'est-à-dire sur la route de Pontoise (la porte de Pontoise), sur la route de Chennevières et sur celle d'Herblay. Une des plus anciennes cartes représentant Conflans, celle de la forêt de Saint-Germain-en-Laye dressée en 1686, par Caron, arpenteur du roi, montre que deux de ces portes étaient encore conservées un siècle plus tard. Le texte de 1586 permet aussi de constater que déjà la batellerie était une source d'activité à Conflans. Il parle des « *marchants menant et conduisant marchandises sur les rivières de Seyne et Oise venant et retournant de*



Conflans en 1686 : détail de la carte de la forêt de Saint-Germain-en-Laye (plan, AN)

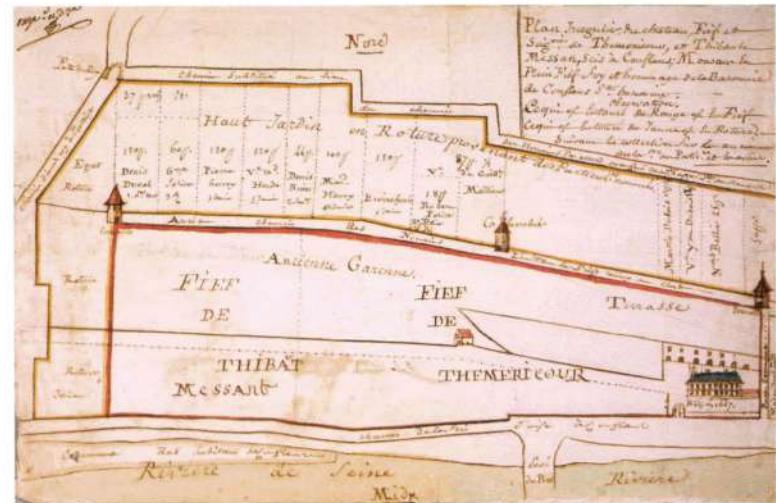
*Normandy et Picardye pour aller à la ville de Paris et villes estant d'amont... » qui se fournissaient en chevaux pour les voitures et les bateaux. Conflans était donc une escale importante de la batellerie.*

#### **Des seigneurs laïcs et ecclésiastiques**

Les deux principaux seigneurs de Conflans, ceux qui ont droit de haute, moyenne et basse justice, étaient, on l'a vu, le prieur et la famille de Montmorency. Le prieur le resta jusqu'à la Révolution tandis que les biens des Montmorency confisqués en 1632 furent attribués à Henri de Bourbon, prince de Condé, qui vendit la baronnie de Conflans en 1642 à Charles Delagrange, déjà titulaire de la seigneurie de Neuville. En 1775, les seigneuries de Neuville et de Conflans furent vendues à Florimond de Mercy-Argenteau, ambassadeur de l'empereur d'Autriche. Ce dernier avait acquis à Chennevières une maison de campagne pour sa maîtresse, la cantatrice Rosalie Levasseur. La propriété dont l'étendue se voit sur tous les plans d'époque fut vendue comme bien national, pillée puis détruite au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Son emplacement resta longtemps visible car cette grande parcelle de plus de 19 arpents tranche fortement par rapport au parcellaire laniéré du hameau. L'emprise territoriale du prieuré a elle aussi fortement marqué la ville comme nous le verrons plus loin. Mais d'autres fiefs importants sont attestés à différentes époques et ont laissé leur empreinte sur la topographie des lieux, par exemple le fief de Théméricourt connu par un plan du début du XVIII<sup>e</sup> 29. On voit l'étendue de ce clos ceint de mur que l'on retrouve encore sous le nom de Parc de Conflans sur le cadastre napoléonien et qui subsiste en grande partie autour du château, actuellement occupé par l'École régionale du premier degré, autrefois école de la batellerie.

#### **Une campagne « divisée à l'infini »**

Ces grands domaines mis à part, le reste de la paroisse de Conflans se compose de petites parcelles laniérées. Plusieurs documents de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le plan d'Intendance daté de 1781 30, une description de la paroisse en 1788 31, permettent de se faire une idée plutôt précise de la population et de ses activités. C'est essentiellement une population de petits exploitants agricoles. La moitié du terroir est cultivée en labour, et un quart planté en vigne. Sur la carte des Chasses, où quelques années auparavant, elles sont représentées, on voit que, mis à part le prieuré dont les vignes sont étendues et d'un seul tenant, les parcelles de vignoble sont petites, longues et étroites et se répartissent aussi bien sur le coteau que sur le plateau. Cette « campagne divisée à l'infini » 32 est le résultat de la présence de la vigne qui induit des parcelles étirées en longueur et divisées encore, à chaque héritage, dans le sens longitudinal, à la fois pour pouvoir conserver l'accès aux chemins, et à toutes les variétés de terrains. La pérennité de ces parcelles exiguës



Le fief de Théméricourt (plan, AD, Val d'Oise)

plantées en vigne vient de ce qu'une exploitation vigneronne de moins d'un hectare est plus viable qu'une exploitation céréalière de cette taille 33. Selon Marcel Lachiver, même si on trouvait de nombreux « vignerons de l'indigence » qui avaient du mal à vivre avec moins



Détail du plan terrier de la seigneurie du prieuré de Conflans (plan, AD, Yvelines)



Façade de maison, 4, place de l'Église

d'un demi hectare de vigne et devaient louer leurs bras auprès de plus gros propriétaires, on trouve aussi des « vigneron de la petite aisance », qui ont, avec un ou deux hectares de quoi s'occuper toute l'année et dégagent des surplus qui leur permettent de payer la taille, acheter des grains, renouveler le cheptel<sup>34</sup>. Car ces vigneron moyens possèdent aussi ou louent des terres qu'ils cultivent, assurant ainsi plus ou moins leur consommation annuelle de céréales. La société conflanaise d'Ancien Régime est à l'image de son terroir, composée d'une multitude de petits propriétaires. Le rapport de 1787 précise qu'il n'y a point de fermier, c'est-à-dire ces « entrepreneurs de cultures », « locataires des terres et souvent des corps de fermes, mais propriétaires du capital d'exploitation » qui s'étaient engagés à fond dans l'économie marchande<sup>35</sup>. L'habitat hérité de cette période ne peut donc rien avoir de spectaculaire. La maison située 4, place de l'Église peut être considérée comme représentative de cet habitat modeste hérité de l'Ancien Régime. Elle figure sur le cadastre napoléonien mais surtout elle nous est connue par un procès-verbal d'expertise datant de 1829<sup>36</sup> qui montre que dans sa structure actuelle elle a peu changé. Située à l'angle de la rue de la Savaterie et de la place de l'Église, elle comportait deux entrées. Sur la rue de la Savaterie, une cour d'une surface de 32 m<sup>2</sup> donne accès à un cellier et deux grandes caves aménagées

dans la carrière. Donc tout ce qu'il faut pour un vigneron. L'intérieur ne comportait que deux pièces dont une à cheminée et dans les combles une chambrette à cheminée à côté du grenier.

## Le XIXe siècle : réformes ou révoltes ?

### *Petits et grands changements liés à la Révolution*

Si la Révolution à Conflans ne fut pas aussi virulente qu'en d'autres campagnes, elle n'en a pas moins induit des changements considérables à la fois dans les activités des hommes et dans le paysage urbain. Déjà en 1788, quelques incidents avaient porté atteinte à l'activité viticole. La région de Conflans a beaucoup souffert des orages de grêle de l'été 1788 puis des graves gelées du long hiver suivant. Il est probable aussi que, une fois la Révolution en marche, le manque de grains pendant les périodes de cherté ait incité les viticulteurs à arracher des vignes pour cultiver des céréales. Le résultat est qu'au sortir de la Révolution et de l'Empire, la vigne n'occupe plus une place aussi prépondérante à Conflans comme ailleurs. Alors que d'après le plan d'Intendance, on peut évaluer le vignoble à 220 hectares, il n'en reste plus que 77 en 1824, lors de l'élaboration du cadastre napoléonien<sup>37</sup> et ce recul est désormais irréversible (22 hectares en 1872). Cette lente agonie va de pair avec une reconversion vers l'arboriculture qui demande une qualification proche de celle des vigneron<sup>38</sup>.

Comme dans toutes les paroisses de France, les biens d'Église et des émigrés sont mis en vente. Le 19 avril 1791 le prieuré est mis aux enchères, sauf l'église Sainte-Honorine qui, à la demande des habitants, reste bien public. C'est un jeune bourgeois parisien, Marc Sabatier, qui l'achète et le gardera jusqu'en 1804. L'église Sainte-Honorine est vendue un peu plus tard, le 16 mai 1795 et acquise par un fervent catholique, Jean Penon, soucieux d'y maintenir l'exercice du culte et d'y faire revenir les reliques de sainte Honorine et de sainte Marguerite qui avaient entre temps été enterrées dans l'église paroissiale par souci de préservation. Le domaine de Mercy-Argenteau à Chennevières connaît lui aussi des troubles. La demeure, abandonnée, attire la convoitise des pillards et sa cave qui contenait une grande collection de bouteilles de vin est vidée. La propriété est mise sous séquestre à la suite de l'émigration de son propriétaire et mise en adjudication en mai 1798 (VI prairial An VI). Cela sonne le glas de cette belle propriété rachetée par des spéculateurs qui, n'ayant pas les moyens de la payer, se contentent de la dépecer : portes, rampes, cheminées sont enlevées. La vente est déclarée caduque et plusieurs adjudications se succèdent en vain. Entre temps, le parc d'agrément, planté d'arbres remarquables, de chênes et de tilleuls en quinconce, qui avait été affermé pour trente ans à Étienne et Arnoult

Crapotte est dépouillé de ses essences exotiques et devient terre de labour. La démolition des bâtiments, accélérée par un ouragan qui avait emporté la toiture, achève cette maison de plaisance dont il ne reste rien aujourd'hui. Ainsi, quand commence le XIX<sup>e</sup> siècle, une page est tournée : la vigne est sur le déclin, les grands domaines ont soit disparu soit changé de propriétaires et le prieuré est sécularisé.

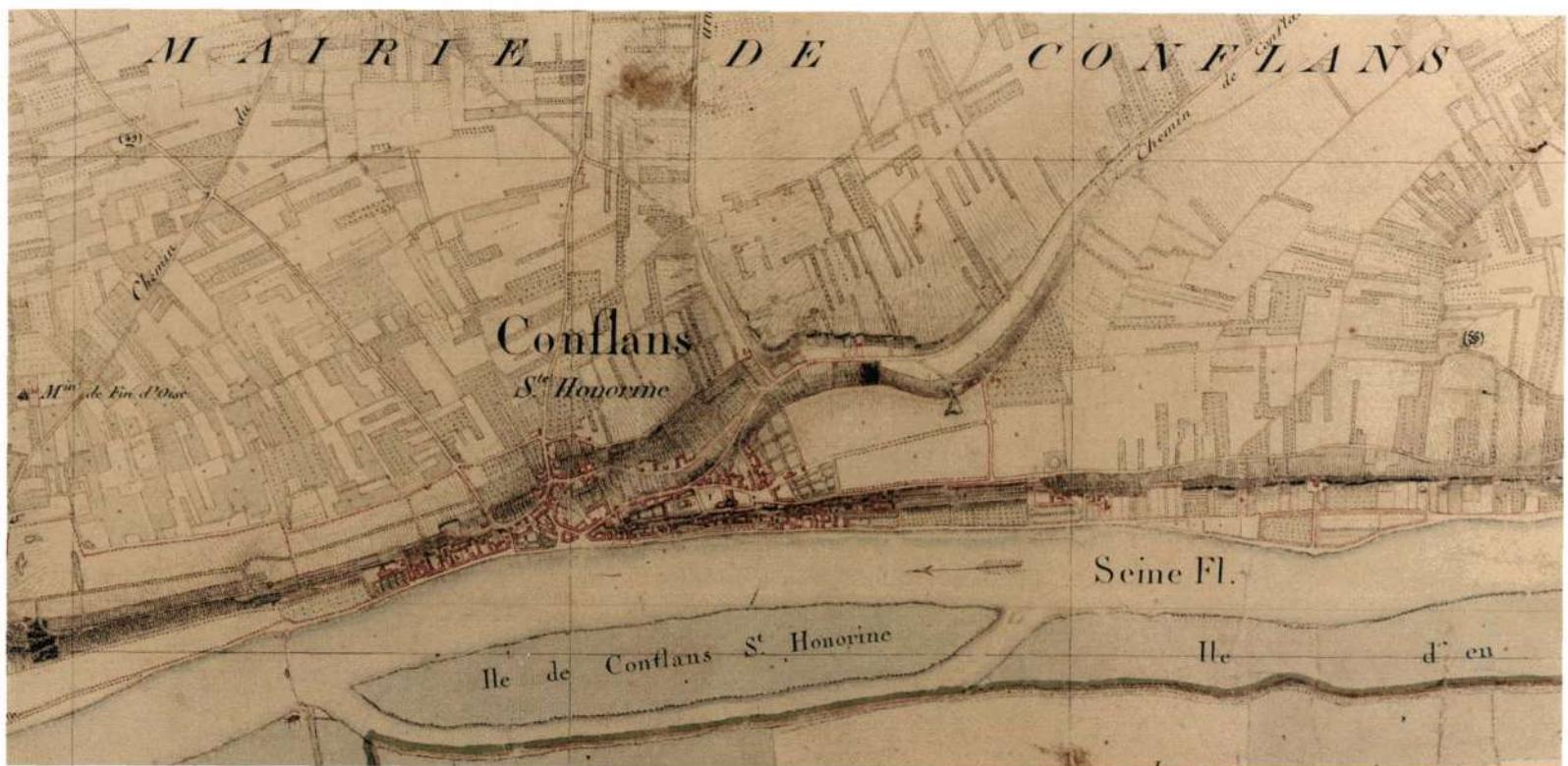
#### **Conflans vers 1820 : un bourg encore rural**

En ce siècle administratif, plusieurs documents (cadastre, recensement) nous permettent de reconstituer de manière fine la vie de cette bourgade dont la population s'élevait à environ 1700 habitants. Le recensement de 1817 fait apparaître une large prédominance des activités liées à l'agriculture : près d'un chef de famille sur deux est soit vigneron, soit cultivateur. Les journaliers ou domestiques sont ensuite la catégorie la plus nombreuse et représentent 28 % de la population. En tout, les métiers liés au fleuve ne concernent que 21 personnes : on trouve les deux passeurs, une douzaine de pêcheurs et quelques marins ; autant dire que la batellerie n'en est encore qu'à ses balbutiements. Les mendians plutôt nombreux (ils sont 18 en tout) se regroupent notamment rue de la Savaterie où ils sont six. D'une manière



Vieilles maisons à Conflans (gravure BnF, Estampes)

générale, la population est modeste, on trouve peu de membres de la bourgeoisie. Les artisans-commerçants ne sont pas très nombreux (14 %) et offrent un service de proximité destiné à la clientèle locale (cordonnier, épicier, boucher, tonnelier, marchand grainetier...). Ils sont répartis sur le quai du Cahart (quai de la République), la rue de



Détail de la minute d'État-Major. Seine-et-Oise. Levée en 1818. (plan, SDAVO)

la porte de Pontoise, la rue aux Juifs (rue Victor-Hugo) et la rue Basse (rue René-Albert). La rue aux Juifs voit alors son déclin commercial s'amorcer : elle avait 77 artisans-commerçants en 1793 et n'en compte plus que 15 en 1817. D'autres emplacements sont apparus, telle la place du Port. Ce qui est frappant, c'est la mixité de la population : aucune rue n'est spécialisée, on trouve partout des cultivateurs et des boutiquiers, sauf peut-être à Chennevières qui est davantage tourné vers l'agriculture et ne comporte que deux commerçants. Cette société de structure préindustrielle va être progressivement modifiée, – mais non bouleversée – par les progrès du siècle de l'industrie.

#### ***Le fleuve maîtrisé***

##### ***Deux ponts « en fil de fer »***

C'est à l'initiative privée que revient le mérite d'avoir construit deux ponts suspendus, le premier sur la Seine en 1835 et le second sur l'Oise en 1836 pour remplacer les deux bacs existants. Malgré l'hostilité des ingénieurs des Ponts et Chaussées qui voyaient d'un mauvais œil cette intrusion privée dans un domaine d'État, ce procédé fut retenu parce que le coût de construction des ponts suspendus était inférieur d'un tiers à un cinquième à celui des ponts de pierre. Les commanditaires n'en étaient pas à leur coup d'essai ; en effet les frères Seguin avaient déjà construit en 1824 le pont suspendu de Tournon sur le Rhône à leurs frais. De plus, en 1831, le ministre du Commerce et des Travaux publics, le comte d'Agout, avait adressé aux préfets une circulaire leur demandant, afin d'enrayer la crise économique et de donner du travail aux chômeurs, d'examiner quels bacs pourraient être avantageusement remplacés par des ponts. Dans le cas de Conflans, les Seguin créèrent une société en commandite avec le banquier parisien Isidore Huguenet et Legay. Le pont que la

société s'engageait à construire devait donner lieu à la perception d'un péage dont le montant ne devait pas dépasser celui du bac. Les deux ponts suspendus furent très maltraités lors de la guerre de 1870 ; celui sur la Seine fut définitivement détruit et celui sur l'Oise très endommagé fut réouvert en 1873. L'initiative de Conflans fut suivie peu après par Triel dont le pont fut inauguré en 1838. Les conséquences de la construction du pont de Conflans furent importantes pour la ville. La route de Saint-Germain-en-Laye à Pontoise pouvait en effet être aménagée et devenir plus rapide. Auparavant, le voyageur qui avait pris le bac devait, pour se rendre à Pontoise, suivre les actuelles rues Victor-Hugo et Sainte-Honorine, donc des rues étroites à forte dénivellation. Plusieurs solutions sont envisagées par les Ponts et Chaussées pour améliorer la traversée du bourg : soit le maintien de la route habituelle, avec les inconvénients déjà signalés, soit la construction d'une route à travers le parc du château de Théméricourt qui rejoindrait la route de Pontoise au niveau de l'actuelle avenue Foch, soit enfin le percement d'une rue suivant l'ancien vallon. C'est cette dernière solution qui fut adoptée après une enquête publique. Elle nécessitait la destruction de quelques maisons et l'expropriation de jardins mais elle avait la faveur des habitants car elle ne détournait pas le trafic du centre comme le projet à travers le parc du château. L'actuelle rue Maurice-Berteaux fut donc ouverte à la circulation en 1838.<sup>39</sup>

#### ***La canalisation de la Seine***

Si les voies de circulation terrestre progressent, à cette date, les espoirs de la batellerie sont grands. En effet, la même année est construit à Bezons le premier « barrage Poirée » qui fait suite à la loi de 1837 pour le « perfectionnement de la Seine » depuis les entrepôts de Bercy jusqu'à Rouen<sup>40</sup>. Pourtant ce premier barrage n'est pas immédiatement suivi d'autres aménagements. Or, le chemin de fer, lui aussi, fait des progrès considérables ; une lettre des représentants des mariniers de la Seine au ministre des Travaux publics en 1844 fait état de leur inquiétude : depuis trente ans les bateliers payent un impôt spécial destiné à améliorer le cours de la Seine mais ils n'ont pas obtenu grand-chose alors que la Compagnie des Chemins de fer a obtenu quatorze millions sans avoir jamais payé d'octroi<sup>41</sup>. La situation s'améliore néanmoins peu après puisque la loi du 31 mai 1846 décide la canalisation de la Seine en aval de Paris et la construction de six barrages mobiles éclusés dont celui d'Andrésy. Grâce à ces aménagements, en 1853, la Seine offre un mouillage de 1,60 mètre. Les conséquences pour Conflans sont importantes : la canalisation provoque la hausse des eaux et rend nécessaire le remaniement des berges et du chemin de halage. Mais elle permet aussi une navigation quasiment



Entrée du pont suspendu sur l'Oise (carte postale, AD, Yvelines)



La rue Maurice-Berteaux vers 1908 (carte postale, AD, Yvelines)



La gare de Conflans

ininterrompue même en période d'étiage. Comme l'influence des barrages se fait sentir aussi sur l'Oise, jusqu'au barrage de Pontoise, le trafic ne peut qu'augmenter. Mais le mouillage de 1,60 mètre s'avère rapidement insuffisant : les bateaux venant du Nord ont un enfoncement voisin de 1,80 mètre. Ils peuvent gagner Pontoise mais au-delà doivent s'alléger d'une partie de leur cargaison. On décide donc de porter le mouillage de la Seine à 2 mètres en 1866 en construisant trois autres barrages à fermettes et aiguilles. L'objectif est atteint entre Conflans et Paris vers 1870 ; en revanche, en aval, la navigation est moins développée et le mouillage ne dépasse parfois pas 1,20 mètre. Cela renforce donc le rôle nodal de la ville. Les produits miniers de la région de Mons et du Nord de la France, mais aussi les produits agricoles (céréales, betteraves) et les matériaux de construction acheminés vers la capitale constituaient l'essentiel du trafic<sup>42</sup>. L'étape suivante, d'une importance considérable, est la loi Freycinet votée en avril 1879. Désormais, l'acheminement des pondéreux sur de longues distances sera assuré par la batellerie industrielle de canal avec des péniches-types de 38,50 mètres de long, 5,20 mètres de large et d'un enfoncement de 1,80 mètre. La situation de Conflans, au débouché de l'Oise, lui accorde une place privilégiée : le tonnage transporté sur la Basse-Seine passe de 2,6 millions de tonnes à 3,4 et le trafic entre Conflans et Rouen est multiplié par 5,6. Depuis l'estuaire de la Seine remontent du bois de Scandinavie et d'Amérique, des vins d'Italie et d'Espagne, des céréales et, à partir des années 1890, du pétrole<sup>43</sup>. La voie d'eau est devenue très compétitive et elle a contribué à accroître les difficultés rencontrées par la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest dont le réseau devra être nationalisé dès 1908<sup>44</sup>.

### *L'ère de la machine à vapeur*

#### *Le chemin de fer*

Dès 1843, Conflans dispose d'une station de chemin de fer dite "station de Conflans". Elle se trouvait à environ quatre kilomètres de la ville, dans la forêt de Saint-Germain, sur la ligne Paris-Rouen. C'était un énorme progrès puisqu'on pouvait rallier Paris environ cinq fois par jour en 38 minutes de train plus le trajet en voiture à cheval jusqu'à Conflans. En 1877, le progrès est encore plus net grâce à l'ouverture de la ligne Achères-Pontoise qui permet l'installation d'une gare à Conflans-Fin d'Oise. Sa double appellation Conflans-Andrésy montre qu'elle servait à ces deux communes, récemment reliées par un pont. La ligne connut son apogée de 1877 à 1892, date à laquelle elle fut concurrencée par la ligne Argenteuil-Mantes dont les trains étaient plus nombreux et plus rapides. Elle vivota jusqu'à sa fermeture en 1940. Et sa disparition fut accélérée par les bombardements de 1944 qui la détruisirent totalement. Une nouvelle gare a été ouverte à son emplacement en 1985, celle de la station Fin d'Oise de la ligne A du R.E.R. Bien évidemment, un pont fut construit en même temps que la gare pour franchir la Seine. C'était un ouvrage métallique à deux voies. Détruit par les bombardements de 1944, il fut reconstruit en 1946-47 après avoir été provisoirement doublé d'un pont en bois. En 1892, l'ouverture de la ligne Argenteuil-Mantes entraîne la construction de la gare de Conflans qui devient un noeud ferroviaire d'une relative importance puisqu'un raccordement permettait de rejoindre la ligne Achères-Pontoise. Cela explique le tracé très particulier de la voie ferrée à travers la ville dont une partie est enserrée dans une sorte de triangle aux côtés courbes qui n'est pas sans poser

des problèmes de communication. La gare construite en 1892 avec pavillon central à un étage, trois travées et deux ailes de deux travées correspond à une gare de première classe dans la typologie des compagnies de chemin de fer de l'époque<sup>45</sup>, ce qui est surdimensionné puisque ce type de gare est prévu pour une ville de 9000 à 12 000 habitants. Les habitants du quartier de Fin d'Oise, dès avant l'ouverture de cette ligne, avaient demandé la création d'une halte dans leur quartier. Cela leur fut accordé par la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest, à condition que le financement soit assuré en partie par la commune. Mais devant l'insuffisance de la somme allouée (1200 francs sur 10 000) c'est une souscription des habitants du quartier qui la compléta. La halte de Fin d'Oise fut ouverte en janvier 1894, elle existe toujours. La ligne franchit l'Oise par le pont construit par Eiffel et Soubigou, connu comme étant le " pont Eiffel ". Il fut, lui aussi, détruit en 1944 et reconstruit sur un autre principe en 1947.

#### ***Le touage***

L'ère de la vapeur touche aussi la batellerie. Mais à Conflans, à la différence d'autres bassins fluviaux tels que la Loire ou la Garonne, la vapeur n'a pas entraîné la disparition de la navigation fluviale, au contraire, elle lui a permis de se développer. Après les débuts timides des premières années du siècle, on voit apparaître en 1835 la Compagnie des paquebots à vapeur qui circulent entre Paris et Rouen. En 1839, quatre bateaux à roue peuvent s'arrêter à Conflans si des passagers le demandent. Mais les difficultés de navigation sont grandes et cette forme de transport ne survivra pas à la concurrence du train. De plus, un bateau de canal à vapeur n'est pas compétitif pour les produits lourds. En revanche, la péniche tractée peut l'être. Le principe est de faire tirer un train de bateaux par un

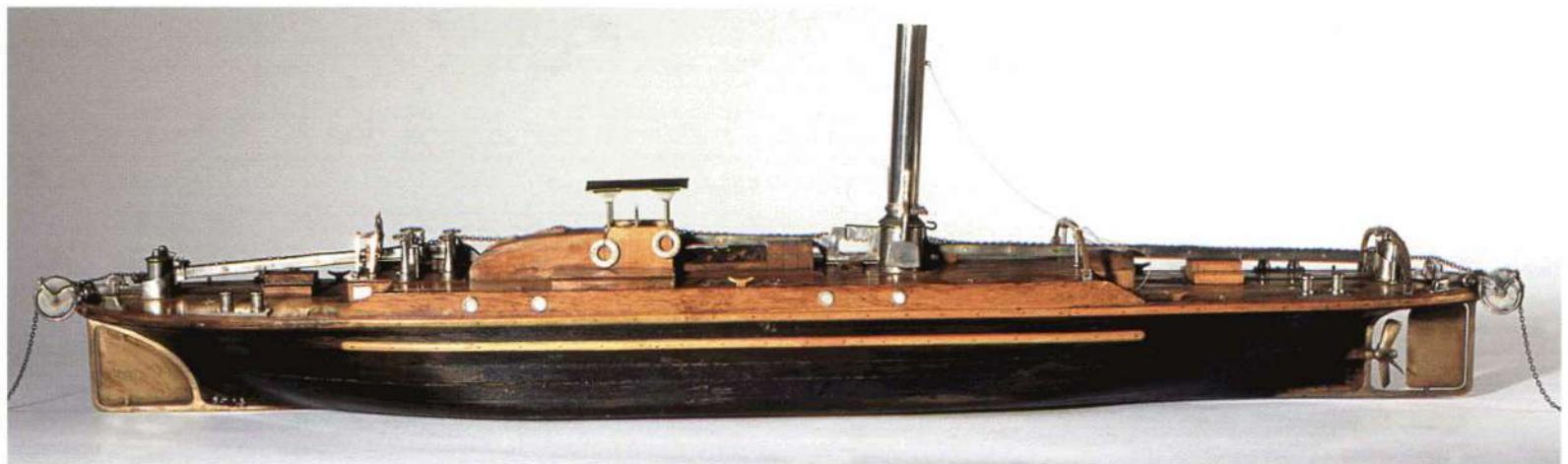
toueur, remorqueur à treuil qui prend appui sur une chaîne noyée et utilise l'énergie d'une machine à vapeur. C'est en 1854 qu'est accordée la concession qui autorise E. Godeaux à noyer une chaîne sur 69 km entre Paris et Conflans avec un prolongement sur l'Oise de 14 km. La Compagnie du Touage de la Basse-Seine et de l'Oise voit le jour en 1855. En 1863 une autre chaîne est noyée en aval de Conflans jusqu'à Rouen. Le halage ne disparaît pas pour autant mais il décline lentement : il représentait au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle presque la totalité du mode de traction des bateaux, vers 1870 c'est le touage qui l'a remplacé<sup>46</sup>.

De fait la situation de Conflans s'avère particulièrement stratégique : d'une part, les bateaux qui descendent l'Oise tirés par des chevaux y attendent la formation des convois vers Paris ou Rouen, d'autre part les bateaux tractés y changent de service de touage.

Le touage présente des avantages certains en hiver et pendant les périodes de hautes eaux, mais il a aussi des inconvénients : la chaîne peut casser et le changement de convoi entre la remontée et la descente constitue une opération longue et délicate<sup>47</sup>, d'où la concurrence du remorquage.

#### ***Le remorquage***

Le premier remorqueur, bateau à vapeur tractant un train de péniches, apparaît en 1866 mais ce n'est qu'en 1882 qu'un service régulier sur l'Oise se développe à partir d'Andrésy avec de petites unités, « les Guêpes ». En 1884, elles passent à la Seine et commencent à concurrencer le touage. Elles appartiennent à la Société anonyme de Touage et de Remorquage de l'Oise (S.T.R.O.) des frères Williams. La riposte de la compagnie de touage est la construction d'une nouvelle génération de toueurs : les toueurs électromagnétiques qui à la remontée



Maquette d'époque de toueur électromagnétique, 1884 (musée de la Batellerie)

continuent à utiliser la chaîne mais s'en libèrent pour la descente et fonctionnent comme des remorqueurs.

Les mariniers qui se sentent de plus en plus dépendants du bon vouloir des compagnies de traction décident de s'organiser et de créer une société mutuelle. C'est Lucien Masy qui en est la cheville ouvrière. Il propose aux mariniers de passage à Conflans de s'associer pour fonder la Société mutuelle de remorquage des batelleries réunies. Elle comporte 204 adhérents qui ont rassemblé un capital de 200 000 francs. Trois familles constituent le noyau initial : Masy, Wattiau et Fernez. Dès 1892 la société possède quatre remorqueurs en service entre Paris et Conflans. Ces unités dont une partie est peinte en bleu car elles sont vouées à la Vierge sont connues sous le nom de « petites Bleues ». Mais les grandes compagnies sont mécontentes de cette concurrence et font des procès à la société qui, pour mieux leur résister, se transforme en 1895 en société à commandite simple et capital variable, la Société de Remorquage des Batelleries Réunies (S.R.B.R.) qui demeure une coopérative de consommation, chaque sociétaire devant utiliser une Bleue pour naviguer. En 1896, les Bleues entrent en service sur l'Oise et en 1897, la société a plus de 600 adhérents. Son siège connu localement comme « atelier des Bleues » est un édifice qui se signale en bordure de Seine à Fin d'Oise. La concurrence s'exaserce et finalement, en 1899, la Compagnie de touage de la basse Seine et la S.T.R.O. fusionnent en la Société Générale de Touage et de Remorquage. Cela se fait au détriment du halage qui disparaît ainsi que les infrastructures qui lui étaient liées (auberges, écuries). À la veille de la Première Guerre mondiale, six toueurs et environ 150 remorqueurs assurent la traction vers Conflans qui reste un point de rupture entre la Seine et l'Oise puisque sur cette dernière les convois



L'atelier de la S.R.B.R. vers 1908 (carte postale, CATLA)

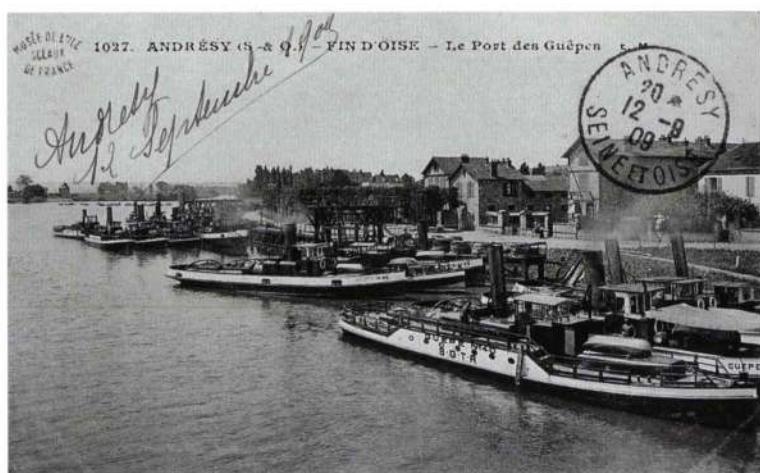
ne peuvent dépasser cinq péniches alors que sur la Seine on peut aller jusqu'à quinze. L'Entre-deux-guerres marque l'apogée du remorquage qui a fait table rase des autres modes de traction, y compris du touage qui disparaît en 1931.

#### Allers retours Paris-Conflans

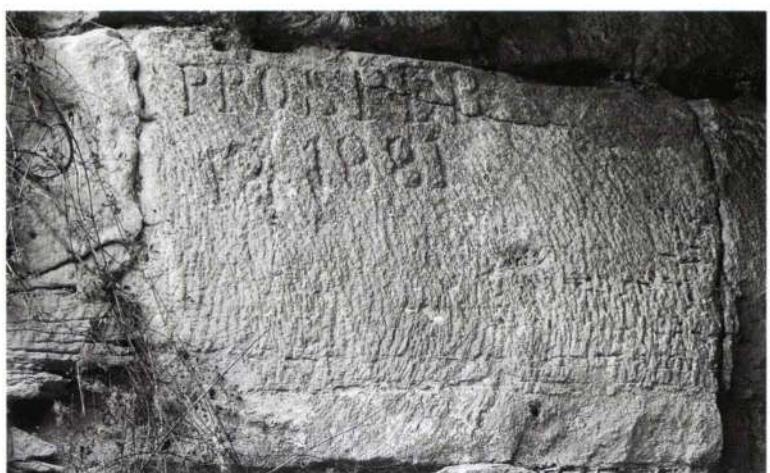
Tous ces changements vont dans le sens de l'évolution pluriséculaire qui place Paris au centre des échanges français. Conflans qui n'en est éloignée que de 25 km en profite.

#### Paris construit en banc royal

Si l'extraction de la pierre est une activité traditionnelle à Conflans, celle-ci a vraiment connu un fort développement au XIX<sup>e</sup> siècle pour deux raisons essentielles, d'une part l'interdiction à partir de 1776



Le port des « Guêpes » à Andrésy (carte postale, MIDF)



Graffiti à l'entrée des carrières de Gaillon

d'ouvrir de nouvelles carrières à Paris, d'autre part la découverte, dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle du « banc royal »<sup>48</sup>. C'est un calcaire à grain très fin qui présente de belles qualités de résistance et peut être posé en délit pour faire des colonnes ou des statues monolithes. Plusieurs grands monuments parisiens ont partiellement utilisé la pierre de Conflans, la place de la Concorde, le Panthéon, les statues des grands hommes au Louvre, la gare de l'Est, l'église Saint-Vincent-de-Paul... Cette activité profite à Conflans : en 1844 on dénombre sept carrières souterraines de pierre à bâtir et six à ciel ouvert comptant chacune quarante ouvriers. En 1861, trente-sept carrières sont déclarées. En 1856, tous les propriétaires et exploitants de carrières sont recensés sur une liste conservée aux Archives départementales<sup>49</sup>. On y trouve la très nombreuse famille Tessé, mais aussi Jean Fouillère qui fut maire pendant dix ans. Un autre document, plus tardif, prouve que les carrières étaient aussi exploitées par des entrepreneurs parisiens, comme Eugène Courmelon, sis 20, rue de l'Hôtel-Colbert. Les statuts sont donc très divers et au carrier qui se contente de signer d'une croix s'oppose l'entrepreneur au papier à en-tête. Après un apogée sous le Second Empire, l'activité périclite rapidement et on ne cite plus Conflans dans les rapports du début du XX<sup>e</sup> siècle. Les carrières sont alors transformées en champignonnières.

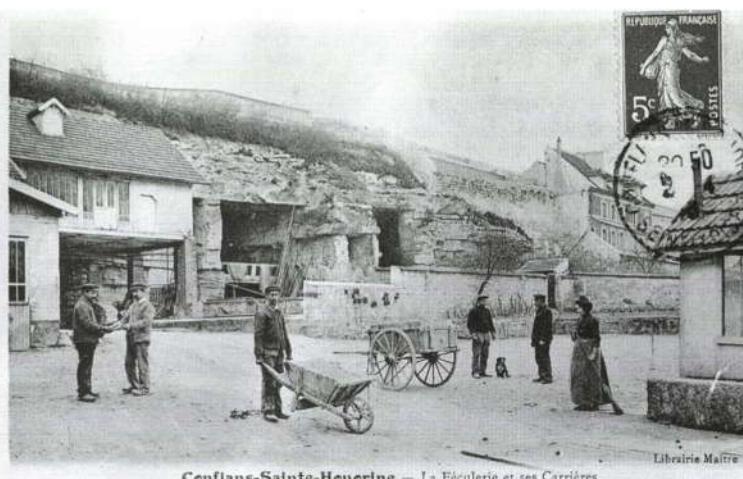
**Champignon de Paris, chasselas doré et férule de pomme de terre**  
La culture du champignon de couche, développée à partir du Premier Empire grâce aux travaux de l'agronome Chambly, suit l'évolution inverse de celle des carrières : le recensement de 1866 ne mentionne que deux champignonistes et deux employés, alors qu'en 1896 ils sont neuf avec dix employés, évidemment situés à Gaillon, là où les carrières sont le plus étendues<sup>50</sup>. Cette activité stagne ensuite : quatre



Entrée de champignonnières (carte postale, AM)

champignonnistes sont cités dans l'annuaire de Seine-et-Oise de 1937 et il n'en reste plus qu'un aujourd'hui, dont les exploitations sont délocalisées. Ce déclin tient peut-être à la concurrence de la culture du champignon de couche en Val de Loire, à Saumur notamment qui avait un avantage supplémentaire lié à la présence du Cadre noir qui fournissait du crottin de cheval.

L'Exposition universelle de 1900 consacre une autre production, celle de la culture du chasselas doré dont l'histoire est liée à la famille Crapotte. C'est en 1829, selon une note rédigée par Henri Crapotte<sup>51</sup>, que furent installés à Conflans des murs à chasselas. L'idée d'utiliser des murs recouverts de plâtre pour emmagasiner la chaleur le jour et la restituer la nuit avait été mise au point et appliquée à Montreuil (Seine-Saint-Denis) dès le XVII<sup>e</sup> siècle pour la culture des pêches<sup>52</sup>. Elle fut reprise au XVIII<sup>e</sup> à Thomery (Seine-et-Marne) par François Charmeux<sup>53</sup>. Le succès fut grand et à partir de 1800 la nouvelle culture prit une large extension qui ne se démentit pas tout au long du siècle. La culture à la Thomery est devenue un modèle de renommée européenne. Si le chasselas doré de Conflans est moins connu, il n'en a pas moins les honneurs de la littérature puisque Proust cite les raisins Crapote (sic) que Swann fait acheter pour l'anniversaire de la princesse de Parme. C'est Pierre-Arnoult Crapotte qui établit les premiers murs dans une grande parcelle d'environ 1 ha (celle où sera construit plus tard l'hôtel de ville). Il avait récupéré des céps de chasselas doré dans le clos de l'ambassadeur Mercy-d'Argenteau à Chennevières dont il était fermier. En 1855, il obtint une récompense à l'Exposition universelle et en 1867 le chasselas de Conflans reçut deux médailles d'or. La production à son apogée s'élevait à environ 30 tonnes par an (loin des 1000 tonnes du raisin de Thomery entre le



La féculerie de la Fosse du Moulin (carte postale, AM)



Murs des établissements Lambert à Gaillon (carte postale, AM)

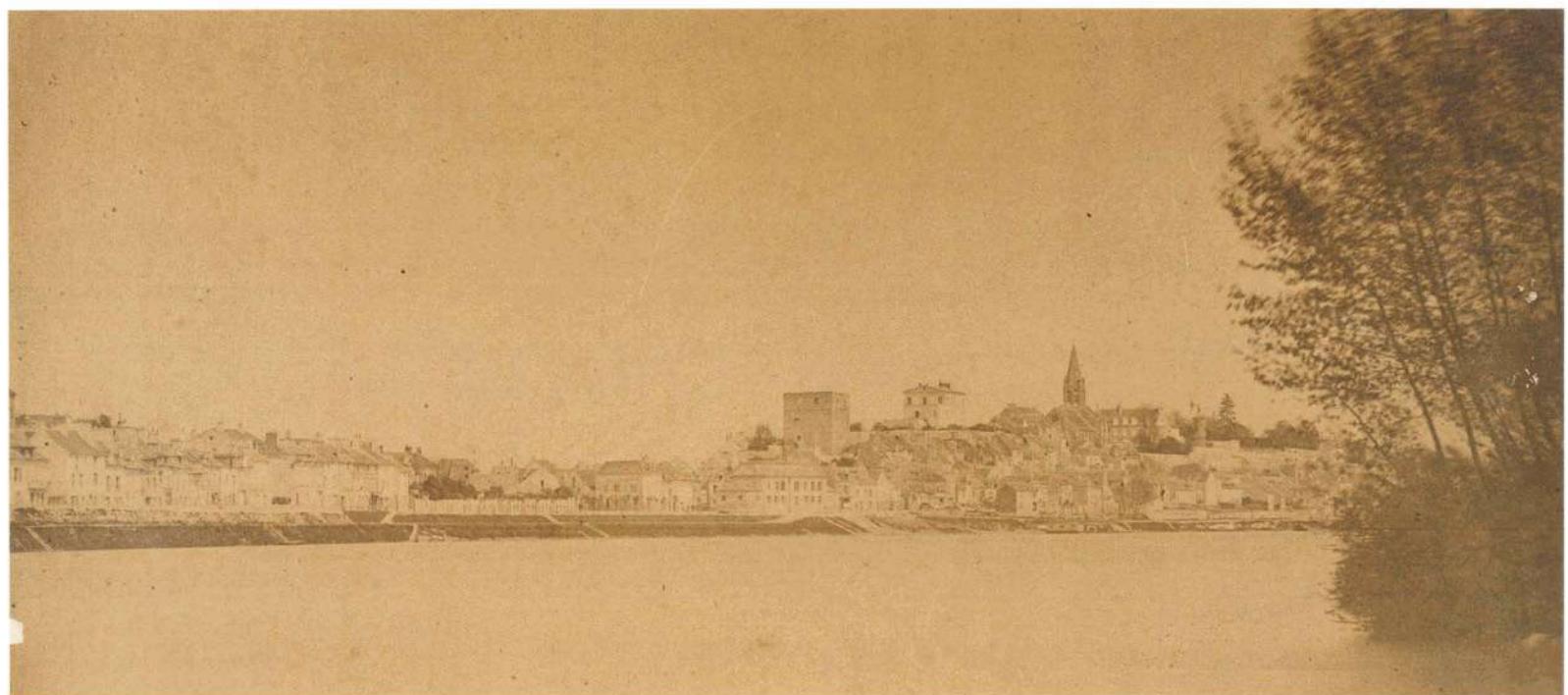
mois de septembre et le 15 novembre. Les deux noms attachés à cette production sont Crapotte et Lambert. Elle déclina par la suite à cause de la révolution ferroviaire qui rendit le chasselas de Moissac ou les raisins de serre belges concurrentiels. On trouve néanmoins des traces de cette activité autour de l'allée des Chasselas où subsistent quelques murs, de même qu'à Gaillon.

Enfin, parmi les activités ayant marqué le paysage conflanais de

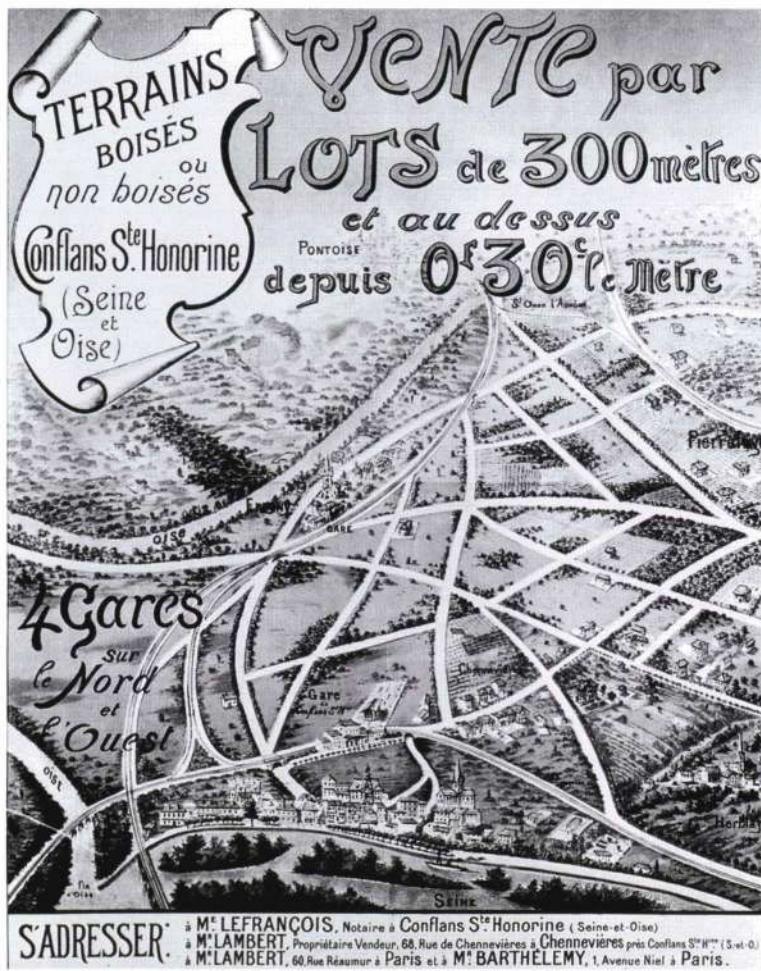
manière durable, il faut citer les féculeries. On en trouve en 1839 à Chennevières et en 1840 au lieu-dit les Fondées<sup>54</sup>; en 1857, c'est Pierre Julien qui installe dans l'ancien Moulin du Gibet un établissement « destiné à faire sécher les marcs ou résidus provenant des féculeries... pour après leur dessécation être réduite sous la meule en fleurage servant à saupoudrer les panetonnes et les pelles de la boulangerie, ainsi que les moules des fonderies. Ces produits ...sont livrés à un négociant de Paris qui les vend au détail... »<sup>55</sup>. L'établissement qui a eu le plus de longévité est celui qui s'installa en 1841 à la fosse du Moulin, en partie dans d'anciennes carrières. Il existait encore en 1900 où, selon l'instituteur, c'était une des premières marques de féculle de France. Son emplacement a aujourd'hui fait place à une résidence appelée « La Féculerie ».

#### *La villégiature*

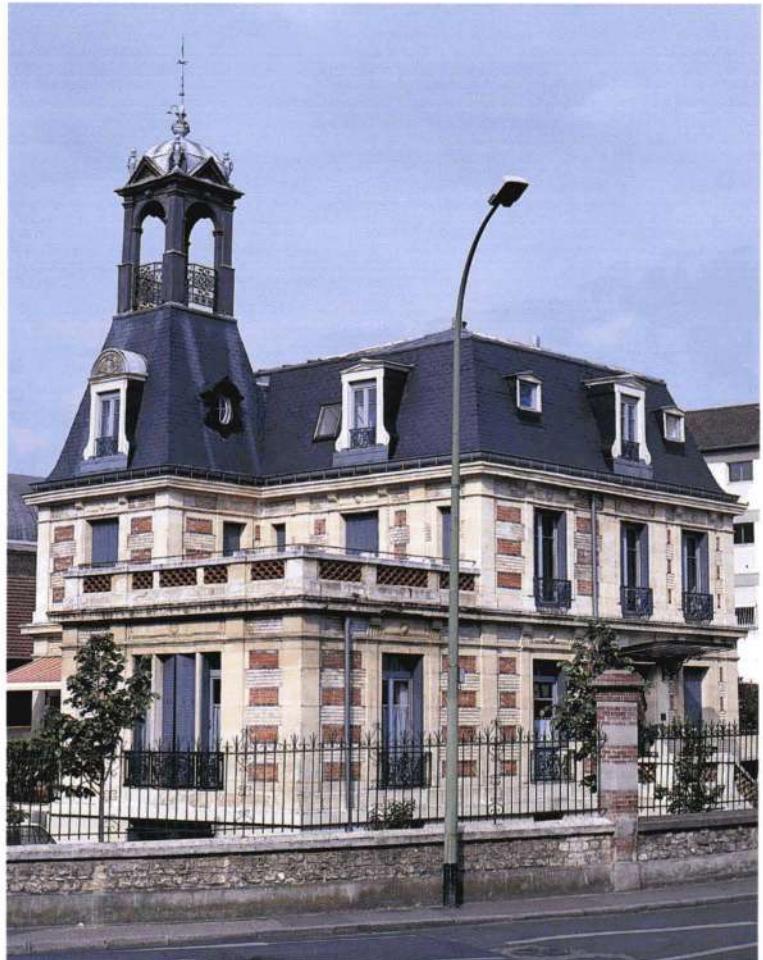
Toutes ces activités prouvent que Conflans était restée un bourg très agricole, ce qui, avec la qualité de son site et le chemin de fer, explique le développement de la villégiature. Si l'histoire de ce phénomène en Île-de-France reste à faire, plusieurs jalons en ont été posés par les travaux de l'Inventaire<sup>56</sup>. Les années 1821, avec Enghien-les-Bains, puis 1833 avec Maisons-Laffitte marquent l'apparition de véritables « colonies », selon le terme de l'époque. Mais la région parisienne connaît aussi une vague de villégiature



Conflans en 1862, photographie par A. Sobaux (CATLA)



Affiche publicitaire pour un lotissement (MIDF)



La « villa Fernande », 1 avenue Carnot

diffuse où domine la quête du bon air, de la nature et des panoramas dans des sites restés bucoliques. Par sa situation, Conflans dispose, nous l'avons dit, d'atouts incomparables qui pourtant ne seront pas mis en valeur avant la Belle Époque. Cela ne veut pas dire que quelques familles parisiennes ne soient pas venues profiter des vertus campagnardes de Conflans. Mais ce sont les grands domaines historiques qui attirent, tel le Prieuré qui est remis en état par la famille Lheritier de Chézelles de 1808 à 1829, ou bien le château de Théméricourt qui entre en 1803 dans la famille de Moyria. Dans les deux cas, ce sont des familles dont la fortune est liée à l'Empire<sup>57</sup>. Il faudra pourtant attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que la villégiature devienne un phénomène tangible à Conflans, accéléré à la fois par la fin de l'exploitation des carrières qui laisse disponibles les sites de Fin d'Oise et de Gaillon et l'arrivée du chemin de fer (1877 et 1892). Cela permet à l'instituteur qui rédige la monographie communale de

1900 d'écrire que « cette charmante localité » est « très fréquentée des Parisiens... »<sup>58</sup>. Le phénomène est diffus et difficile à appréhender car rien ne distingue, à Conflans, résidence saisonnière et résidence permanente, l'une pouvant avoir successivement les deux fonctions. Quelques documents nous donnent néanmoins des indices, tel cet extrait des délibérations du Conseil municipal daté du 31 mai 1891<sup>59</sup>. Lors de la construction de la nouvelle ligne de chemin de fer Paris-Mantes, nous l'avons vu, il fut question de fermer la gare de Fin d'Oise. Les habitants de ce quartier réagirent et rédigèrent une pétition : « ce quartier de Fin d'Oise, en raison des facilités de voyager qu'offre la proximité de la Gare actuelle, est recherché par les Parisiens qui viennent se fixer l'été à Conflans... ». Un autre document nous donne la liste des habitants de ce quartier qui souscrivirent en vue de l'ouverture de la halte de Fin d'Oise et permet de retrouver quelques villégiateurs. Par exemple, M. Simon, propriétaire d'une

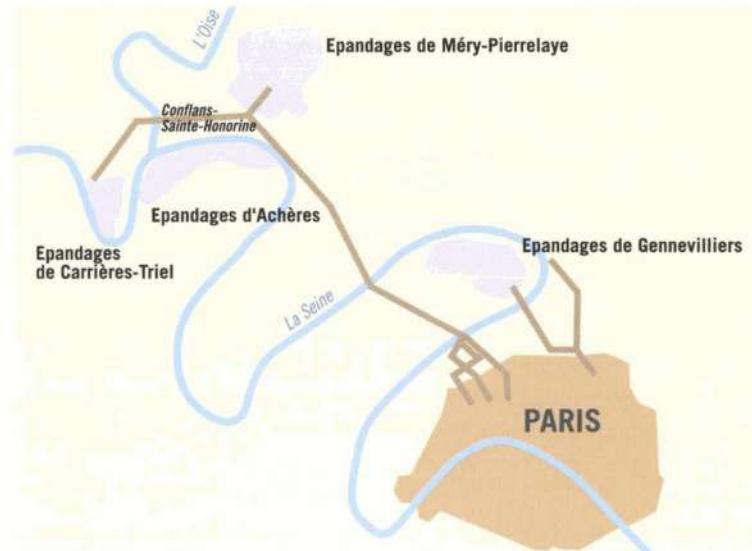
grande demeure aujourd’hui disparue appelée « Le Castelet » donne 500 francs ou bien Albert et Louis Charlet dont les maisons jumelles construites en 1888 existent toujours au 2 et 2 bis, rue des Frères-Allais<sup>60</sup>. De l’autre côté de Conflans, dans le quartier de la gare, on voit aussi apparaître des maisons de villégiature, érigées sur de grandes parcelles, comme la « villa Fernande », 1, avenue Carnot, construite en 1894 pour Théophile Lacroix « sans profession »<sup>61</sup>. Cependant, la villégiature à Conflans n’a pas marqué de façon significative l’habitat. L’installation de l’émissaire de la ville de Paris a beaucoup plus modifié le paysage conflanais.

#### *L’ingénieur Bonna et l’émissaire de la ville de Paris*

En effet, ce collecteur, construit à partir de 1885 pour acheminer les eaux usées de la capitale vers des terrains d’épandage, traverse le territoire de part en part sur quatre mille mètres. Il a nécessité, à Conflans, l’expropriation de 267 propriétés, la plupart consacrées à l’agriculture. Et aujourd’hui encore, il marque la ville, tout au long des avenues Salvador-Allende et du Général-de-Gaulle par son emprise, le léger bombement qui le signale parfois et les regards qui le jalonnent. Pour sa construction, Aimé Bonna met en œuvre le tuyau en acier et béton dont il dépose le brevet en 1893. Il crée la société « Construction en acier et en ciment, système Aimé Bonna, breveté S.G.D.G. »<sup>62</sup>. Par ailleurs, il endosse la veste d’agriculteur à Achères où il fait planter des betteraves sur plus de 700 hectares qu’il loue à la ville de Paris et à d’autres propriétaires. Il construit, selon son propre brevet de ciment armé, une distillerie « La Lutèce » qui fonctionne en septembre 1896 et dont la silhouette s’est longtemps dressée sur la rive gauche, à la limite de Conflans et d’Achères. Non content de toutes ces activités, il se lance aussi dans la préfabrication pour laquelle il dépose un premier brevet en 1913. Enfin, il décide en 1929 de faire construire à ses frais une grande chapelle en béton armé à Hirson (Aisne) dans sa région natale<sup>63</sup>.

#### *Conflans, petite bourgade tranquille*

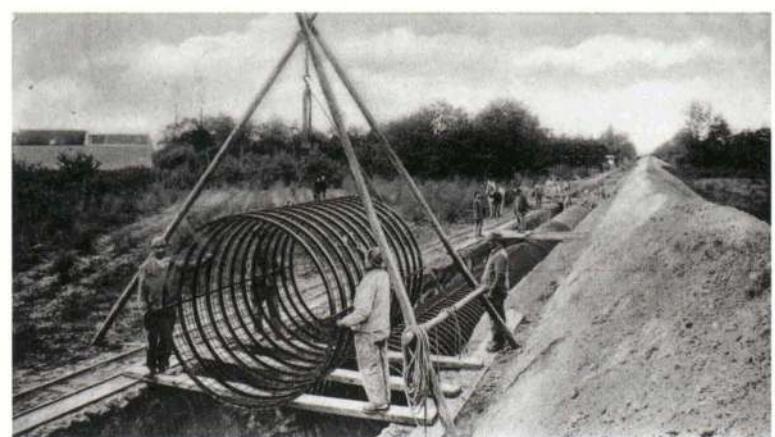
Du siècle des révolutions, Conflans sort transformée mais non métamorphosée. Certes, sa population a presque doublé (1806 : 1814 habitants, 1906 : 3559) mais elle reste une petite ville peu touchée par l’industrie et l’urbanisation. La manière dont elle se dote d’équipements publics montre que l’on n’est pas loin du paternalisme traditionnel. En effet, à plusieurs reprises, des équipements publics sont construits à l’initiative de particuliers. Rappelons que tout avait commencé par la construction des deux ponts suspendus. Cela continue avec la nouvelle mairie-école pour laquelle en 1882, Simon Chapellier, peintre en porcelaine parisien, légua à la ville des titres de rente afin de dégager la place du Port où se trouvait le premier édifice.



Plan de localisation des émissaires de la ville de Paris



L’avenue du Général-de-Gaulle sous laquelle se trouve l’émissaire de la ville de Paris



Construction de l’émissaire (carte postale, CATLA)



*L'ancienne distillerie Bonna (carte postale, CATLA)*



Et en 1889, dans son testament, Madame Richard fait un don de 400 000 francs à la ville pour la construction d'un hospice pour vieillards et indigents, construit par l'architecte parisien Lenfant et inauguré en 1904.

### Au siècle dernier : une modernité mouvementée

Ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale que Conflans connaît un décollage économique qui entraîne une hausse importante de la population et lui donne son visage actuel. Mais cette modernisation ne va pas sans inconvénients et les deux activités majeures de Conflans, l'usine des L.T.T. (Lignes télégraphiques et téléphoniques) et la batellerie, connaissent en peu de temps leur apogée et leur déclin.

### *Enfin le câble vint !*

En 1920, l'administration des P.T.T. inquiète du retard de la France dans le domaine du téléphone, retard qui a été fortement dommageable pendant la guerre, demande aux grandes compagnies françaises de construction électrique et matériel téléphonique de fonder la société anonyme des « Lignes télégraphiques et téléphoniques » pour fabriquer et installer des câbles interurbains. Les brevets utilisés sont américains mais la mise en œuvre doit être entièrement française et c'est Conflans-Sainte-Honorine qui est choisie pour l'implantation du site industriel en raison de la possibilité d'édifier l'usine non loin de la ligne de chemin de fer Paris-Mantes<sup>64</sup>. Cette installation est d'une importance capitale pour Conflans dont le sort, jusqu'en 1985, est étroitement lié à cette usine, ce que symbolise la journée Conflans ville morte le 16 janvier 1985, lorsque sa fermeture devient effective. La concomitance entre le décollage du chiffre de la population et le développement du nombre des salariés ressort des courbes d'évolution. Tandis que les effectifs, partis du néant, atteignent 1500 personnes en 1940, le nombre d'habitants passe de plus de 4500 à plus de 10 000. Une étude effectuée en 1965 montre que 75% des 2516 salariés résident à Conflans même. Tous les témoignages contemporains s'accordent pour souligner l'esprit familial de l'entreprise où il n'était pas rare de travailler de père en fils, ou peut-être de mère en fille car près d'un employé sur deux était une femme. L'histoire de L.T.T. est jalonnée de prouesses techniques comme en 1925-26 l'étude, la fabrication et la pose du premier câble français longue distance Paris-Strasbourg, ou bien en 1947 pour la liaison Paris-Toulouse, la mise au point d'un procédé original de fabrication continue de câble coaxial. L'apogée de l'usine se situe à la fin des années 1970 où les effectifs atteignent presque 6000 personnes et où L.T.T. réalise la première liaison française par câble optique. L'emprise de l'usine est alors très forte avec 16 hectares et ses bâtiments industriels étalés sur le plateau. Pourtant, c'est le chant du cygne : le réseau urbain est pratiquement terminé, la récession économique entraîne une baisse des dépenses de l'État dans le secteur des télécommunications. L'entrée de Thomson dans le capital de L.T.T. en 1978 ne résout rien, les carnets de commande sont vides, les plans sociaux se multiplient jusqu'à la fermeture de l'usine en 1985. Les ateliers sont détruits et les bureaux en partie réutilisés. La mémoire collective reste fortement marquée par les combats syndicaux, les manifestations qui ont exprimé l'angoisse de la population confrontée au chômage. Cette angoisse est d'autant plus forte que l'autre fleuron de Conflans, la batellerie, est alors aussi en perte de vitesse.



Le toit terrasse du foyer pour cadres célibataires de L.T.T. juste après sa construction (photographie, BnF, Estampes)

#### **Grandeur et décadence de la batellerie**

Pourtant, plusieurs signes laissaient espérer un avenir radieux. Le remorquage est à son apogée dans les années 1930-35, et les cent cinquante remorqueurs de Conflans forment le sixième de la flotte française<sup>65</sup>. La S.R.B.R connaît sa plus forte activité avec une vingtaine de Bleues. Dans un premier temps, la concurrence du moteur

Diesel qui touche en 1920 un tiers des unités navigant sur la Seine s'avère un progrès. Il équipe les remorqueurs et accroît leur productivité. Mais il permet aussi l'apparition d'un nouveau bateau fluvial : l'automoteur, ce qui fait perdre à la ville de Conflans sa fonction de relais, il n'y a plus aucune obligation technique de s'arrêter. Les entreprises cherchent à s'adapter comme la S.R.B.R. qui se reconvertis



Panneau destiné aux bateliers sur le quai de la République



Panneau sur le quai de la République indiquant la distance de Paris par la Seine

dans l'entretien et la pose de moteurs. Dans la décennie 1950-1960 la quasi-totalité du trafic est assurée par ce nouveau mode de navigation puis remplacée par le poussage. Pourtant, une tradition plus que séculaire de stationnement à Conflans a généré des habitudes qui perdurent, d'autant plus qu'existent des infrastructures destinées à aider les bateliers. Le monde de la batellerie est en effet un monde à part du fait de son mode de vie forain<sup>66</sup>. La question de l'éducation de ses enfants étant restée longtemps en suspens, en 1905 le secrétaire général du syndicat de la batellerie, Albert Morillon crée l'association de l'Enfance batelière dont le but est l'instruction des jeunes mariniers. Après des débuts modestes, l'association achète en 1922 le château de Théméricourt qui accueille les premiers internes dès 1923. Mais le milieu très individualiste des mariniers a aussi besoin d'une aide spirituelle et d'une entraide sociale. C'est ce qu'avait pu constater le père Bellanger, à la fois aumônier de l'institut de la Tour et aumônier général de la batellerie<sup>67</sup>. Il fonde en 1935 l'Entraide sociale batelière dont le siège est installé à bord d'une péniche acquise grâce à une souscription et transformée à cet effet : c'est le fameux bateau-chapelle *Je sers*, amarré le long de la Seine. À la suite d'un accord passé entre l'Entraide sociale batelière et la Sécurité sociale, un centre

médico-social est ouvert à proximité en 1956. Toutes ces institutions qui se développent dans un même secteur le long de la Seine contribuent à fidéliser la population batelière ; le point d'orgue de cette politique est la construction en 1958 au Pointis, – c'est-à-dire au confluent – de la Bourse d'affrètement. C'est le Front populaire qui avait instauré le « tour de rôle » obligatoire pour les artisans permettant ainsi de policer les règles d'affrètement des bateaux : chacun à tour de rôle, en fonction de son ordre d'arrivée examinait les propositions des affréteurs. Conflans se trouve au cœur d'une circonscription de 155 km de voies navigables sur la Seine et sur l'Oise et les mariniers y stationnent à vide en attendant un fret qui les intéresse. Mais ce bel équipement survient un peu tard et rapidement la crise de la batellerie le met à mal. De 1968 à 1988, le trafic fluvial connaît une chute de 50 %, évolution d'autant plus grave que les transports en général atteignent un niveau jamais égalé<sup>68</sup>. L'histoire de la batellerie se déroule toujours à Conflans et influe notamment sur son évolution : c'est là que des dizaines de mariniers viennent prendre leur retraite souvent anticipée, et stationnent de manière permanente dans leurs bateaux transformés en logements flottants. À partir de 1990, la ville réalise de nombreux aménagements le long du quai, donnant naissance au port Saint-Nicolas.

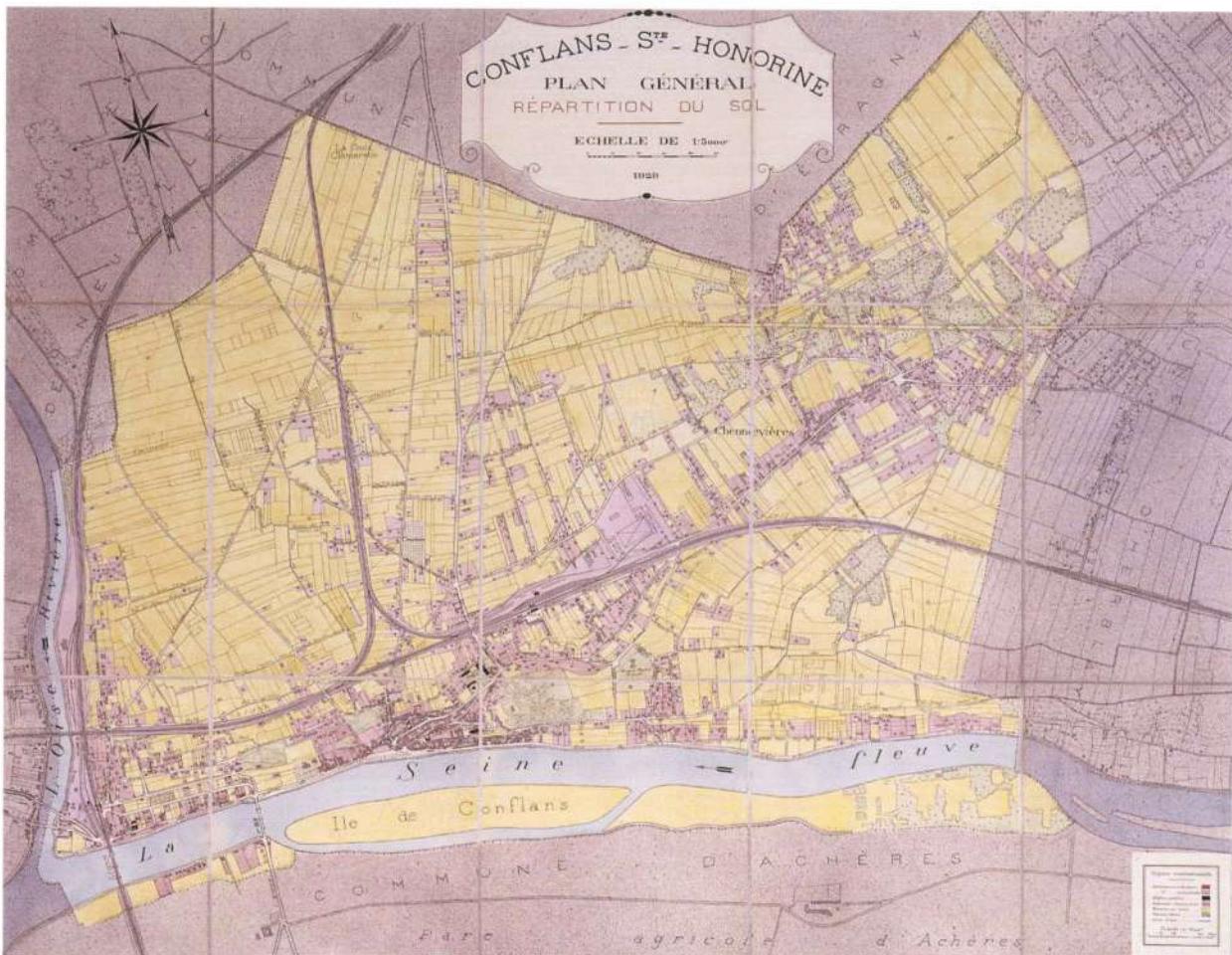


Bateaux du port Saint-Nicolas, pavoisés lors du 44<sup>e</sup> Pardon de la batellerie

#### **Conflans à la conquête du plateau**

La croissance qu'a connue Conflans depuis les années 1920 (4466 habitants en 1921, 33 327 en 1999) explique que la ville se soit lancée à la conquête du plateau qui était resté presque entièrement voué à l'agriculture. Cette « colonisation » est à la fois le fruit d'une politique désormais volontariste de la municipalité en ce qui concerne les bâtiments publics et de l'initiative privée pour les lotissements. Déjà la construction de la gare de Conflans en 1892 avait entraîné une première percée dans cette direction. On parlait en 1900 de la hausse du prix du terrain dans le quartier de la gare qui était passé de 40 centimes à 5 francs voire 10 francs le mètre carré<sup>69</sup>. La carte de la ville en 1929 montre que l'expansion sur le plateau se fait autour de deux autres noyaux, Fin d'Oise et Chennevières et le long de la RN186 en direction de Pontoise. Pour l'essentiel, ces lotissements sont le fruit d'une initiative privée, des propriétaires terriens décident simplement de lotir et de vendre une partie de leurs terres agricoles<sup>70</sup>. On y trouve les noms de très anciennes familles conflanaises comme Crapotte ou Jollivet. Le premier de ces lotissements est celui du parc du château de Théméricourt qui eut beaucoup de mal à se réaliser. À partir de 1886, la propriété appartient à madame Troussel qui

décide de la lotir en partie. Mais le succès n'est pas au rendez-vous, probablement parce que le projet n'est pas viabilisé<sup>71</sup>. En 1921, le notaire de Conflans, maître Georges Lefrançois écrivait : « *tout ce nouveau quartier qui .... devrait être actuellement peuplé de nombreux chalets et villas fleuries avec jardins ombragés et verdoyants, ce quartier constitue sur le côté ouest de la commune comme un petit désert où l'herbe pousse dru* »<sup>72</sup>. Les autres lotissements sont plus petits et plus récents<sup>73</sup>. Leur caractère privé explique le dessin anarchique des voies qui ont été ouvertes au gré des besoins, sans plan d'ensemble ; de plus, des obstacles nombreux compliquaient la circulation, l'entrecroisement des voies ferrées, la présence de l'émissaire, les traces laissées par l'exploitation des carrières à ciel ouvert. Tout cela explique les très nombreuses impasses qu'on trouve sur le plateau, alors que la topographie en soi ne pose pas de problème. C'est donc pour ces nouveaux habitants que des groupes scolaires sont érigés, l'école Jules-Ferry et l'école Paul-Bert qui ont en commun leur large emprise au sol, leur caractère monumental, leur implantation au début du plateau. Les écoles de la génération précédente, dont il reste celle de Chennevières devenue école de musique<sup>74</sup>, se fondaient davantage dans la ville.



Conflans en 1929, (plan, AM)

#### *À la recherche d'un nouveau centre de gravité*

Tandis que l'habitat envahit le plateau, la ville cherchait à trouver et à embellir un centre ville qui n'avait jamais vraiment existé. En effet, ni l'église paroissiale excentrée sur son éperon rocheux, ni la place du Port éloignée des maisons étirées le long du coteau, ne pouvaient en tenir lieu. Les aménageurs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avaient bien vu que l'avenir de la ville se trouvait en direction de la gare et du plateau et le choix de l'emplacement de l'hôtel de ville et de l'école primaire en 1895 avait été judicieux. C'est donc autour de lui que d'autres équipements voient le jour. En 1907, la poste inaugure la série : alors que l'ancien bureau se trouvait depuis 1858 dans une maison particulière, rue René-Albert, la décision est prise d'en construire un nouveau qui aura le statut de bureau d'état. C'est l'architecte de la commune, J. Fouret, qui réalise l'édifice en meulière, aujourd'hui annexe de la mairie. Juste à côté, le même architecte se voit confier la construction des bains-douches en 1928. Le bâtiment est dominé par la grandiose

salle des fêtes envisagée vers 1923 et inaugurée en grande pompe le même jour que ceux-ci, le 18 novembre 1928. Le mode de financement de cet équipement coûteux pour une petite ville de 6200 habitants est celui d'un bail emphytéotique<sup>75</sup>. La ville met le terrain à la disposition d'une société qui construit à ses frais une salle qu'elle exploite à son propre bénéfice. Les charges sont les suivantes : un loyer annuel de 200 francs pour le terrain et la mise à disposition de la salle à la municipalité une douzaine de fois par an. Au bout de 75 ans toute la propriété doit revenir à la commune. L'architecte chargé de l'opération est Henri Bénard, architecte picard, auteur de la salle des fêtes de Roisel dans la Somme. Le parti choisi est celui de la modernité : une façade monumentale au décor à l'égyptienne, une voûte en voile de béton, une salle polyvalente pouvant accueillir des séances cinématographiques et au rez-de-chaussée côté place, un garage pour quarante voitures. Cet équipement culturel procédaît d'une politique plus ambitieuse d'aménagement urbain comme l'attestent le mur de

soutènement et l'escalier entre les rues Maurice-Berteaux et Arnoult-Crapotte que les adjudicataires, l'architecte déjà cité et l'entrepreneur Mocaer, s'engageaient à construire. Malgré les difficultés rapidement rencontrées qui obligèrent la ville à racheter l'édifice, il est toujours là, bien transformé, et abrite le cinéma. Peu après, la municipalité qui est amenée à acquérir le domaine de la famille Gévelot grâce à une subvention du ministère de l'Intérieur<sup>76</sup>, lance un concours entre les architectes domiciliés dans la localité pour la construction d'un escalier monumental qui permette de rejoindre le parc du Prieuré depuis la rue Pasteur. C'est le projet de l'architecte René Boccard qui est retenu et réalisé en 1932. Parallèlement, toujours dans ce souci de décor monumental, la clôture de l'hôtel de ville est démontée et remontée au pied de l'escalier<sup>77</sup>. Enfin, dans la dynamique lancée par les Jeux olympiques de Paris en 1924, la municipalité ne pouvait faire l'impasse sur des équipements sportifs<sup>78</sup>. Un stade est donc aménagé au fond du parc du Prieuré à partir de 1932<sup>79</sup>. Il a été entièrement repris à la fin des années 70. Tous ces aménagements réalisés entre 1927 et 1934, c'est-à-dire pour une petite ville en plein développement mais à la croissance encore modérée, vont s'avérer insuffisants lors de l'explosion démographique de l'après Deuxième Guerre mondiale.

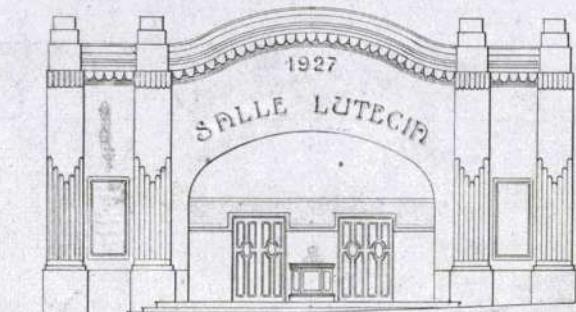
#### *Quelles réponses à la crise du logement ?*

En effet, la population passe d'un peu plus de 10 000 habitants en 1946 à 26 300 en 1968 et 33 000 en 1999. Elle a plus que triplé et si les espaces libres sont encore importants, leur aménagement demande réflexion et concertation. De plus, ce qui caractérise l'habitat conflanais, c'est la prédominance de l'habitat individuel. Sur les 13 173 logements recensés en 1999, les logements collectifs ne représentent que 37%. Les chiffres de ce recensement montrent aussi que le parc immobilier est récent : seulement 20% des logements sont antérieurs à 1949, et la moitié a été construite de 1949 à 1975, période où la crise du logement était la plus criante. Et, fait très représentatif de l'habitat conflanais, seulement cinq ensembles construits avant 1949 (sur 143) appartiennent à un organisme H.L.M.

#### *Les Castors, toujours l'initiative privée*

Le mouvement des Castors, mouvement d'auto-construction, est né après la Seconde Guerre mondiale, en 1944, de l'indignation d'un prêtre-ouvrier de Bordeaux à propos de la situation du logement « *si les mal logés décident de construire eux-mêmes leur maison, ça risque d'aller plus vite* »<sup>80</sup>. L'idée fait rapidement son chemin et dès février 1952 a lieu le premier congrès des Castors. Le département de Seine-et-Oise se lance dans le mouvement sous l'égide de Raymond Berrurier, notaire et maire du Mesnil-Saint-Denis (Yvelines), mais

VILLE DE CONFLANS ST HONORINE  
CONSTRUCTION DUNE FILE DE FETE  
FAÇADE PRINCIPALE  
ÉCHELLE 0.01 MM.



La façade de la salle des fêtes Lutetia (permis de construire, AM)



L'escalier indépendant qui conduit aux jardins du Prieuré



Une maison du groupe n°1 des Castors du Rail, 44bis, rue Piéplu



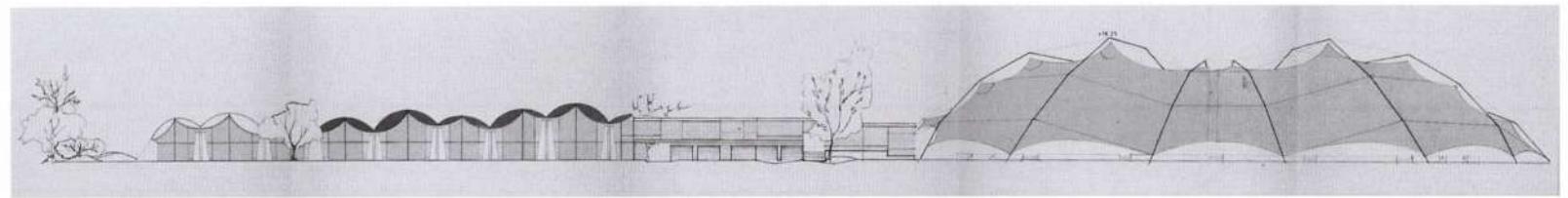
Logements H.L.M., rue Paul-Brard

aussi conseiller général et longtemps président de l'association des Castors de son département. L'intérêt du groupement en association était de pouvoir bénéficier de prêt de matériel par le département (bétonnière, vibropresse, parpaneuse manuelle...) et de recevoir le bulletin mensuel donnant à la fois des conseils pratiques, des adresses, des éléments de comparaison, des témoignages. La progression des effectifs et des réalisations indique que le besoin était réel : en 1953, 2126 adhérents et 69 logements habités, en 1958, 6691 adhérents et 3400 logements réalisés<sup>81</sup>. À Conflans, les groupements des Castors retrouvés à ce jour sont de trois ordres, 12 groupes de Castors du rail, un groupe indépendant et le groupe des Castors des Richevilles. Leur localisation, aux quatre coins du plateau, montre qu'ils s'installaient

là où le terrain n'était pas cher, dans des lieux en marge du centre ville. Le témoignage de l'un des membres du groupe des Castors de la rue des Côtes-de-Vannes a été publié dans le bulletin municipal<sup>82</sup>. Il précise qu' « *il n'y avait que des champs d'asperge et de luzerne* » et que le terrain n'était pas cher (« *à l'époque ça ne coûtait même pas une journée de travail* »). On imagine aisément toute la ténacité qu'il a fallu à ces groupes organisés avec chef de chantier, trésorier, secrétaire, manœuvre, pour réaliser en collaboration ces maisons tout en habitant ailleurs et en continuant à travailler. Un autre « Castor » le résume en quelques mots « *cinq ans de travail, pas de Poplain, on en a bavé !* ». Malgré tout, cette solution avait ses limites et les Castors ne pouvaient à eux tout seuls résoudre la crise du logement, il fallait laisser la place aux aménageurs.

#### **Les grands travaux des Trente glorieuses**

Quelques opérations immobilières de grande envergure ont bien été réalisées dans les années 60 mais elles restent minoritaires. On peut citer deux réalisations par les architectes conflanais et parisien J. Blasco et J. Rolland, à une époque où les grands ensembles n'étaient pas encore décriés. Le projet d'aménagement de la place de la Liberté a vu le jour en 1967 ; il s'agissait de l'implantation d'un supermarché, d'un marché couvert, de services sociaux et administratifs, de commerces et d'une opération immobilière aidant à la réalisation des équipements publics. La première tranche, réalisée sur des parcelles jusqu'alors non bâties, fut la résidence des Maréchaux avec 93 logements, répartis dans six immeubles de quatre ou cinq étages, et le marché couvert. La seconde tranche projetée (187 logements) ne fut que très partiellement menée à terme, probablement parce qu'elle nécessitait la destruction des édifices existants le long de la rue Désiré-Clément. Seule une tour de neuf étages fut construite. Les mêmes architectes réalisèrent en 1968 en collaboration un ensemble de logements H.L.M. rue Paul-Brard. Sur un terrain déjà occupé par des immeubles appartenant à l'office H.L.M. de Seine-et-Oise et comportant 64 logements, trois immeubles furent réalisés dont un de neuf étages construit au dessus de la rue, afin, selon le cahier des charges, « *de préserver la surface nécessaire aux parkings et aux espaces verts* »<sup>83</sup>. Cette phase de gigantisme fut de courte durée et seulement six immeubles ont neuf étages ou plus à Conflans. De fait, la solution apportée à la crise du logement fut plus individuelle que collective puisque au dernier recensement 59% des logements étaient des maisons individuelles<sup>84</sup>. Cela explique l'image donnée par le plateau d'un habitat pavillonnaire à perte de vue. En 1969, dans l'euphorie consécutive aux Jeux olympiques d'hiver à Grenoble, la ville se dote d'un équipement sportif original : une

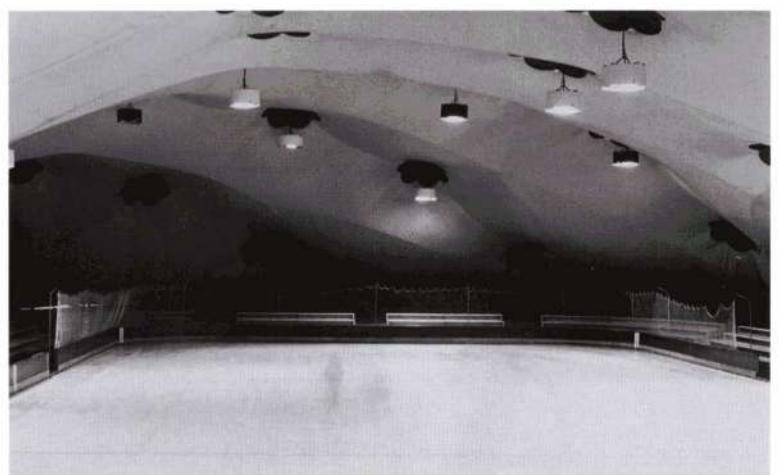


*La façade sud du complexe sportif (permis de construire, AM)*

piscine-patinoire. La seconde était dotée d'une ossature métallique démontable permettant de la découvrir quand le temps le permettait. Cette ossature avait la forme d'une coquille Saint-Jacques dont la couverture était une immense toile coulissante en PVC armé. Cet équipement hors du commun réalisé par les architectes Dominique Girard et J. Blasco avec le concours de Otto Frei, architecte et ingénieur conseil pour la couverture de la patinoire et de Constantinus Thémis, ingénieur conseil pour les structures<sup>85</sup>, a rassemblé toute la jeunesse de Conflans jusqu'en 1996, date à laquelle il a été définitivement fermé en raison de son coût de fonctionnement. Il a été détruit l'année suivante et un centre aquatique l'a remplacé en 2000.

Un des aménagements les plus spectaculaires mais aussi les plus traumatisants pour la ville est la construction du pont autoroutier lors de l'opération de déviation de la route nationale Cergy-Saint-Germain-en-Laye en 1972. Cette saignée coupe littéralement la ville en deux et engendre sous les trois piles qui supportent le viaduc de 105 mètres de long une sorte de non lieu difficile à rendre avenant. Pour les piétons et les cyclistes une passerelle est mise en place une vingtaine de mètres en amont<sup>86</sup>.

Malgré la fermeture de l'usine L.T.T. en 1985, la ville a continué ses aménagements : gare de Fin d'Oise en 1985, Z.A.C. de la Fonderie à partir de 1986, zone portuaire de Fin d'Oise avec l'ensemble de locaux d'activité le Beaupré en 1991.



*La patinoire détruite, vue intérieure (photographie, AM)*

Ainsi, la situation géographique de Conflans-Sainte-Honorine, comme son histoire, sont faites d'entités opposées et d'épisodes contradictoires. Fleuve tour à tour bienfaisant et dangereux, rocher à la fois protecteur et obstacle, activités humaines à éclipses rapides, autant d'éléments qui donnent au patrimoine une configuration bien particulière et font de cette cité pittoresque aux beaux panoramas une ville de contrastes.



*La place de la Liberté et son marché couvert à Chennevières*



*Locaux d'activité « Le Beaupré » à Fin d'Oise*



## Un patrimoine en images

*L'escalier de service du château  
Gévelot.*

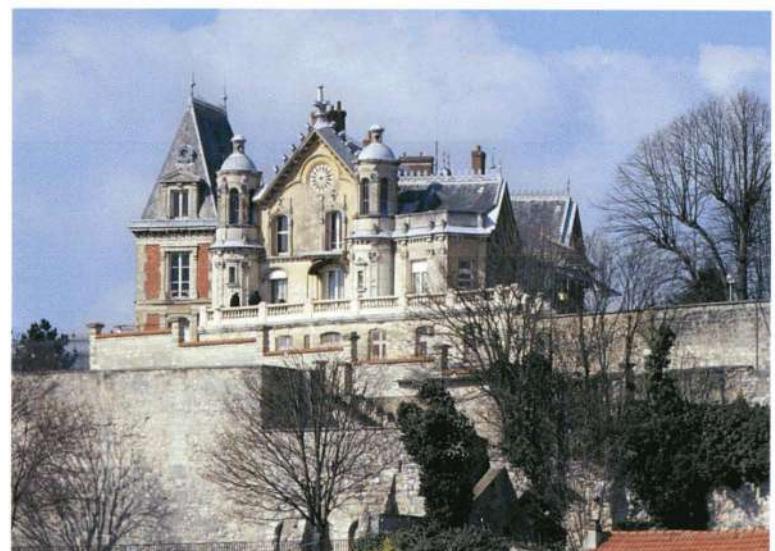
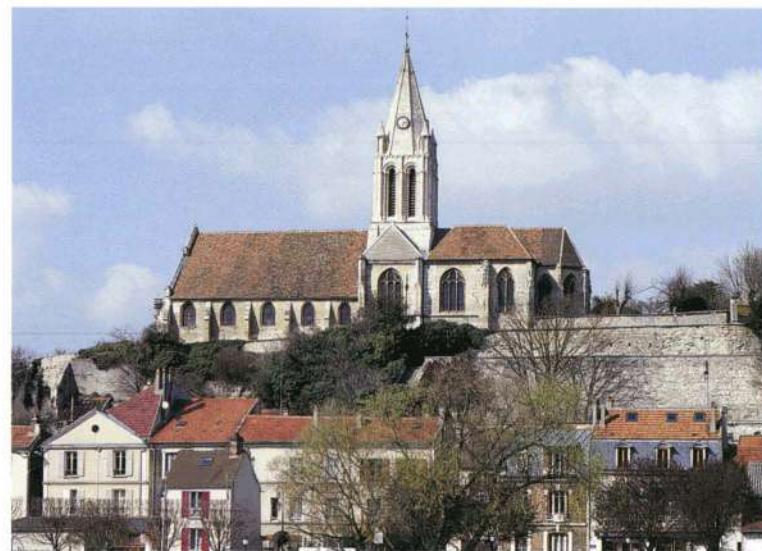
*«L'avenir est un présent que nous  
fait le passé.»*

*André Malraux*

# « Une ville admirablement dotée par la nature »

« Sais-tu un site plus ravissant que celui-ci, une ville plus admirablement dotée par la nature ;  
vois ces deux rivières, la Seine et l'Oise, qui trouvent ici leur confluent ;  
vois ces coteaux si bien disposés pour recevoir les caresses du soleil, qu'ils donnent à la vigne, aux arbres et aux fleurs l'illusion de ton cher Midi.  
Regarde à travers les feuilles vertes, ces espaliers qui s'étagent sur le flanc des collines ;  
regarde miroiter comme des pépites d'or ces grappes merveilleuses d'un chasselas qui a dépassé la réputation des treilles mêmes de Fontainebleau et tout autour ces horizons de vergers, d'arbres qui ploient sous des fruits magnifiques.  
Vois enfin comme cette ville est admirablement placée pour grandir et prospérer de plus en plus. »  
Discours prononcé par le député Maurice Berteaux en 1904, lors de l'inauguration de la maison de retraite Richard. Il s'adresse à son ami Gaston Doumergue, alors ministre des Colonies.





# La tour Montjoie

## La tour Montjoie

La tour Montjoie dont le nom dériverait de « Mons Jovis » (Mont de Jupiter) est un élément majeur du paysage du vieux Conflans. Cette tour quadrangulaire aux proportions imposantes est un témoin précieux de la première génération des châteaux de pierre en Île-de-France. Ses origines demeurent obscures. Peut-être a-t-elle succédé à une première fortification en bois. Sa construction est généralement datée de la fin du XI<sup>e</sup> ou du début du XII<sup>e</sup> siècle sur la foi de comparaisons régionales et elle pourrait avoir été élevée par le comte de Beaumont Mathieu I<sup>r</sup>, peu après un violent conflit qui l'opposa à son beau-frère, Bouchard IV de Montmorency.

### Face ouest (a)

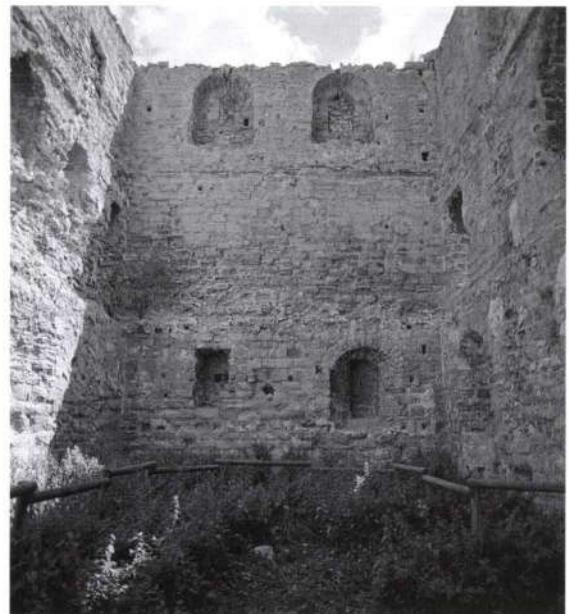
À l'exception de la toiture et des planchers intérieurs qui ont disparu, la tour Montjoie nous est parvenue dans un bon état de conservation. Les faces ouest (a) et sud qui montraient d'inquiétants désordres ont fait l'objet d'une campagne de restauration en 1979 et 1980 ; à cette occasion, les baies bouchées ou remaniées ont été rétablies dans leur aspect d'origine. Toutefois, les traces des étais qui soutenaient le mur à l'ouest au XIX<sup>e</sup> siècle ont été respectées, de même que les trous de boulin où s'ancrait l'échafaudage ayant servi à la bâti.

Construite en calcaire lutétien sans doute extrait sur place, la tour montre de belles assises régulières en moyen appareil et des joints assez épais. Elle comprenait trois niveaux mais seule la limite entre les premier et second étages est soulignée par une retraite talutée à l'ouest. Les trois fenêtres géminées que l'on remarque au premier étage (deux à l'ouest, une au sud) sont d'un type rare en Île-de-France. Elles offrent en effet l'originalité d'être chacune surmontée par un arc plein-cintre qui enserre un tympan tripartite, ce dernier reposant à la fois sur un piédroit et la colonnette centrale.

### Vue extérieure et intérieure de la face est (b,c)

Seul côté non protégé naturellement, la face est (b) était défendue par un fossé sec creusé en travers de l'éperon. Elle n'a pas fait l'objet à ce jour de travaux de restauration ; c'est également le cas de la face nord qui,





comme elle, est peu visible de la rue. En conséquence ses ouvertures, obturées depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ne contribuent plus à atténuer la sévérité qui s'en dégage. Celle-ci est plus marquée que sur les trois autres faces, car l'étage médian y est totalement aveugle. Ceci s'explique aisément, s'agissant de la face la plus exposée à un éventuel assaillant : en effet, comme dans beaucoup d'exemples contemporains, l'entrée primitive de la tour était sans doute située au premier étage, dans l'angle sud-est où une baie ménagée à l'extrémité de la face sud (**c**) (à droite de la photographie) paraît lui correspondre ; ainsi, les occupants, tenus de longer la paroi intérieure du mur une fois la porte

franchie avant de gagner les autres pièces de l'étage et du suivant, pouvaient, en cas d'attaque, circuler entièrement à couvert à ce niveau.

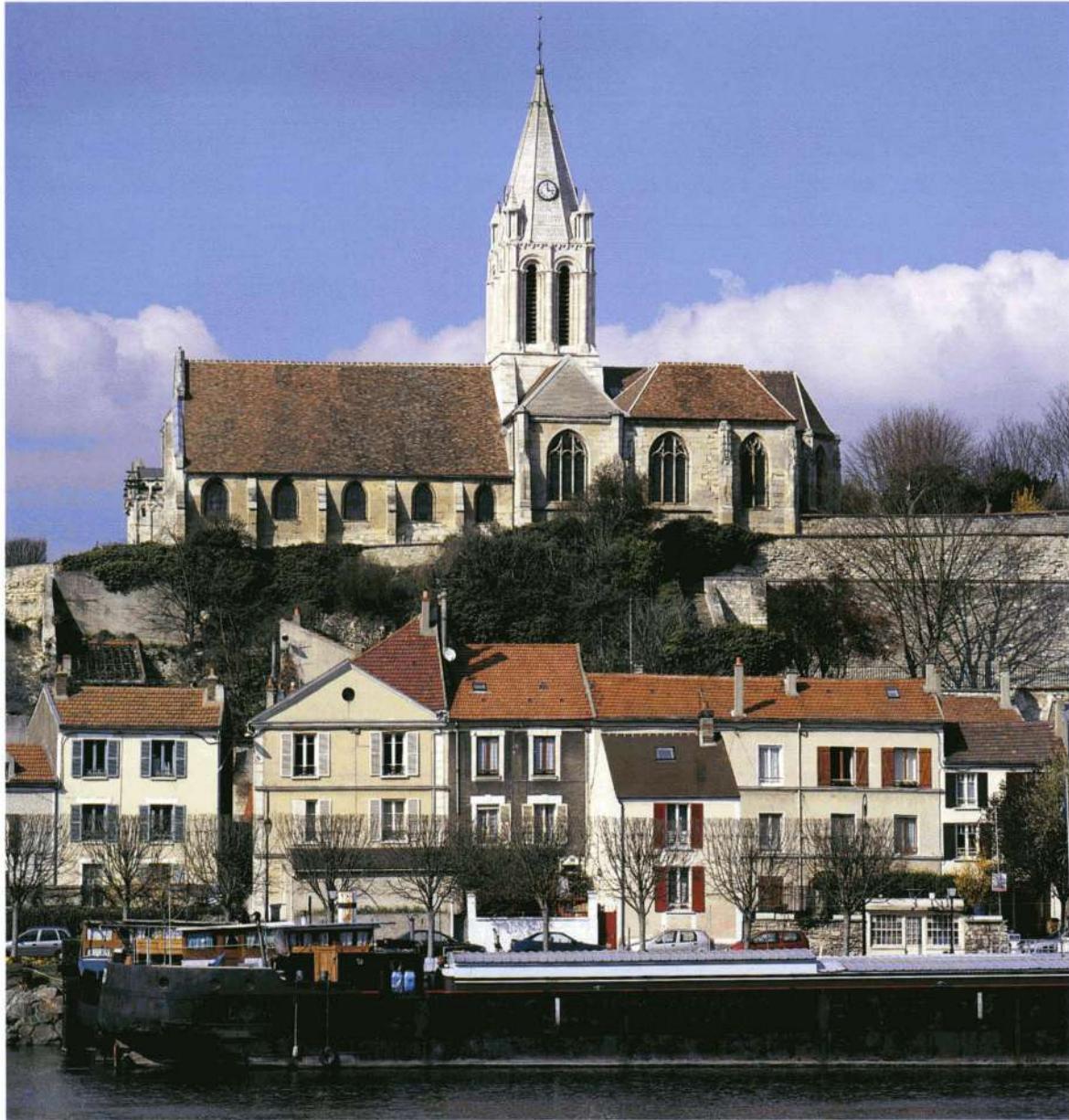
**Vue intérieure de l'angle sud-ouest (d)**  
La profusion des baies en plein-cintre (16 au total) de même que l'absence de contreforts et la minceur relative de ses maçonneries (1,65 mètre) sont remarquables. Les nécessités de l'habitation paraissent prendre ici le pas sur celles de la défense. Le rez-de-chaussée, auquel on accède aujourd'hui de plain-pied, n'était percé que par des jours étroits. Procurant une faible lumière et assurant une ventilation naturelle, ces ouvertures inadaptées au tir ne doivent pas être confondues avec des archères, dispositifs défensifs

propres aux fortifications actives de la génération suivante. Là comme ailleurs, ce niveau, où se trouvait un puits, était probablement affecté à la conservation des denrées. Les niveaux supérieurs étaient chauffés par trois cheminées avec conduit intra-mural, dont deux au premier étage, ce qui laisse à penser malgré l'absence de toute trace de cloison qu'il était subdivisé en au moins deux pièces. Ces aménagements et la présence de trois fenêtres géminées le désignent comme l'étage noble, réservé au seigneur. L'étage supérieur, moins richement pourvu, était peut-être destiné au logement de sa suite.

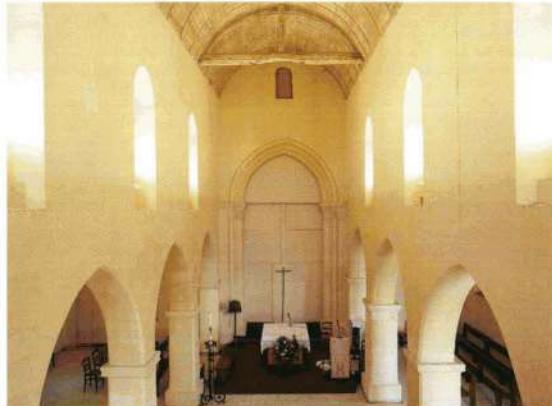
G.B.



# L'église paroissiale Saint-Maclou L'architecture



a  
c

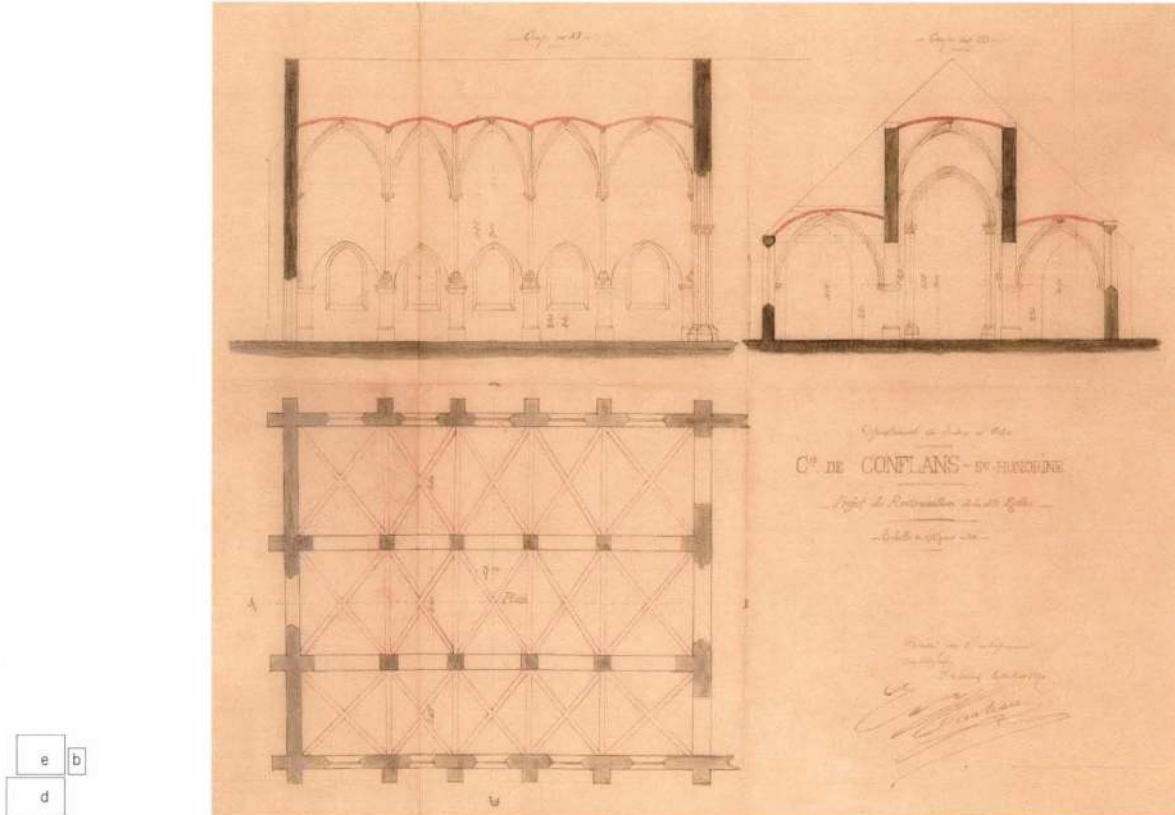


Façade méridionale depuis la rive gauche (a)  
Vue intérieure au début du XX<sup>e</sup> siècle (carte postale, CATLA) (b)

Vue intérieure de la nef depuis la tribune (c)

Ruines de l'agrandissement projeté du chœur (gravure, AM, Conflans) (d)  
Projet de voûtement de la nef (plan et coupes, AD, Yvelines) (e)

Le site de l'église Saint-Maclou (a) la place à l'écart et au-dessus de ses habitants, favorisant ainsi des processions spectaculaires dont une rue garde encore le nom. On ignore tout de ses origines, mais on peut néanmoins l'inscrire dans le réseau de paroisses rurales mises en place au XII<sup>e</sup> siècle. La silhouette extérieure permet de lire la structure interne : on entre par un porche ajouté en 1873 dans une nef charpentée éclairée simplement par les petites ouvertures des bas-côtés. La croisée du transept est dominée par le clocher reconstruit à l'identique en 1927 par l'architecte Étienne Rupricht-Robert à la suite de sa destruction par la foudre en 1923. Le chœur dont on aperçoit l'abside pentagonale est flanqué de la chapelle de la Vierge qui a son équivalent de l'autre côté. Si le chœur conserve des chapiteaux sculptés qui permettent de cerner les campagnes de construction, l'ensemble a été totalement remanié qu'une datation précise serait hasardeuse. Tout au plus peut-on repérer des traces de la fin du XI<sup>e</sup> siècle dans les parties hautes de la nef. Cette dernière est peut-être celle qui a subi le plus de transformations. En 1870, alors que tout l'édifice faisait l'objet d'une nouvelle décoration "dans le style ogival", on décida de la voûter selon le procédé de l'entrepreneur orléanais Heurteau. Le conseil de fabrique avait vu l'église voisine d'Herblay ainsi embellie. Le plan dressé par l'entrepreneur (e), dont on trouve les fausses voûtes en brique et plâtre dans maints édifices de l'ancienne Seine-et-Oise mais aussi dans la région Centre à Sainte-Geneviève-des-Bois (Loiret), montre le caractère systématique de cette transformation qui n'épargne pas les bas-côtés. Ces fausses voûtes s'accompagnent de chapiteaux à



crochets et de colonnettes amorties en culots et n'étaient pas aussi légères que ne l'avait annoncé leur concepteur (b). Devant la gravité des désordres qu'elles présentaient, et les menaces d'effondrement, il a été décidé de les supprimer et de reconstituer une charpente lambrissée en berceau (c). Ce parti de restauration a permis de dégager à l'intérieur les anciennes ouvertures du niveau haut qui ont été occultées lorsque la nef et les bas-côtés furent dotés d'une charpente unique, probablement dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

La gravure (d) réalisée d'après un dessin de Michel Ange Challe montre un état romantique des ruines d'un agrandissement du chœur entrepris probablement par les Montmorency au XVI<sup>e</sup> siècle et jamais achevé.

# L'église paroissiale Saint-Maclou L'architecture et la sculpture



f	a
e	b
d	c

**Voûte de la travée sous clocher (a)**  
**Chapiteaux des piles sud-est (b), sud-ouest (c), nord-ouest (e), nord-est (d, f)**

Comme c'est souvent le cas pour les églises médiévales, la travée sous clocher (**a**) est la partie la plus ancienne de l'édifice, la tour romane ayant été conservée lors des adjonctions ultérieures. On reconnaît les ogives en forme de gros tores caractéristiques du début du XII<sup>e</sup> siècle. Elles retombent sur des piliers composés dont la massivité est destinée à supporter la lourde flèche en maçonnerie. Malgré quelques restaurations et une polychromie du XIX<sup>e</sup> siècle, les nombreux chapiteaux sculptés du côté intérieur de la croisée du transept présentent un caractère homogène qui atteste leur authenticité. Le trait dominant du sculpteur est d'avoir su tirer parti des angles des tailloirs pour mettre en valeur son décor. On trouve ainsi des oiseaux affrontés (**b**), deux dragons ailés dont les têtes se confondent (**d**), des masques, des personnages en pied (**f**), mais aussi des volutes simplifiées (**c**), lointain écho des chapiteaux corinthiens. Pourtant, cette systématisation devient faiblesse quand le chapiteau est vu de face : la représentation est alors déportée sur le côté et laisse apparaître la corbeille nue. Cela est particulièrement net pour le chapiteau au centaure (**d**) en train de tirer sur un animal hybride ou pour les masques barbus (**e**).

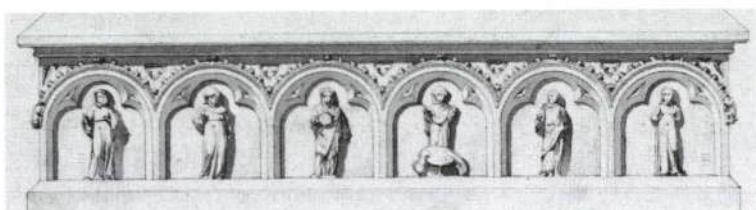
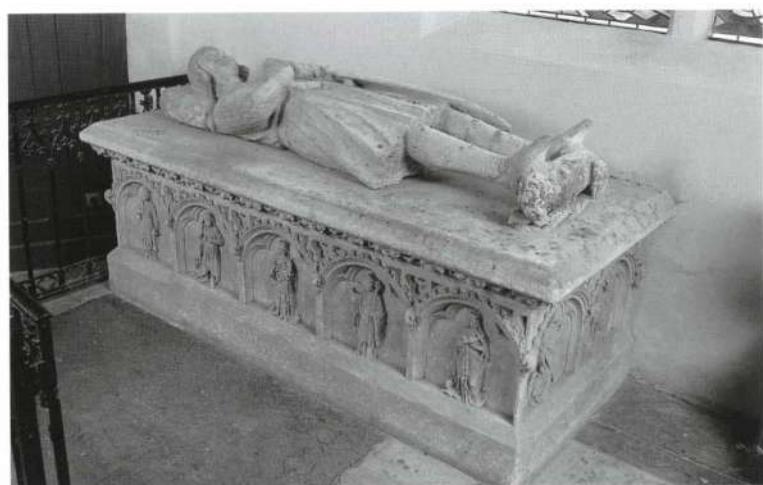




**Voûte du bras sud du transept (a)  
Monument funéraire de Jean de  
Montmorency (b, d)  
Relevé par Formigé du tombeau détruit  
(c) (Mdp)**

Le sanctuaire qui était à l'origine sans doute peu développé a été agrandi à plusieurs reprises autour de la croisée. Les ogives de la voûte (a) ci-dessus, qui présentent une mouluration beaucoup plus complexe et un profil plus aigu que la précédente, une clé avec un personnage barbu en médaillon et une pénétration directe, sont le signe d'une campagne de travaux au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Placé aujourd'hui à l'entrée de la nef (b), le gisant d'un Montmorency qui provient de l'ancien prieuré de Sainte-Honorine, a été recomposé en 1877. En effet, le tombeau (aujourd'hui dans l'ancien cellier du prieuré) avait été dissocié du gisant et relégué à l'extérieur. Une souscription permit la reconstitution d'un socle inspiré du précédent mais comportant cinq arcatures au lieu de six. Il est impossible d'identifier les personnages représentés tant sur la reconstitution que sur le relevé de l'original (c) par Formigé. Quant au gisant (d), il est apparenté, bien que d'un traitement moins raffiné, à celui de Robert d'Artois mort en 1317 (basilique Saint-Denis). On y retrouve la même attitude, mains jointes dégantées, le large baudrier et les jambières, la coiffure à frange courte. Le caractère stéréotypé du visage et des mains n'autorise pas à y reconnaître l'œuvre du grand sculpteur Pépin de Huy mais celle d'un suiveur. Cette filiation permettrait cependant d'identifier le gisant comme étant Jean de Montmorency mort en 1325, plutôt que Mathieu mort en 1304.



a	
b	d
c	

# L'église paroissiale Saint-Maclou Le goût néo-gothique



a  
b



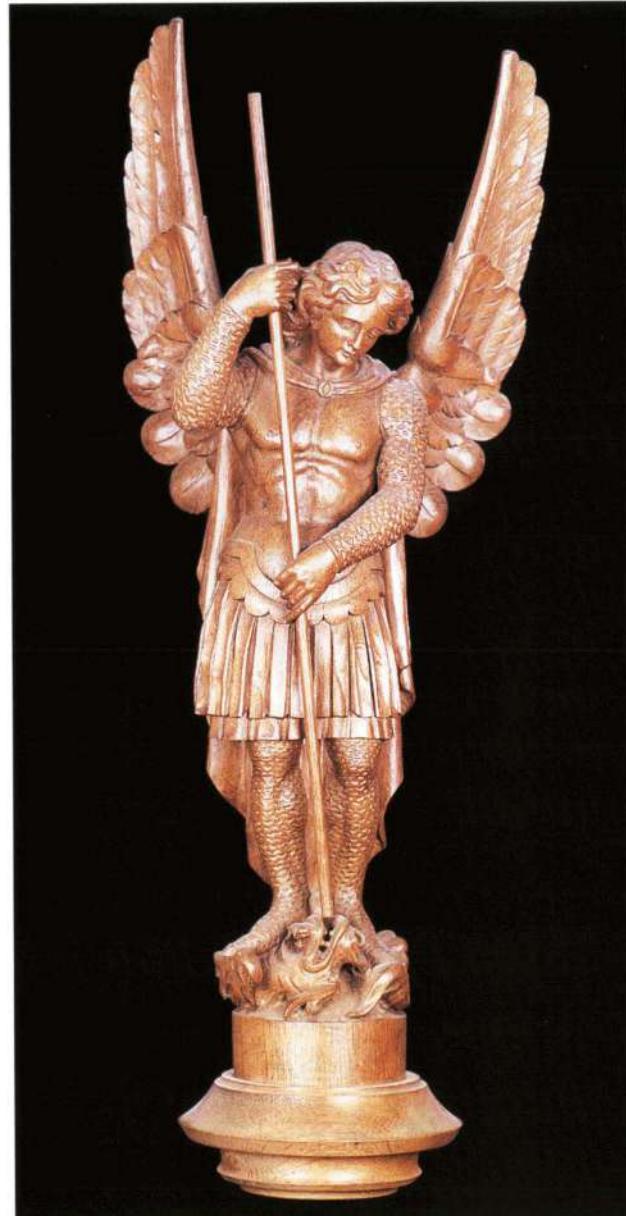
Maître-autel (a), autel de la chapelle de la Vierge (b), garniture d'autel (c), statue de saint Michel (d), siège de célébrant (e)

Projet de lambris du chœur (f) projet pour l'autel de la Vierge (g), projet de siège de célébrant (h) (AD, Yvelines)

Commencée à l'initiative de l'abbé Lefèvre en 1857, la décoration de l'église « dans le style ogival » fut poursuivie à sa mort en 1871 par son successeur, l'abbé Valet. L'abbé Lefèvre avait pris soin de faire perdurer son œuvre puisqu'il légua à sa mort 2737 francs à la commune pour pourvoir à la réparation de l'église. Ces aménagements se firent au détriment de boiseries classiques qui furent déposées, aussi bien dans le chœur que sous la tribune.

La fabrique s'est adressée à une maison prestigieuse pour l'aménagement du sanctuaire en 1875 : celle de l'orfèvre Poussiègle-Rusand dont le catalogue offrait beaucoup plus que des pièces d'orfèvrerie. C'est elle qui réalisa le maître-autel (a) en chêne au décor sobre inspiré du gothique du XIII<sup>e</sup> siècle.





f	d
g	e
h	e

Des citations évangéliques se rapportant au Christ (*Vera sum lux, pacis princeps...*) sont peintes sur des phylactères ornant les lancettes qui encadrent le tabernacle. La même maison est l'auteur des boiseries du chœur (f).

En revanche, à partir de 1881, c'est l'entreprise angevine Moisseron et André qui fournit le mobilier, les autels et les boiseries des chapelles Sainte-Honorine et de la Vierge (b). Héritière des ateliers de Saint-Joseph, fondés par l'abbé Choyer, qui voulait « rendre à l'art religieux la dignité qu'il avait eue autrefois », cette maison s'est illustrée en présentant à l'Exposition universelle de 1855, la chaire monumentale « en style gothique du XIII<sup>e</sup> siècle » de la cathédrale d'Angers que la fabrique avait accueillie avec réticence en raison de son caractère chargé. De fait, les autels réalisés à Conflans sont richement ornés. Les archives de la fabrique permettent de reconstituer le mécanisme des commandes. L'entreprise envoyait un projet dont l'iconographie était ensuite adaptée à la demande. Pour l'autel de la chapelle de la Vierge (b), la fabrique choisit une Vierge à l'Enfant, Notre-Dame des Ardents, entourée de quatre malades avec aux angles, saint Joseph et saint Jean. Le fauteuil de célébrant (e) fourni par eux en 1881 est conforme au projet dessiné (h).

À la même époque fut remplacée la chaire dont il reste le saint Michel (d) qui surmontait l'abat-voix, jusqu'à son effondrement en 1968. La garniture d'autel néo-gothique (c) conservée à la sacristie pourrait être celle commandée en 1864 au bronzier parisien L. Figaret, que mentionnent les comptes de la fabrique.

# L'église paroissiale Saint-Maclou Le culte de sainte Honorine

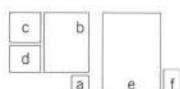


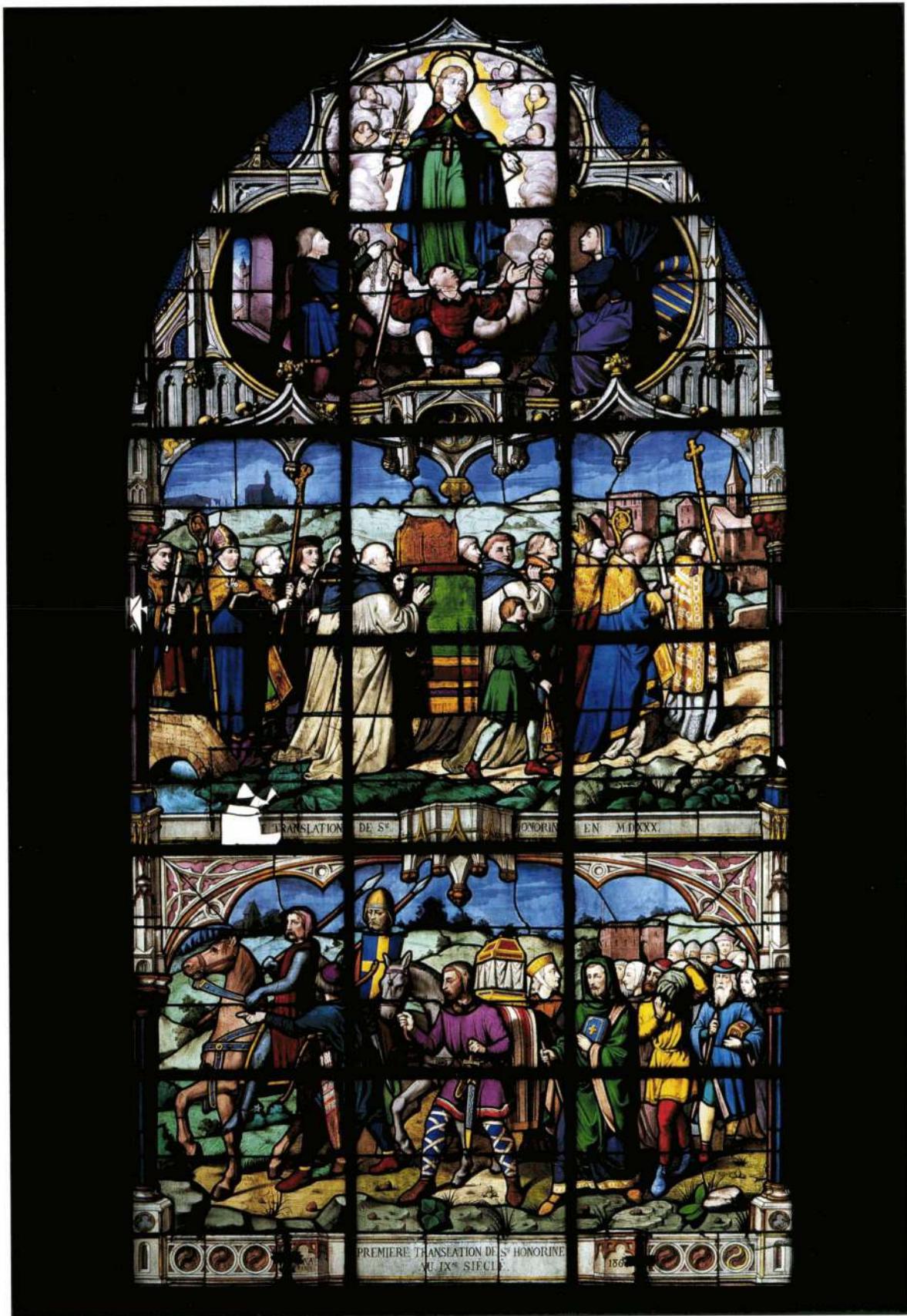
**Reliquaire (a) Statue (b)**  
**Lettrine d'antiphonaire (ISMH) (c)**  
**Martyre de sainte Honorine (d)**  
**Transfert des reliques (e)**  
**Procession en 2004 (f)**

Le culte rendu à cette jeune normande martyrisée parce qu'elle refusait de vénérer les dieux païens, a pris à Conflans un essor particulier à partir du transfert de ses reliques, pendant les invasions normandes.

Placées dans la chapelle du prieuré vers 1086, elles furent à l'origine de libérations miraculeuses de prisonniers

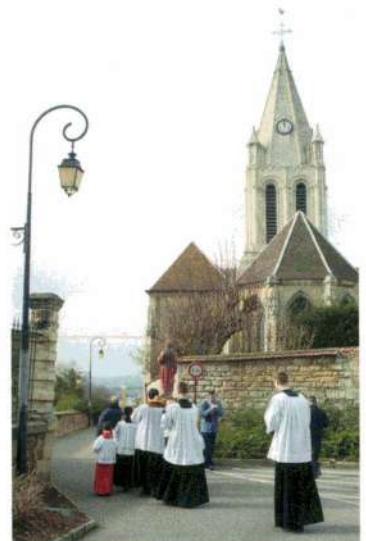
et de guérisons spectaculaires. En raison de la fermeture de la chapelle, les reliques furent placées en 1801 dans l'église paroissiale, mais il fallut attendre 1860 pour qu'une chapelle y soit véritablement aménagée par l'abbé Lefèvre pour accueillir le culte de la sainte. Il commande cette année-là une nouvelle châsse en bronze doré (a) chez l'orfèvre parisien Picard. Elle a coûté 750 francs avec celle de sainte Marguerite, et adopte, comme c'est fréquemment le cas, la forme d'une chapelle à gâbles et pinacles. La statue





de sainte Honorine (**b**), achetée en 1866, représente la sainte avec la palme des martyrs dans une attitude de prière, les yeux levés au ciel. L'église a recueilli quelques vestiges du prieuré, comme le bel antiphonaire commandé par l'abbé François Guillot de Montjoie, prieur de 1763 à 1783. Il comporte plusieurs lettrines enluminées dont la lettre S (**c**) qui illustre le refus de la sainte d'adorer une idole. L'abbé Lefèvre avait légué de l'argent pour l'exécution d'une peinture murale au dessus de la porte conduisant vers la sacristie. L'abbé Valet fit appel au peintre François Grellet qui repréSENTA sur une toile marouflée (**d**) la sainte, crucifix à la main, refusant de brûler de l'encens pour une idole, malgré les sommations du proconsul. La chapelle aménagée en 1860 a reçu dès cette date une grande verrière (**e**) illustrant l'histoire de la double translation des reliques de sainte Honorine. L'auteur en est le peintre verrier parisien Ména à qui la fabrique versa 1230 francs. Cette verrière divisée en trois registres montre une volonté d'ancrer les scènes dans l'espace et le temps par les costumes « carolingiens » des personnages du registre inférieur et la présence des deux donjons et de l'église de Conflans au registre médian.

Une procession a toujours lieu le dimanche qui suit le 27 février.

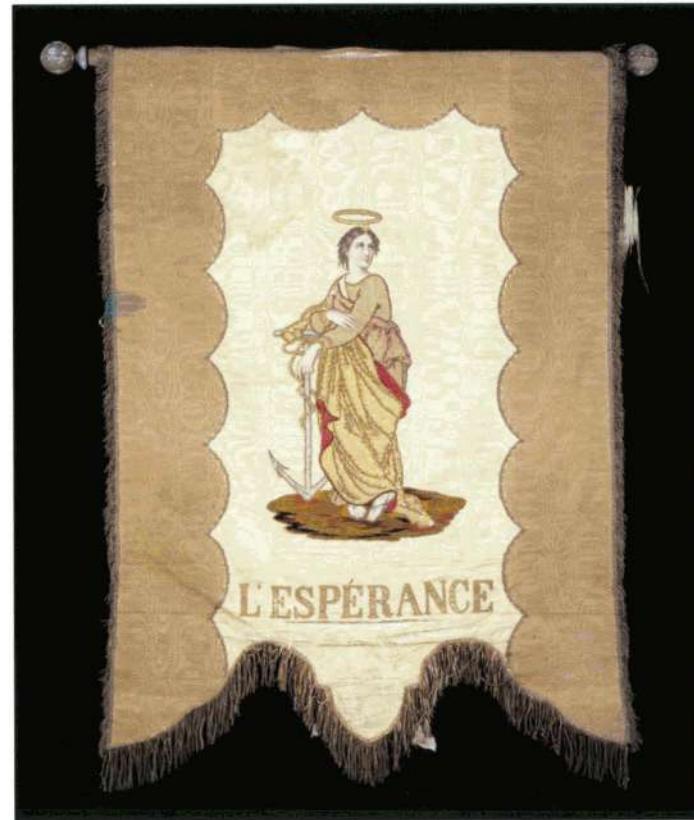
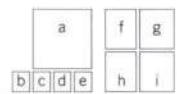


# L'église paroissiale Saint-Maclou Les bannières de procession

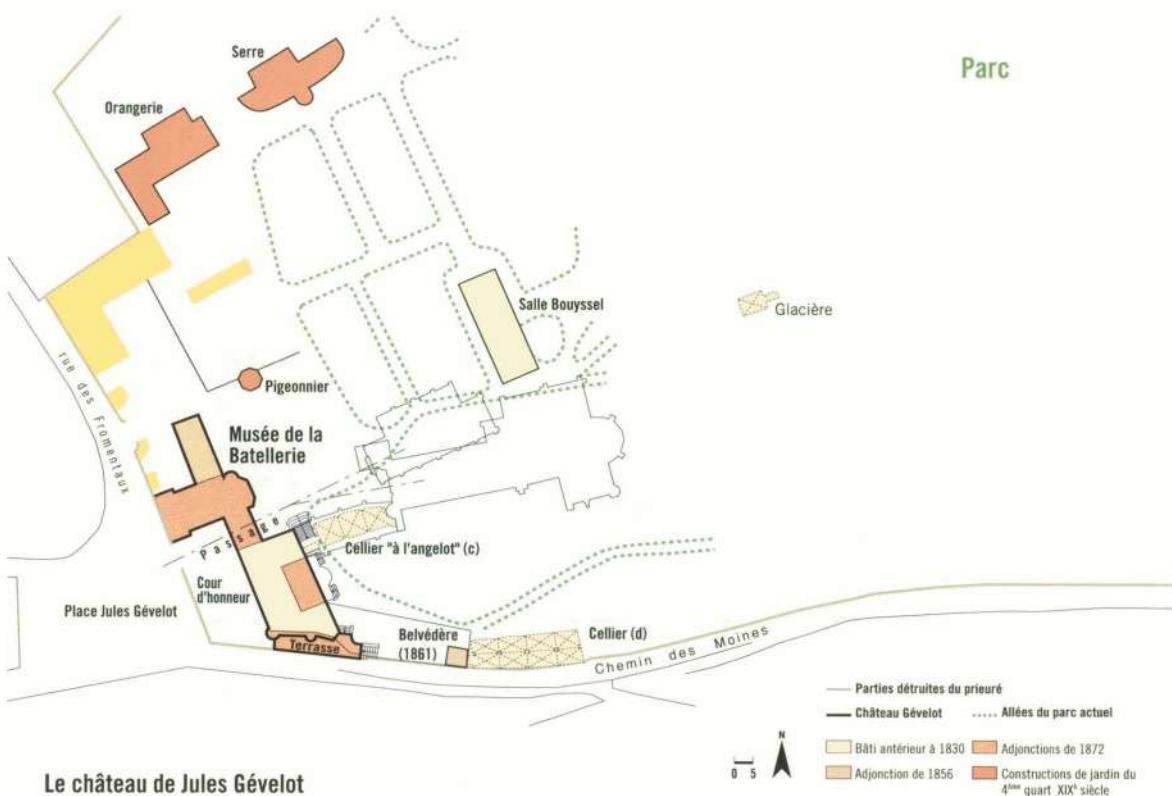
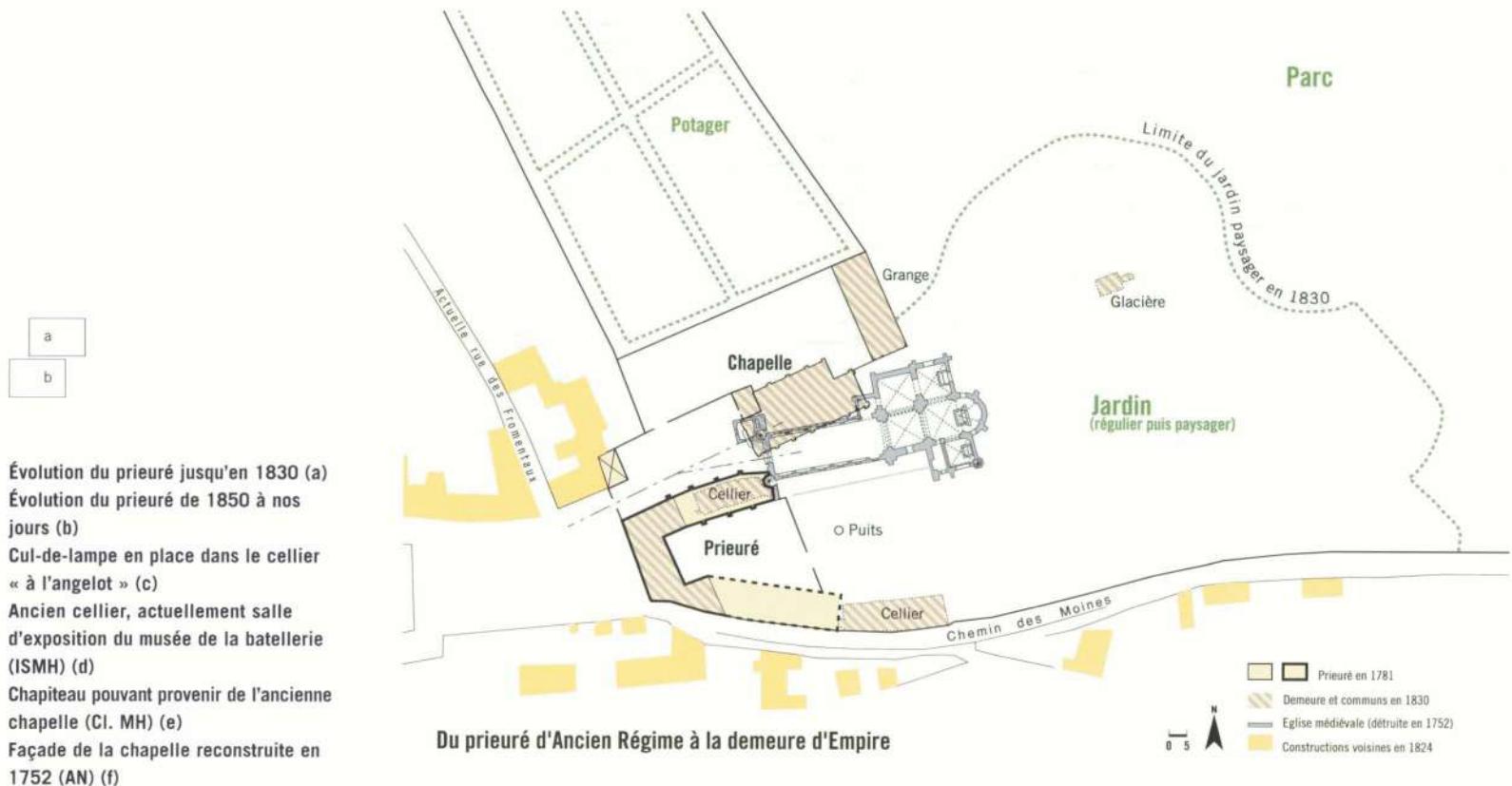
## Bannières de procession

Les bannières de procession sont un témoignage fragile de la dévotion populaire et de la vitalité des pèlerinages. Celles retrouvées à Conflans appartiennent toutes à la fin du XIX<sup>e</sup> ou au début du XX<sup>e</sup> siècle et présentent de nombreux points communs : elles sont en soie moirée ou en damas, et les personnages appliqués ou brodés sur ce fond ont les mains, les visages et les pieds en carton peint. À l'exception de la bannière de la Vierge (c), le sol est matérialisé par une terrasse brodée en laine. L'iconographie est très stéréotypée : les saintes sont représentées avec la palme des martyrs (a, d, e), une fleur de lys symbolisant leur pureté (b), ou l'attribut de leur martyre (le dragon et l'épée) (a, d, e). Les trois vertus théologales, l'Espérance, la Foi et la Charité, ont elles aussi leurs symboles habituels (l'ancre (i), le calice et la croix (f), le cœur (g)). Les bannières sont relativement sobres et, sauf dans deux cas, les personnages se détachent simplement sur un fond de couleur différente ou sont entourés d'un galon doré. La bannière la plus richement brodée est celle de la Vierge Immaculée (c) qui, comme la femme de l'Apocalypse, est revêtue de soleil, avec la lune sous les pieds et une couronne d'étoiles. Elle est encadrée de deux rameaux de lys et de roses brodés en fil d'or et de soie dont on trouve l'équivalent dans les catalogues de chasubleries du début du XX<sup>e</sup> siècle. La bannière double consacrée à sainte Honorine et à sainte Marguerite (a) souligne le culte commun rendu à ces deux saintes associées dans la même chapelle.



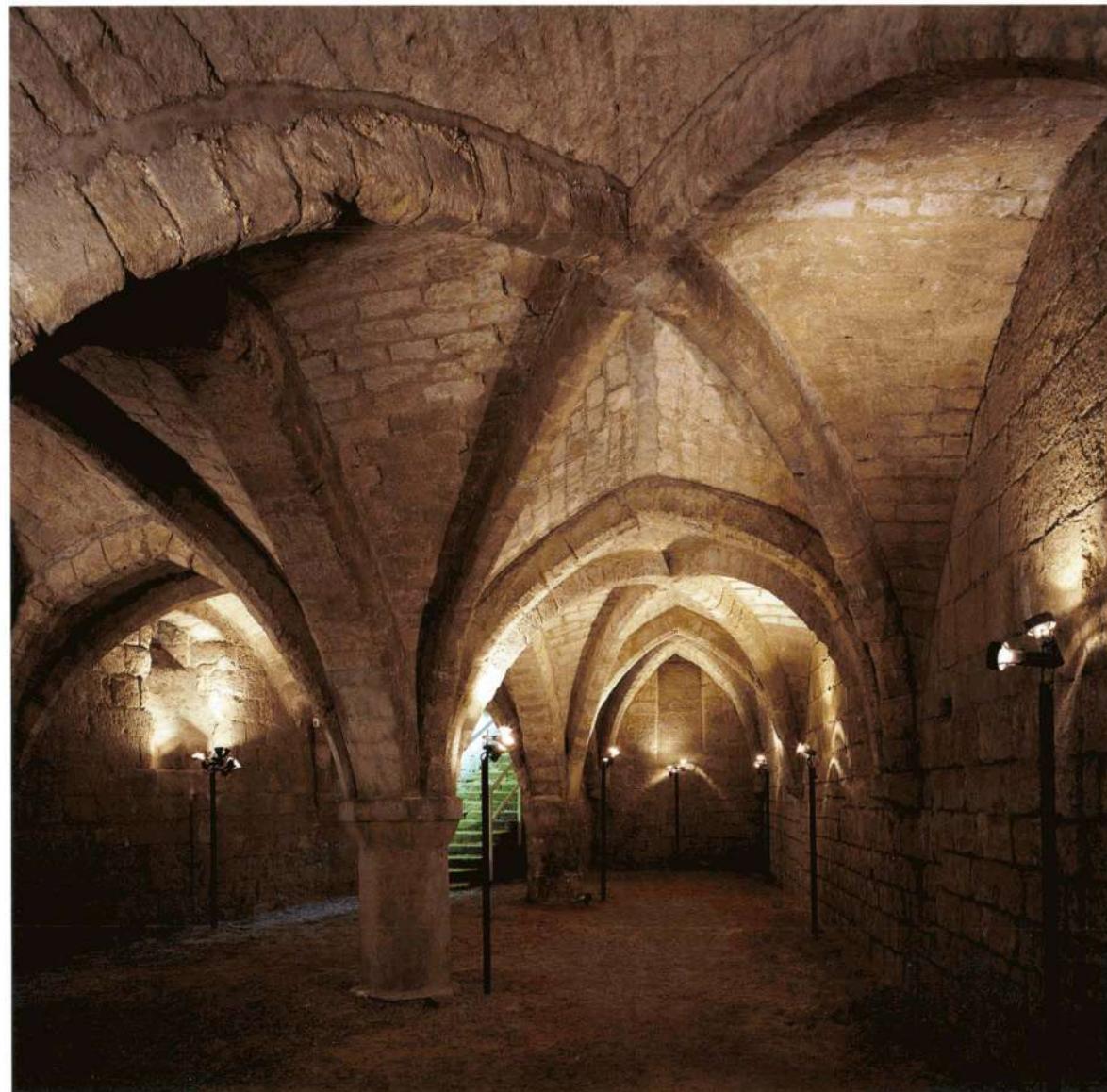
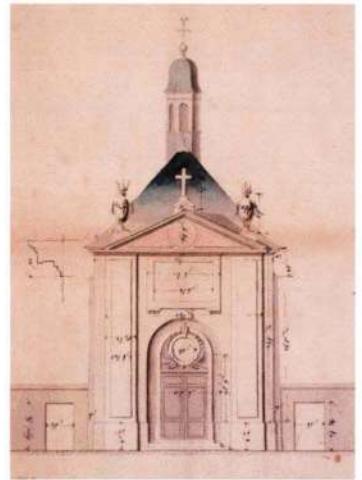


# Du prieuré au château Gévelot Le prieuré Sainte-Honorine



Du prieuré médiéval fondé en 1080 et agrandi au fil des ans, il ne reste que quelques vestiges témoins de son histoire mouvementée. Vendu à la Révolution, il est transformé en maison de villégiature et passe entre les mains de plusieurs propriétaires dont les Lhéritier de Chézelles (1808) et les Gévelot (1850). En 1930, il est racheté par la ville et accueille le musée de la Batellerie en 1966.

Le premier plan (a) montre l'étendue de la chapelle médiévale longue d'environ 48 mètres, soit la même longueur que celle du prieuré de Graville où était resté le sarcophage de sainte Honorine. Ces deux sanctuaires étaient l'objet d'un pèlerinage important. À Conflans, la chapelle comportait une tour-clocher à la croisée du transept et deux tourelles en façade dont on peut encore voir le soubassement de la plus méridionale dans un cellier. Leurs escaliers permettaient d'accéder à une tribune d'étage, dispositif hérité de l'époque carolingienne mais encore en vigueur autour de 1100, notamment en Normandie. Le chapiteau trouvé dans le parc du



château (e) pourrait provenir de cette chapelle détruite en 1752 à cause de sa vétusté. Elle avait été alors remplacée par un bâtiment plus petit, converti par la suite en communs et dont la façade nous est connue par un dessin conservé aux Archives nationales (f).

En 1830, les ailes du bâtiment principal du prieuré avaient été considérablement réduites. Les deux celliers qui subsistent avaient déjà perdu leurs niveaux supérieurs. Ils attestent l'importance des travaux effectués au XIV<sup>e</sup> siècle. En effet, leurs voûtes d'ogives aux arcs à lourds profils simplement chanfreinés (d) et le visage souriant d'un cul-de-lampe figuré (c) sont caractéristiques de ce siècle.

Le second plan (b) montre les diverses étapes des travaux entrepris pour Jules Gévelot. Il conserva en grande partie ce qui restait du prieuré et le chemisa de différentes adjonctions. De plus, des échanges de terrains avec la ville lui permirent de créer une cour d'honneur et d'y établir une aile en retour.

c e f  
d

## Du prieuré au château Gévelot Le château Gévelot

### Façade antérieure

C'est à l'architecte parisien Jean Alexandre Laplanche que fit appel Jules Gévelot pour transformer le bâtiment, somme toute modeste, dont il avait hérité en 1868, en château plus approprié à un riche notable : directeur de la Société française de munitions dont l'usine est à Issy-les-Moulineaux, il fut maire de Conflans de 1871 à 1881 mais aussi député de l'Orne. Sa mère, qui avait acheté la propriété en 1850, avait déjà commencé quelques travaux : selon les matrices cadastrales, on sait qu'elle fit construire l'aile nord à la place d'anciens bâtiments détruits. Le château est donc le fruit de diverses phases de construction que l'architecte a choisi de ne pas gommer comme l'atteste la façade occidentale, compromis entre le principe de symétrie vivement recommandé pour les façades de châteaux et une relative liberté architecturale. L'architecte a rhabillé et agrandi le prieuré d'origine dont il restait le corps central composé de cinq travées, en soulignant par des styles différents mais des matériaux homogènes les diverses étapes de construction. Son inspiration a puisé à diverses sources. C'est d'abord le gothique flamboyant pour la façade sud avec ses choux frisés sur le rampant du pignon découvert, ses pinacles, et sa rose. C'est ensuite la première Renaissance pour les tourelles à lanternons et les cinq travées dont les pilastres à chapiteaux composites et inclusions d'ardoises sont une citation de Chambord. Le corps de passage évoque la seconde Renaissance : pilastres ioniques et fronton cintré interrompu par une lucarne. Quant à l'aile en retour sur la cour d'honneur, sa référence est nettement le style Louis XIII, notamment ses chaînes d'angle en harpe et son haut toit en pavillon.





# Le château Gévelot Façades sur jardin



## Façade sur jardin (a)

## Médaillons sculptés (b, c)

## Serre : vue extérieure (d) et intérieure (e)

## Pigeonnier (f)

La façade sur jardin (a) permet de lire l'histoire du prieuré qui a conservé sa charpente du début du XVII<sup>e</sup> siècle, comme le prouve la dendrochronologie. Il avait à l'origine un plan en U dont on voit encore l'amorce des deux ailes. La famille Lhéritier de Chézelles qui acquiert le domaine en 1808 a commencé à le transformer en faisant réduire ces deux ailes et en construisant les deux façades avec baies serliennes que l'on voit aujourd'hui. Le bâtiment transversal qui les rejoint a été probablement construit par Gévelot qui déclare des travaux sur cette parcelle en 1872. Il en fait un vaste jardin d'hiver précédé d'une véranda.

Les portraits de Jules Gévelot (c) (1826-1904) et de sa jeune épouse Emma Boulart (b) (?-1927) figurent

sur la façade de l'aile en retour ajoutée en 1872. Leur grande finesse, leur ressemblance avec leurs modèles, notamment la chevelure ondulée de Jules Gévelot ainsi que sa barbe frisée, traits que l'on retrouve sur des photographies de l'époque, tous ces éléments attestent la qualité du sculpteur, dont on ignore encore le nom. On sait toutefois que la famille Gévelot était très liée au milieu artistique : le sculpteur animalier Auguste Caïn n'a-t-il pas dédicacé un plâtre « à mon ami Gévelot » ? Et le nom d'Emma Gévelot figure sur le faire-part de décès de l'architecte Laplanche.

Le parc du prieuré avait été transformé en jardin paysager par les Lhéritier de Chézelles, mais le plan du domaine en 1830 montre qu'ils n'avaient construit aucune fabrique de jardin. D'importants travaux d'aménagements hydrauliques furent réalisés par Marguerite Fardel, propriétaire de

a

b | c





d

e f



1838 à 1850 et continués par les Gévelot. Les matrices cadastrales font mention de la déclaration en 1888 de la construction d'une orangerie et d'une serre. Cette dernière (**d**), de belles dimensions, se compose d'une nef centrale, transversale et de deux ailes, plus basses, de forme cintrée, pour favoriser un ensoleillement maximum. La décoration reste relativement sobre : quelques fines colonnettes en fonte et un lambrequin découpé. Le large volume interne (**e**) est occupé par un énorme monstera à qui profitent la chaleur et l'humidité ambiantes.

Le pigeonnier (**f**) qui se trouve juste à côté du château est représentatif de l'architecture vernaculaire le plus fréquemment réservée aux communs. Les murs en brique et pans-de-bois, les aisseliers qui soutiennent les toitures débordantes, les baies de forme cintrée, tous ces éléments procèdent d'un vocabulaire pittoresque.

## Le château Gévelot Vues intérieures



a  
b

Ancien salon : médaillon de la corniche (a) et plafond en trompe-l'œil (b)  
Détail d'un luminaire d'applique (c)  
Escalier de service (d)  
Vue d'ensemble de l'escalier principal (e)  
Selon son curriculum vitae rédigé pour sa candidature à la Société centrale des architectes, Jean Alexandre Laplanche est aussi l'auteur de la décoration intérieure du château. Formé à l'École des Beaux-Arts, il applique les règles classiques : décor architecturé pour l'escalier, style Louis XV pour ce salon, qui se trouve en position centrale, à l'étage du corps de passage. Utilisé aujourd'hui comme



salle du musée de la Batellerie, il a conservé son plafond (**b**) et sa corniche exubérante (**a**). Les différents éléments de ce décor en stuc partiellement doré étaient fabriqués en série et combinés entre eux selon la pièce à décorer. On les retrouve dans de nombreuses maisons de l'époque.

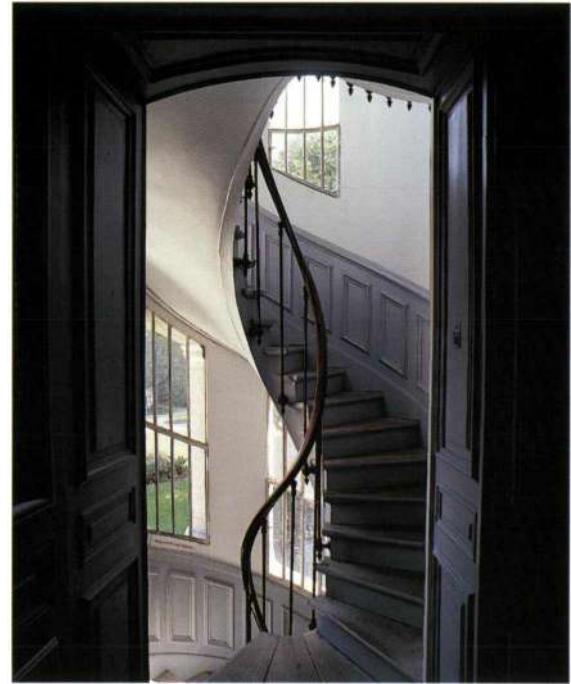
À Colombes (Hauts-de-Seine) le salon de la maison du parfumeur Guerlain est orné des mêmes putti symbolisant les saisons (ici le Printemps) mais intégrés dans une composition conforme à l'esprit des ornementalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. À Conflans, le décor est plus éclectique et plus chargé. Il est toutefois allégé par la peinture en trompe-l'œil qui par le biais d'une balustrade simulée permet au regard de suivre l'envol de deux oiseaux.

Comme dans l'architecture classique, l'escalier principal (**e**) est le morceau d'apparat et ne dessert que l'étage noble. Il est placé dans une cage ornée de bossages et de pilastres cannelés dont la clarté met en valeur le graphisme du garde-corps. Ce dernier est réalisé dans la plus pure tradition de la ferronnerie du Grand Siècle.

Composé de balustres compartimentés assemblés par des colliers, il est enrichi de deux frises au dessin différent qui lui confèrent une certaine richesse. La main courante en bois est une concession au confort que ne présentaient pas les escaliers du XVII<sup>e</sup> siècle.

Placé dans une tourelle en hors œuvre à la jonction du bâtiment de 1856 et de l'extension, l'escalier de service (**d**) a un emplacement stratégique. Il est en effet accessible depuis l'extérieur au rez-de-chaussée et monte jusqu'à l'étage de comble. Bien que privé de tout décor, il n'en a pas moins des qualités esthétiques dues à son volume cylindrique et à la grande clarté qui le baigne.

c  
d  
e



## Le château Gévelot Des amateurs de sculpture

**Satyre jouant de la flûte  
(rue Sainte-Honorine)**

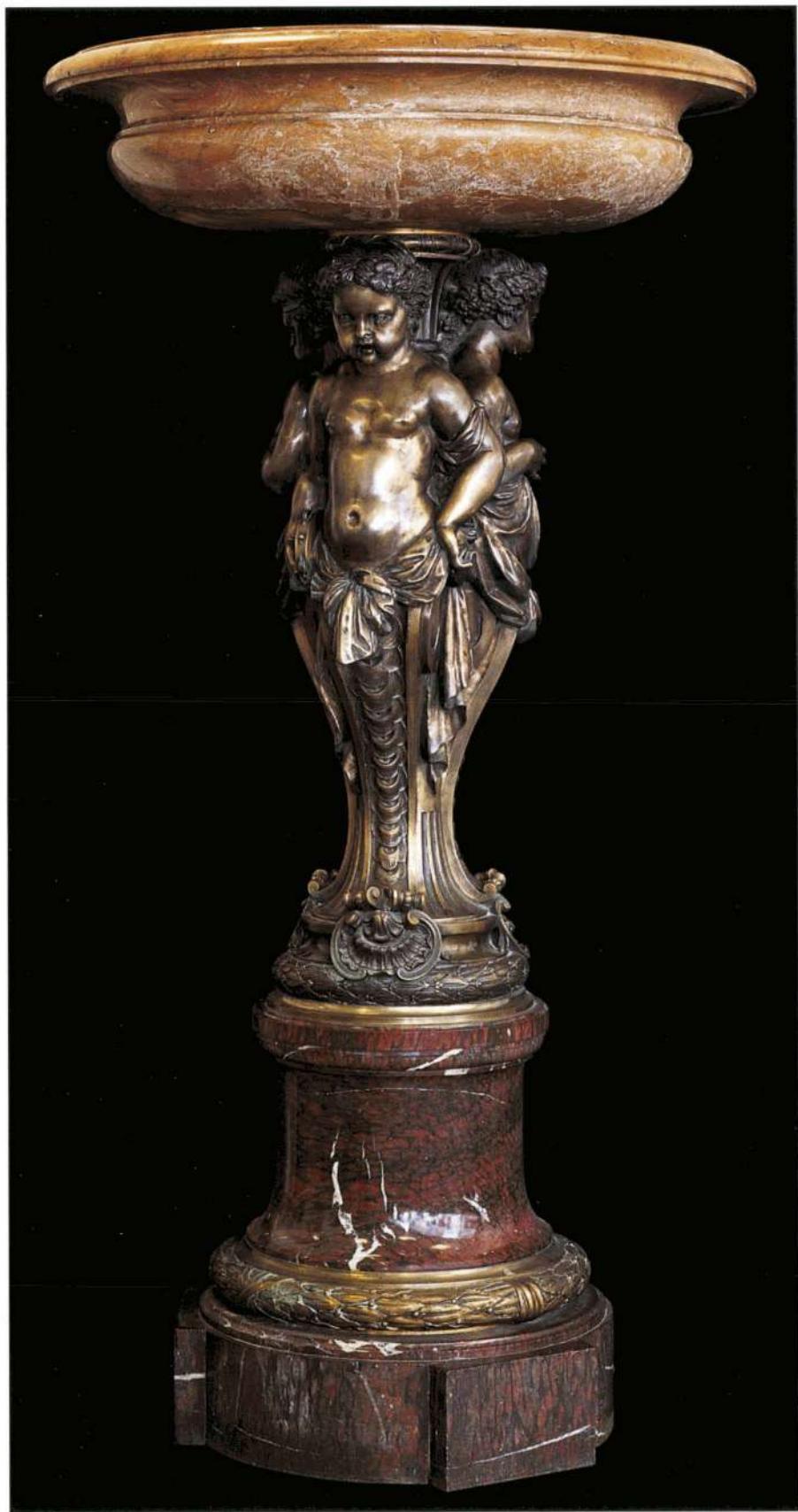
**Meuble jardinière  
(accueil de la mairie-annexe)**

Plusieurs éléments permettent de penser que les Gévelot étaient de grands amateurs de sculpture. Une photographie ancienne du jardin d'hiver témoigne de la présence d'un exemplaire de la statue de Carpeaux, *le Pêcheur à la coquille*. De plus, nous avons aussi déjà dit que le sculpteur animalier Auguste Cain avait dédicacé le plâtre du groupe sculpté *Lion et lionne se disputant un sanglier* à son ami Gévelot. La version en bronze du plâtre (en cours de restauration) se trouve actuellement dans un jardin de Copenhague.

La statue en fonte située au coin de la rue Sainte-Honorine provient du parc du château. Il s'agit de la reproduction d'un célèbre antique de la collection Borghèse du Louvre : *Faune jouant de la flûte*. Cet exemplaire est la version pudique de l'original dont nul pan de manteau ne vient masquer la virilité.

Enfin, le plus beau spécimen conservé de la collection Gévelot est ce meuble jardinière en bronze et marbre inspiré des Marmousets de Versailles. Les trois personnages engainés, probablement Vénus, Bacchus et Apollon enfants, sont d'une rare qualité. Ils soutiennent une large vasque en onyx, matériau en provenance d'Algérie dont le succès est lié au Second Empire. Son utilisation la plus prestigieuse est celle de la main courante du grand escalier de l'Opéra de Paris mais on le retrouve aussi dans de nombreux objets d'art.





# Conflans, capitale de la batellerie

## Le musée de la Batellerie

En 1965, la célèbre journaliste européenne Louise Weiss, qui avait une villa à Conflans, a participé à la création d'un musée de la Batellerie avec Georges-Henri Rivière, conservateur du musée des Arts et Traditions populaires et François Beaudouin à qui en fut confiée la direction. Ils voulurent un musée à vocation nationale, connaissant bien l'immense apport de richesses que les batelleries de tous les bassins fluviaux avaient donné à la France à travers les siècles. Les dépôts de grands musées de l'État sont venus renforcer les collections municipales. Et, tout récemment, l'arrivée les plus belles maquettes de l'ancienne collection fluviale du musée des Travaux publics a donné lieu à un redéploiement des collections dans les salles.





b	c
d	
a	e f

**Tableau : Ver-Vert sur le coche d'eau (a)**

**Sculpture : les haleurs (b)**

**Maquette ex-voto de chaland d'Oise (c)**

**Maquette ex-voto de besogne (d)**

**Maquette de coche d'eau de la haute Seine (e)**

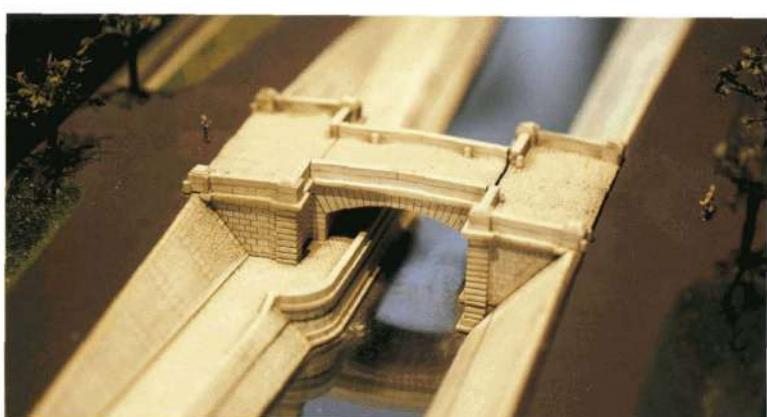
**Maquette de pont sur le canal de Bourgogne (f)**

Le tableau du peintre Ronmy (1821) *Ver-Vert sur le coche d'eau (a)* met en scène un perroquet dont le langage, selon un poème satirique de l'académicien Gresset (1709-1777), fut corrompu par un voyage fluvial effectué de Nevers à Nantes.

Dans la lignée de Jules Dalou, le sculpteur Demanet (1895-1964) saisit le prétexte de la représentation des haleurs (b) pour mettre en valeur l'étude de la force humaine ainsi que la dureté de leur destin.

Les maquettes illustrent toutes les catégories de transports fluviaux : les bateaux halés, coche d'eau pour les voyageurs (e), besogne pour les pierres de taille (d), péniche pour les marchandises (c), sont reconnaissables pour la plupart à leur haut mât de halage. Plusieurs, réalisées à l'échelle sensible,

c'est-à-dire approximative, sont des ex-voto, comme celle provenant de l'église Saint-Maclou (c), qui porte la dédicace « Hommage à sainte Honorine, Jean Bt. Laurent, chef de pont de Creil 1857. Que Dieu protège le Napoléon Lepic » ou le *Pierre-Etienne-Violette* modèle réduit de besogne datant de 1821 (d). La maquette de coche d'eau de la haute Seine portant l'inscription « Alexandre Putois le 29 juillet 1830 » (e) montre que ce type de transport présentait un certain confort pour les passagers avec un cabanage créant des espaces intérieurs. Le projet de pont (f) est peut-être dû à l'ingénieur Perronet chargé de la construction du canal de Bourgogne à partir de 1763. L'arche unique permet à la fois le passage des bateaux et des chevaux de halage.



## Conflans, capitale de la batellerie Le musée de la Batellerie

### Enseigne pour bateau à vapeur Photographie du Jacques en activité vers 1950

Au gré des donations et des acquisitions, la collection du musée de la Batellerie est très diversifiée. Cette enseigne, retrouvée dans un grenier, a été acquise en 2000 et a fait l'objet d'une restauration après une étude approfondie qui a permis d'en reconstituer l'histoire. Elle a été réalisée vers 1834 pour une compagnie de bateaux à vapeur parisienne qui desservait Corbeil, Melun et Fontainebleau.

Repeinte en 1840, elle a été réutilisée à Montereau pour une compagnie desservant Paris. Son intérêt réside dans la représentation d'un bateau à roues à aubes du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

La photographie du *Jacques* vers 1950 a été faite alors qu'il avait encore sa cheminée escamotable et donc sa machine à vapeur. La cheminée était aux couleurs rouge et blanche de la compagnie Goiffon et Jorre. On aperçoit au premier plan le logement du capitaine, tandis que le chauffeur et le mécanicien logeaient à l'arrière.



**Croix de marinier du Rhône (a)**

**Soupière en faïence provenant d'Autreville, Bosquet-les-Sinceny (b)**

**Bongé en chanvre (c)**

**Statuette de dévotion de saint Nicolas (d)**

De nombreux mariniers, à l'occasion d'expositions, font don d'objets leur ayant appartenu, ce qui permet au musée d'illustrer le travail et la vie

quotidienne de cette profession. Beaucoup de ces objets, qui ne sont pas forcément exposés de manière permanente, ont été réalisés par les bateliers eux-mêmes. Les bongés (c) ont été utilisés jusqu'à la Seconde Guerre mondiale pour amortir les chocs autour des bateaux. Réalisés en chanvre, ils étaient remplis de bouchons de liège ; ils ont été rem-

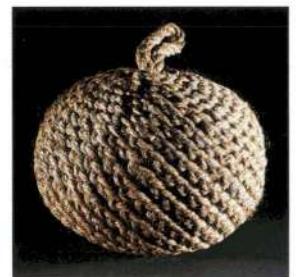
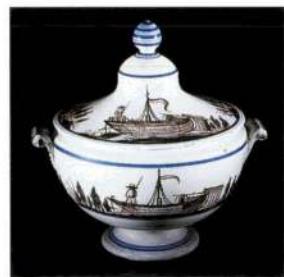
placés par les pneus, beaucoup moins esthétiques.

La soupière en faïence de Sinceny (b) a été commandée vers 1840, à l'occasion d'une cérémonie familiale, comme c'était l'usage alors. Elle représente des décors fluviaux et des besognes.

Chaque bateau comportait un objet de culte, saint Nicolas (d), ou croix de

marinier (a). Celle-ci est caractéristique de la piété populaire qui associait les instruments de la Passion (couronne d'épines, lance, éponge, lanterne ...) à des symboles religieux, (calice, Sacré-Cœur...) ou cosmiques (soleil et lune).

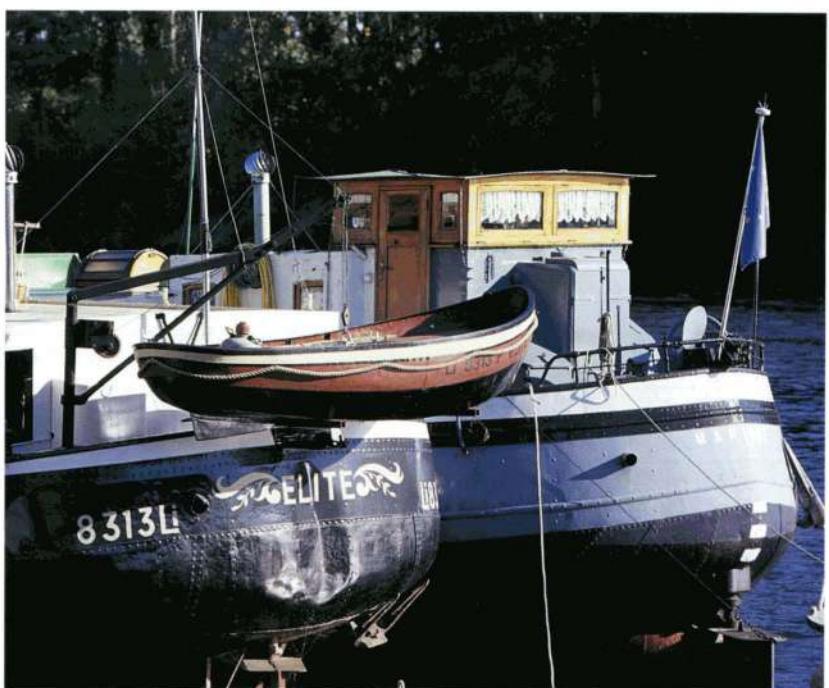
a	d
b	c



## Conflans, capitale de la batellerie Ces chalands qui ne passent plus

### La Halte Patrimoine

Le Jacques est un remorqueur de Seine de 1904 dont la coque a été construite à Choisy-le-Roi et l'appareil moteur à Creil par la Société générale de touage et de remorquage. D'abord équipé d'une machine à vapeur, il fut doté d'un moteur diesel en 1959. Alors qu'il rouillait à Port-Marly, il a été acheté en 1996 par l'Association des Amis du musée de la Batellerie pour être restauré à l'aide de bénévoles. Il a d'ores et déjà retrouvé sa cheminée escamotable, aux couleurs de la compagnie de remorquage, Goiffon et Jorre. L'Association a obtenu en 1997 son classement au titre des Monuments historiques car c'est l'un des derniers témoins de l'âge d'or de la batellerie. L'Association a également acquis l'un des derniers remorqueurs, le *Triton* 25, construit en 1954, puis transformé en pousseur pour satisfaire aux besoins de la navigation moderne. Remis en état, il est allé à l'Armada du fleuve de Rouen en 1999 et accueille le public depuis 2000. Pour aider à l'embarquement, un ponton-grue du début du XX<sup>e</sup> siècle lui est accosté.





**Le port Saint-Nicolas**

**Le Rosaire (b)**

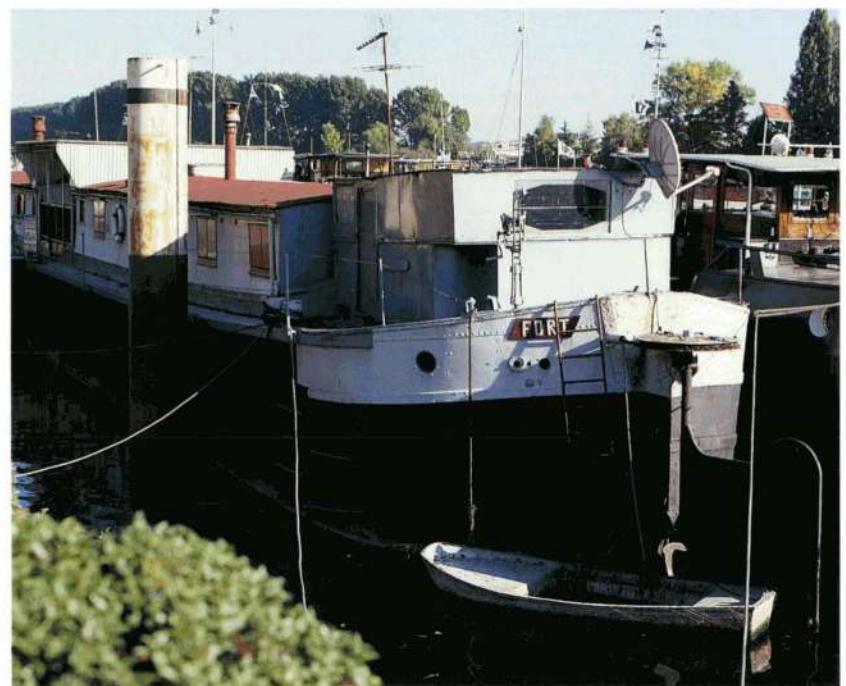
**L'Élite (c)**

**Le Clotaire (d)**

**Le Fort (e)**

Le port Saint-Nicolas compte près d'une centaine de bateaux sur lesquels vivent des mariniers à la retraite. C'est une sorte de conservatoire vivant de la batellerie.

Le *Rosaire* (vers 1926) provient du chantier Carel et Fouché, à Petite-Synthe près de Dunkerque, c'est l'un des rares bateaux à avoir conservé son gouvernail en bois. De même, l'*Elite*, construit par le chantier Tamsa vers 1930, a encore son bachot (petite barque) riveté. Le suivant, en métal riveté, à l'arrière en « cul-de-poule », a été construit par les chantiers Plaquet, très renommés pour la qualité de leurs constructions. Le *Fort* est un « gros numéro », c'est-à-dire un des 600 bateaux construits en Allemagne en 1922-1923 au titre des dommages de guerre. Ce type de bateau, peu maniable, n'était pas apprécié des mariniers.



## Conflans, capitale de la batellerie Le bateau-chapelle Je sers

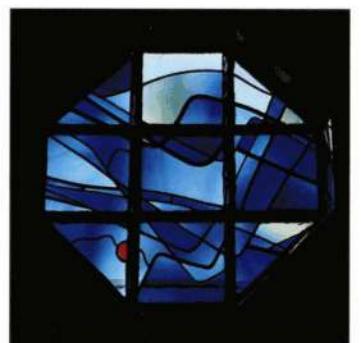
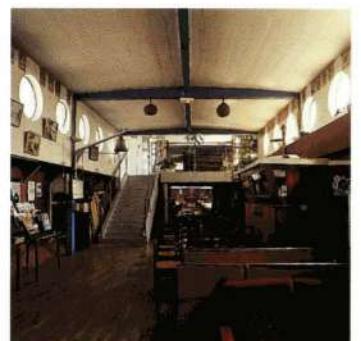
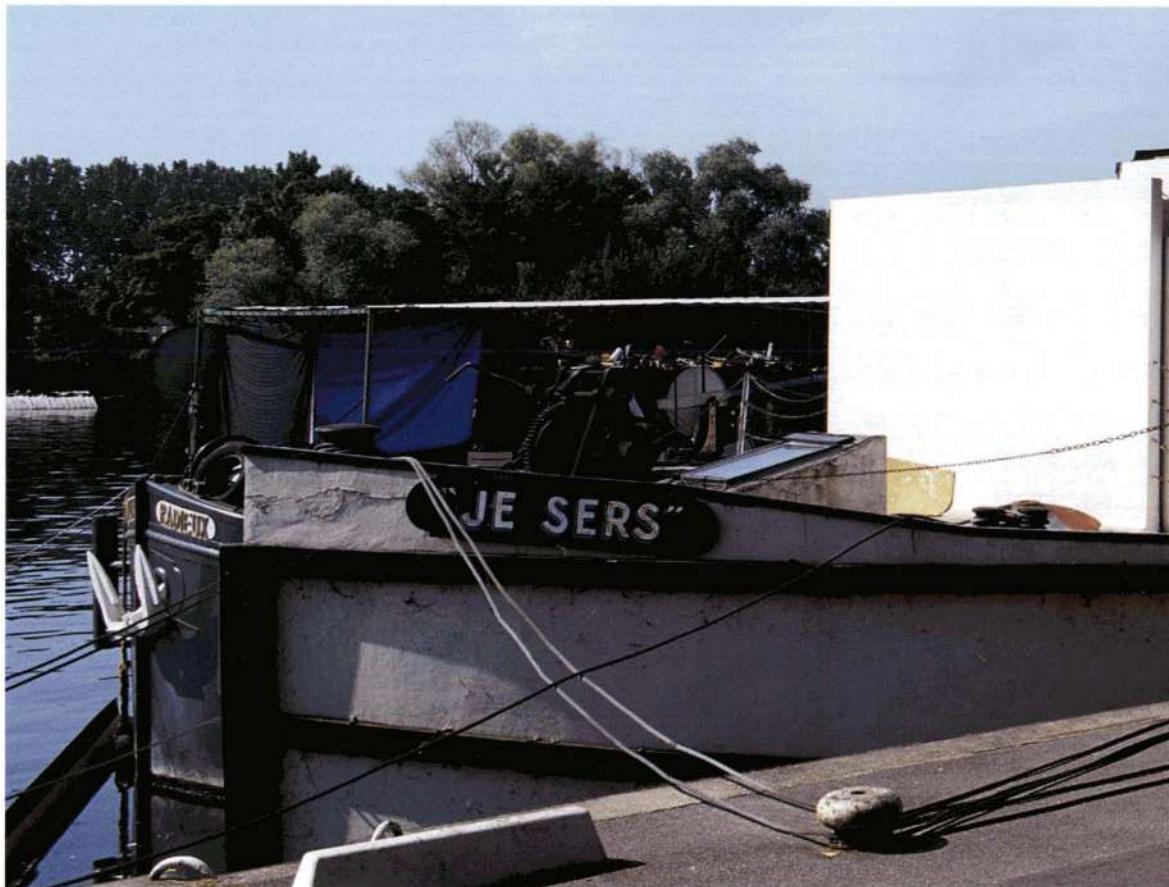
Vue extérieure (a)

Vue intérieure de la chapelle vers le sanctuaire (b)

Vue de la salle d'accueil (c)

Déclinaison de vitraux sur le côté sud (d)

Lorsque l'abbé Bellanger fonda l'Entr'aide sociale batelière, tout naturellement l'idée germa d'installer le siège de cette œuvre sur un bateau. C'est l'affréteur Sylvain Bernard qui négocia l'acquisition du « Langemarck » pour la somme de 5000 francs. Ce chaland en ciment armé de 70,26 mètres de long a été construit en 1919 à Amferville (Eure) selon un brevet apporté par les Américains en 1917 pour aider la France en guerre.



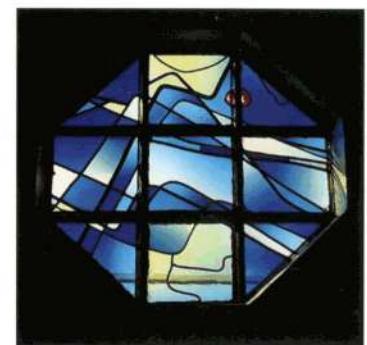
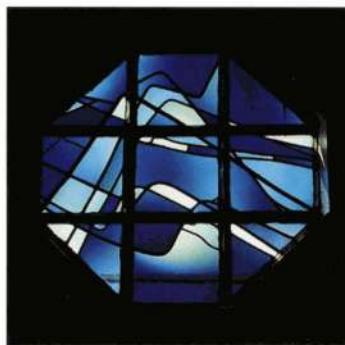


a		
b	c	d
		d d d d

Le choix du matériau permettait de pallier la pénurie de fer et de bois. Ces barges, destinées à transporter du charbon en vrac, n'étaient pas pontées. Leur exploitation déclina pour cesser vers 1931, sans doute en raison de leur poids excessif. L'Office National de la Navigation les mit alors en vente. Déjà en 1929 l'Armée du Salut en avait acquis une avec l'aide de la princesse de Polignac qui s'adressa à Le Corbusier pour son aménagement.

Pour le *Je sers* c'est l'architecte Paul Rebuchon qui fut chargé de construire les superstructures en ciment armé. Le bateau est divisé en trois parties égales, logement et bureaux à l'arrière, salle de réunion et d'accueil au centre (c), chapelle à l'avant. Les ouvertures hexagonales qui signalent cette dernière sont caractéristiques du style des années Trente.  
Les verrières de la nef (d) ont été réalisées en 1947 par le peintre verrier

J. Le Chevallier qui, avec son père Guy, s'est illustré dans la pose et la restauration de vitraux après la guerre. Elles conduisent par un éclaircissement progressif vers la grande clarté du sanctuaire due à l'éclairage zénithal d'une dalle de verre transparent et latéral de grandes verrières aux couleurs chaudes (b).



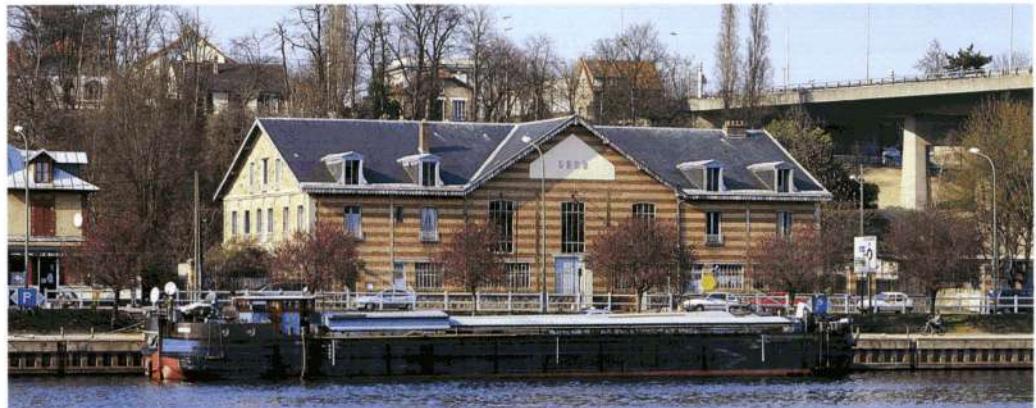
## Conflans, capitale de la batellerie Entretien et affrètement des bateaux

L'atelier des Bleues, 14, quai Eugène-Le Corre

### Façade principale

#### Vue intérieure de l'atelier central

Ce bâtiment est lié à l'activité de la batellerie à Conflans-Sainte-Honorine de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusque dans les années 1980. Un marinier d'origine belge, Lucien Masy, crée en 1891 une société mutuelle, en proposant aux mariniers de se cotiser pour acheter collectivement des remorqueurs et établir





le meilleur tarif possible de traction des bateaux sur la Seine, se libérant ainsi de la tutelle des grandes sociétés de remorquage. La famille Masy va devenir un des piliers de la Société Mutuelle de Remorquage des Batelleries Réunies qui établit vers 1896 son siège dans ce bâtiment à structure métallique dont l'origine est à ce jour inconnue. La couleur du cabanage et de la timonerie des unités de remorquage dédiées à la Vierge leur vaut le surnom de « Petites Bleues ». La fin du remorquage dans les années 1930 oblige la société à s'adapter. Elle se consacrera alors à la pose et à la réparation des moteurs de bateaux. L'atelier est un bel exemple de l'architecture industrielle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La façade principale est rythmée par les poteaux métal-

liques recevant les fermes de la charpente. Le remplissage est en lits de brique de couleur alternée tandis que les murs pignons sont en meulière. Les lambrequins étaient beaucoup plus découpés à l'origine. Le bâtiment se compose d'une vaste nef centrale d'environ 15 mètres de côté et qui s'élève jusqu'à 12 mètres. De part et d'autre, se trouvent des logements, dont celui du directeur, orné de belles boiseries. La partie centrale est supportée par trois fermes métalliques dans la lignée de celles conçues par l'ingénieur Henri de Dion pour la salle des machines de l'Exposition universelle de 1878 ; il s'agit d'une ferme à treillis sans tirant qui libère ainsi un important volume intérieur. Vendu récemment, le bâtiment doit être découpé en logements.

#### **La bourse d'affrètement, quai de Chimay Façade principale**

En 1958, on construit un bâtiment spécial pour abriter la bourse d'affrètement de la circonscription de Conflans qui couvre 155 km sur la Seine et l'Oise. Les auteurs du bâtiment sont les architectes bordelais Arsène-Henry Frères qui conçoivent un bâtiment en béton très horizontal, sur pilotis, avec des ouvertures en bande, héritage des principes de l'architecture nouvelle défendue par Le Corbusier. À l'arrière se détachent les pare-soleils de la salle de bourse. Les séances se déroulaient trois fois par semaine : l'ensemble des offres de transport était affiché sur un grand tableau et chaque marinier choisissait en fonction de son « billet de tour ». Cette activité a cessé en 2000.

## Conflans, capitale de la batellerie Monuments et cérémonies

a

**Monument aux morts de la batellerie (a)**  
Le monument à la gloire de l'Enfance  
batelière (b,c)

**Le Pardon de la batellerie (d)**

Placé symboliquement au Pointis,  
c'est-à-dire au confluent de l'Oise et  
de la Seine, ce monument (a) a été  
érigé en 1924 à la suite d'une sous-  
cription nationale lancée en 1922 par  
l'Association fraternelle des anciens  
combattants de la batellerie. Le thème  
choisi est celui de la victoire ailée  
brandissant une couronne végétale. Le  
sculpteur, Paul Silvestre, Grand prix de  
Rome de sculpture en 1912, fait explicitement  
référence à la statuaire  
grecque archaïque par le thème choisi  
mais aussi le style délibérément  
frontal, les plis plats du « chiton » sur  
lequel retombent les ondulations de  
l'« himation ». Une réplique réduite en  
bronze de 44 cm de haut fut offerte  
au président de l'association des  
anciens combattants de la batellerie  
en 1924.

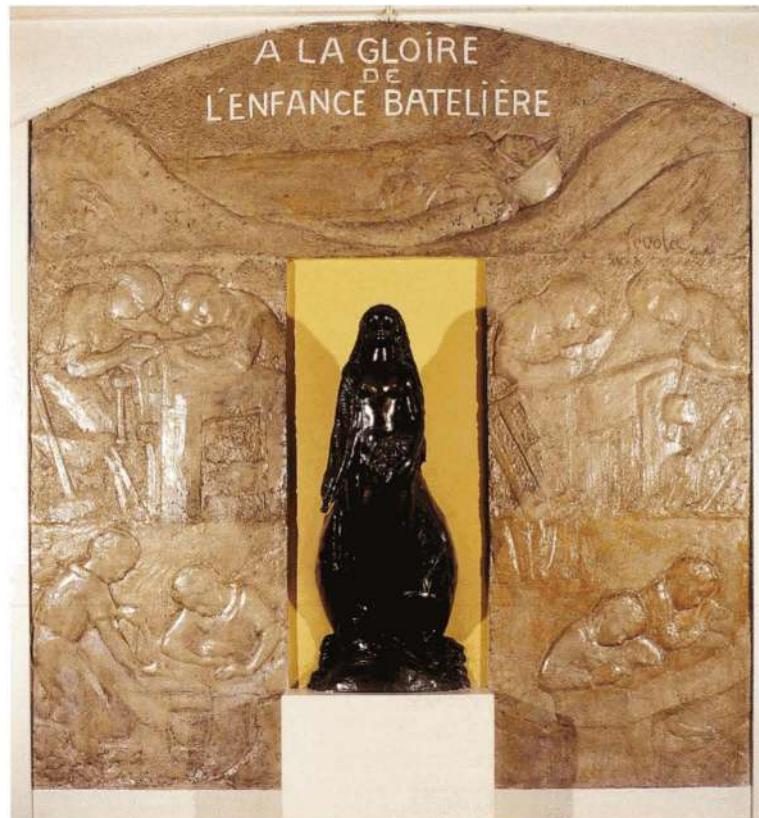




Le Pardon de la batellerie (**d**) est né en 1959 du désir de perpétuer le souvenir des anciens combattants de la batellerie. Chaque année, le déroulement est le même : le vendredi soir, cérémonie officielle à l'Arc de Triomphe. La flamme, ranimée, est conduite à la maison de la batellerie de Paris. Le samedi, la flamme est transportée par bateau jusqu'à Conflans, escortée de péniches pavées. Elle est accueillie sur le bateau *Je sers* puis le soir va embraser une vasque au pied du monument aux morts. Le lendemain, une messe est célébrée au Pointis. On voit ici l'arrivée à Conflans de péniches accompagnant la flamme lors du 44e Pardon en juin 2003.

**d**  
**b**    **c**

Le monument à l'Enfance batelière (**b**), situé dans l'entrée de l'école de la batellerie au château de Théméricourt, a été réalisé en 1936 en ciment moulé et en bronze par Félix Févola, artiste originaire de la ville voisine de Poissy où il est l'auteur du monument aux morts du cimetière de la Tournelle. Le sculpteur a joué sur le contraste des volumes et des couleurs. On y voit, en effet, traités en relief écrasé, de jeunes élèves en train d'apprendre des activités manuelles (travail du fer, du bois), mais aussi intellectuelles. Ils sont surmontés d'un poilu gisant. De ce fond clair jaillit une figure de proue en bronze (**c**) sous les traits d'une toute jeune sirène au corps élancé. La délicatesse de son visage, son buste aux rondeurs à peine suggérées, le fuselage de ses longues jambes sont très représentatifs du classicisme « Art déco ».



## Conflans, capitale de la batellerie Le château de Théméricourt

Façade antérieure (a)

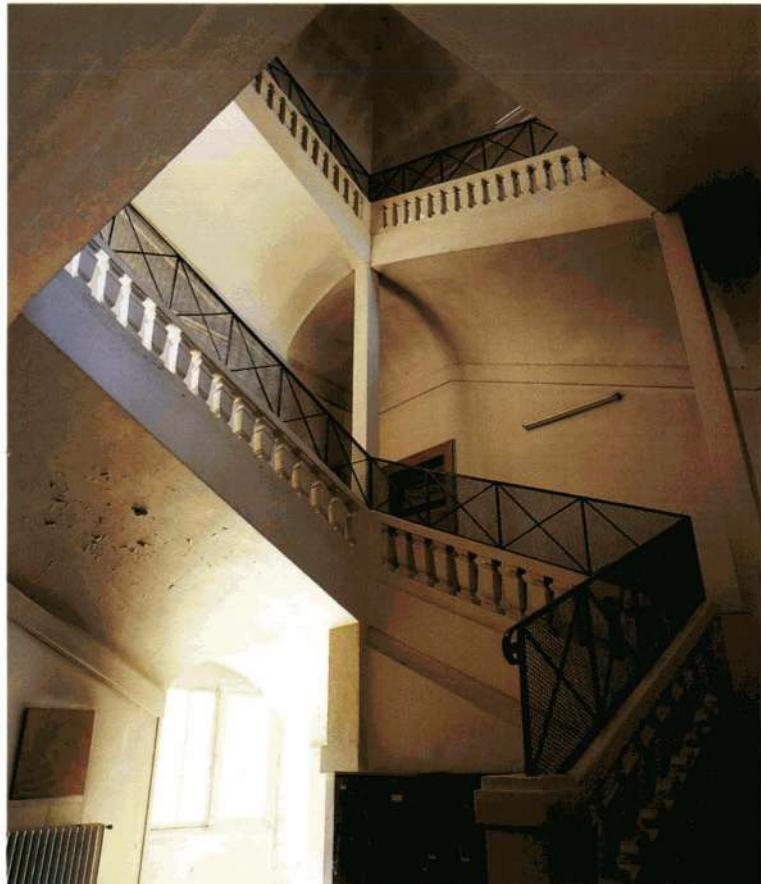
Façade postérieure (b)

Escalier d'honneur (c)

Coupe transversale (d)

Comme l'indique un plan du fief du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le château a été construit en 1667 pour François Lesecq, receveur général des finances

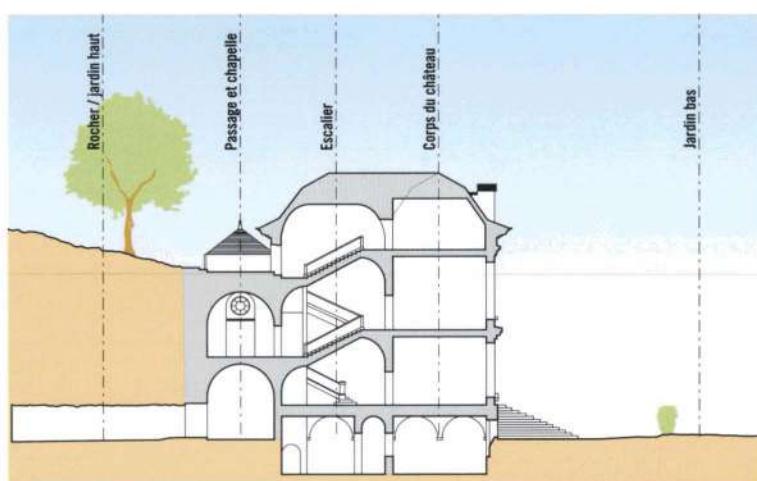
né vers la Seine (a) simplement animé de tables rentrantes et d'un discret avant-corps central, sommé d'une lucarne à fronton cintré se détachant sur le comble brisé, sont caractéristiques des goûts nouveaux apparus alors et que Jules Hardouin-Mansart va illustrer à Saint-Germain-



du Languedoc qui avait acquis le domaine neuf ans auparavant. Le site de ce château est tout à fait exceptionnel : au pied du coteau, face à la Seine, il tire parti à la fois de la vue panoramique qui s'étend devant lui, des carrières creusées dans le rocher qui lui servent de communs (en 1769 on y trouve laiterie, logement du jardinier, étable...) et du rebord du plateau transformé en terrasse. En plaçant l'entrée principale et le corps d'escalier à l'arrière (b), l'architecte, non encore identifié, laisse la façade sur jardin se développer librement à l'avant. La sobriété et la rigoureuse symétrie qui règnent sur ce côté tour-

en-Laye (château du Val, hôtel de Noailles). Certainement reprise au cours des siècles, notamment dans ses lucarnes dont le dessin simplifié évoque le XX<sup>e</sup> siècle, cette façade n'en a pas moins conservé l'aspect qu'elle avait à l'origine. L'escalier suspendu à balustres carrés rampants (c) est en pierre jusqu'au premier étage, puis en bois dans les parties supérieures. Son couvrement en dôme carré le signale à l'extérieur (b). À une date inconnue il a été renforcé aux angles par de minces piliers qui nuisent à sa monumentalité. Resté dans la même famille jusqu'en 1769, le château appartient ensuite à

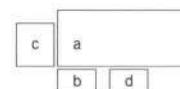




de nombreux propriétaires successifs jusqu'à son achat en 1921 par l'association de l'Enfance batelière qui le transforme en école pour enfants de mariniers. Il est par la suite donné à l'Éducation nationale qui construit en 1967 un internat sur la terrasse. Il accueille sept jours sur sept, du primaire à la 3<sup>e</sup>, les enfants dont les parents sont éloignés pour raisons professionnelles ou familiales.

La coupe (d) montre comment l'architecte a su s'adapter à la topographie. Le rez-de-chaussée surélevé au-dessus de caves voûtées s'ouvre à l'avant sur un jardin bas. Derrière l'escalier, un

corps de bâtiment en hors œuvre assure au rez-de-chaussée une communication avec la basse-cour et contient à l'étage une chapelle adossée au rocher dont la couverture en partie plate sert d'accès à la terrasse. Il est difficile de savoir si ce parti est d'origine, toutefois le mauvais état de la chapelle signalé par des experts en 1773 et sa porte d'entrée en bois sculpté plaident pour une datation haute.



# L'architecture édilitaire L'hôtel de ville

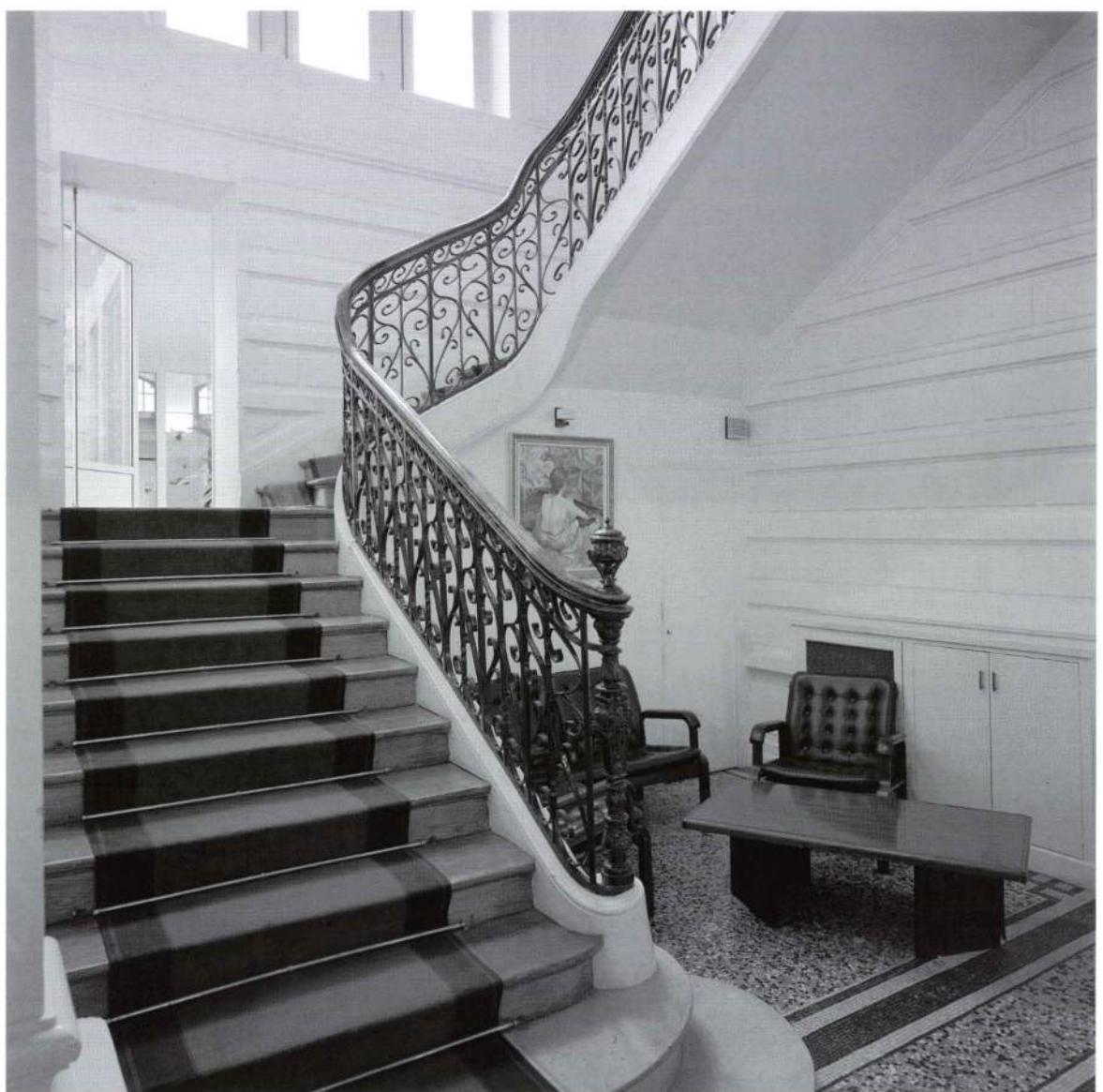


La quartier de la mairie au début du XX<sup>e</sup> siècle (carte postale, AM) (a)

Vue de l'escalier d'honneur de la mairie (b)

Vue de la façade principale (c)

En 1882, Simon Chapellier, peintre en porcelaine parisien, avait légué à la ville des titres de rente pour construire une nouvelle mairie afin de dégager la place du Port sur laquelle se trouvait l'ancienne. Sous la présidence de l'architecte parisien Normand, un concours fut organisé en 1893, et remporté à l'unanimité par Théophile Bourgeois, habitant à Poissy. Le site choisi était un pari sur le développement futur de la ville le long de la nationale 184 entre le pont et la gare, au détriment des murs voués à la culture du chasselas doré (a). Ce site en pente a été mis à profit par Bourgeois : la mairie fait face à la rue principale, dégagée de tous les côtés, tandis que l'école des garçons et l'école des filles s'étagent à l'arrière, séparées par leurs cours respectives. Comme de nombreuses mairies de l'époque, la façade (c) est fortement marquée par un axe de symétrie central réunissant l'ensemble des attributs d'un hôtel de ville : haut perron, balcon, horloge et campanile (ce dernier ayant été détruit en 1996), renforcé par un édicule encadré de volutes. Le plan de l'hôtel de ville s'articule autour de l'escalier monumental et du vestibule qui le précède. L'escalier (b) est orné d'une rampe de fer forgé particulièrement remarquable. Son dessin, aux volutes répétitives circonscrites dans des panneaux, et sa mise en œuvre artisanale reproduisent fidèlement l'art de la ferronnerie du XVII<sup>e</sup> siècle. Le serrurier mentionné dans les adjudications est Lefaux, à Poissy ; c'est peut-être déjà lui qui avait réalisé la rampe de l'escalier de l'hôtel de ville de Maisons-Laffitte en 1890 qui lui est en tous points semblable.





## L'architecture édilitaire L'école Saint-Joseph



### Ecole Saint-Joseph, 2, place de l'Église

Façade actuelle

### Façade au début du XX<sup>e</sup> siècle (carte postale, CATLA)

En 1856, sœur Louise Mangin, religieuse des sœurs de la Providence de Portieux (Vosges) et directrice des classes communales de Conflans, ouvre un pensionnat à la demande de parents retenus à Paris par leur commerce. Le premier bâtiment qui correspond à la partie la plus haute ne comportait qu'un seul étage et pouvait accueillir 33 internes. Il se trouvait à l'emplacement du « château neuf », ancien donjon ruiné dès le XVI<sup>e</sup> siècle, dont on peut encore apercevoir le

puits dans l'étage de soubassement de l'école. Des agrandissements successifs lui ont donné sa physionomie de haute bâtie à l'architecture sévère, caractéristique des pensionnats de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Après la rupture de la loi de 1905, les sœurs de la Providence, réfugiées un temps en Angleterre, ont réouvert l'école en 1922. C'est probablement de cette époque que date la reconstruction du bâtiment en brique dont les larges ouvertures signalent les salles de cours.



## L'école Paul-Bert



### Groupe scolaire Paul-Bert, Gaston-Rousset et du Confluent, rue Paul-Bert École maternelle

#### Vue aérienne (carte postale, AD)

La guerre a retardé la réalisation de cette école prévue dès 1934. De nouveaux plans furent réalisés en 1949 par l'architecte parisien A. Kippeurt et l'ouverture eut lieu en 1951. La vue cavalière montre la stricte séparation garçons-filles, alors de mise, ainsi que la rigoureuse symétrie du plan d'ensemble. Le réfectoire, au premier plan, ferme la composition. L'école maternelle, à l'arrière, est construite comme l'ensemble du groupe scolaire en béton avec un parement de briques

et une couverture à croupes en tuiles foncées. Toutefois, l'arrondi saillant de la salle de récréation, (donnant sur la cour à gauche de la photographie), principe utilisé maintes fois dans les programmes d'architecture scolaire de cette époque, confère un caractère moins austère à cette architecture fonctionnelle des années cinquante.

## L'architecture édilitaire L'école Jules-Ferry





a                   c  
b   d e f g

#### Groupe scolaire Jules-Ferry

**Vue actuelle de l'ancienne maternelle (a)**

**Vue d'ensemble lors de l'ouverture (b)**

**(AM, Conflans)**

**Détails de la mosaïque de pavement à l'entrée de la maternelle (c,d,g)**

**Bas-reliefs surmontant les entrées de l'école maternelle (e,f)**

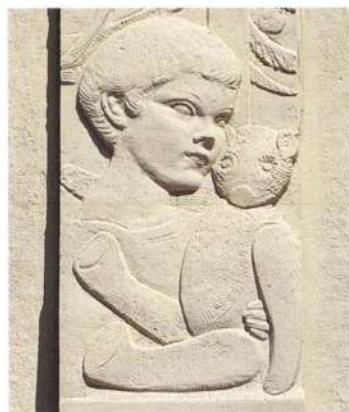
Ouverte pour la rentrée de Pâques

1936, l'école Jules-Ferry est un véritable manifeste républicain. D'une part, le groupe s'étend sur une parcelle de

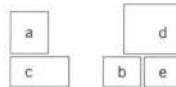
plus de 1,5 ha, d'autre part il étale avec prodigalité espaces communs et logements des enseignants. On notera en effet que la haute bâtie centrale de la maternelle (a) ne comprenait que trois classes reportées à l'arrière dans des volumes cubiques qui paraissent presque annexes. L'essentiel du bâtiment est occupé, au rez-de-chaussée par la salle de jeu à gauche et la salle de repos à droite. Au-dessus se distribuent quatre loge-

ments de fonction. De même dans l'école primaire (b), tout le rez-de-chaussée est occupé par un immense préau qui sert probablement aussi bien aux récréations qu'aux exercices physiques. À l'étage, on n'a que six classes. Le niveau supérieur est dévolu à autant de logements qu'il y a de classes. Le choix d'une architecture néo-régionaliste aux détails soignés proposée par les architectes J. Joannon et F. Marandon qui avaient construit le groupe scolaire

Vavasseur à Auvers-sur-Oise (Val d'Oise) est aussi le signe de cette recherche. Le caractère monumental des édifices, avec leurs hautes toitures à la française, leur rigoureuse symétrie, leurs façades en moellons rustiques appareillés, est tempéré par les détails décoratifs tels que la mosaïque à la poupée (c) qui se trouve au centre du perron, l'alphabet et les chiffres (d,g) qui l'accompagnent, et les bas-reliefs (e,f) qui surmontent les entrées.



## L'architecture édilitaire J. Fouret, architecte communal



**Monument aux morts, cimetière, rue du Repos, 1921 (a)**

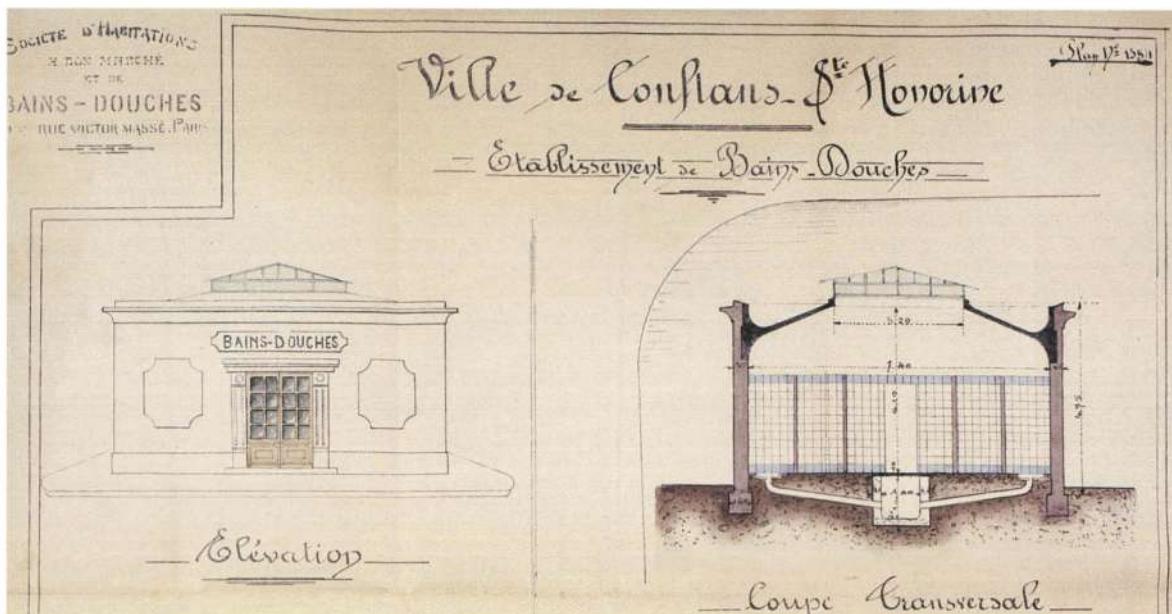
**Ancienne poste, place du Général-Leclerc, 1907 (b)**

**Bains-Douches, place du Général-Leclerc, 1927 (AM, Conflans) (c)**

**Maison, 1, rue Désiré-Foucher, 1906 (d)**

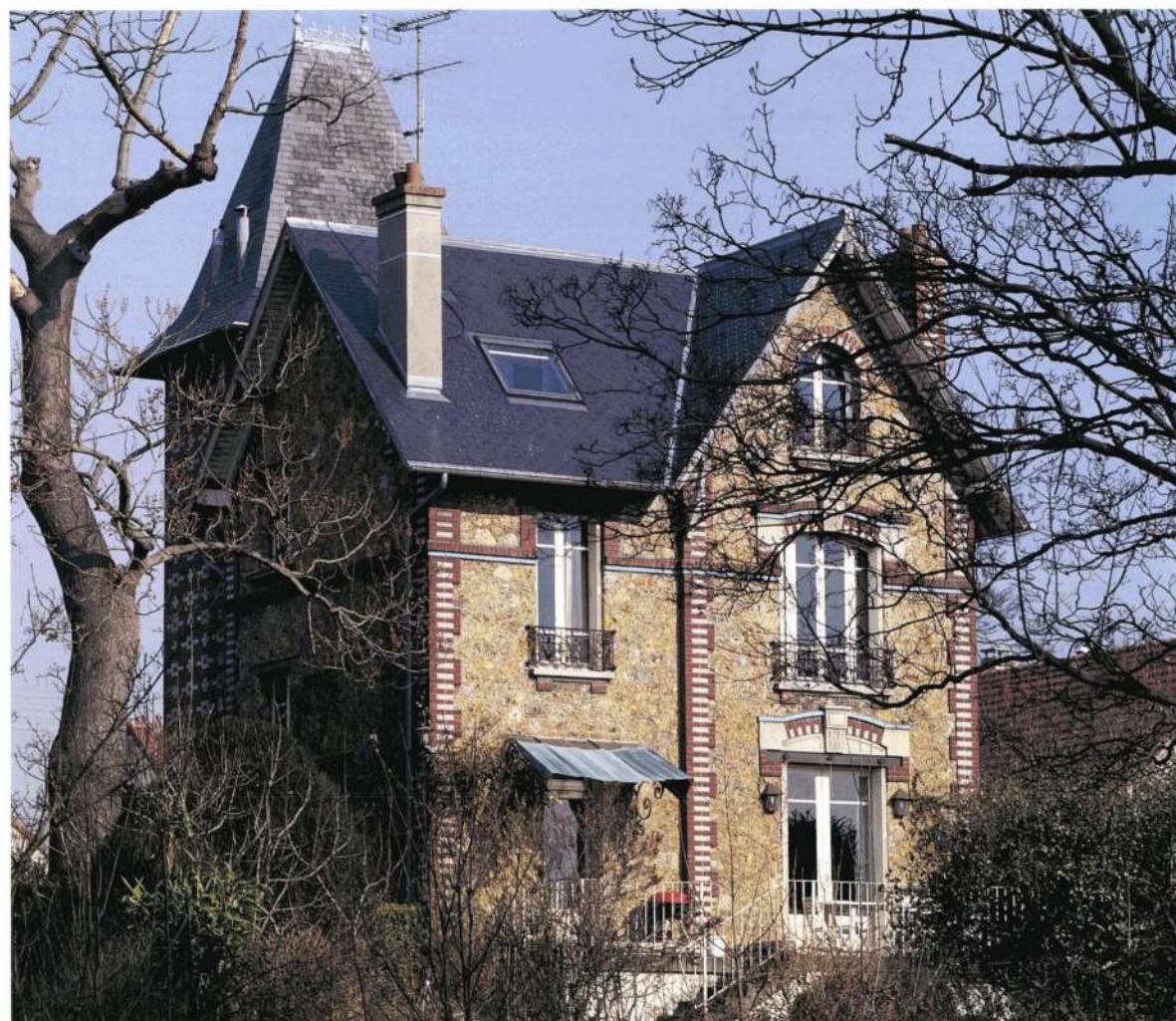
**Ancienne école primaire, 76, rue Désiré-Clément, 1914 (e)**

Architecte communal pendant le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, J. Fouret a laissé sa marque sur la ville en construisant de nombreux bâtiments publics et privés. Il affectionne particulièrement la meulière qu'il utilise rocallée (**b, e**) ou non (**d**), les linteaux métalliques et la brique en décor. Cette dernière donne lieu à des variations de détail : chaînages d'angle harpés (**d**), encadrement des baies rectiligne (**b**) ou segmentaire (**d**). Caractéristique de ce praticien, bâtiments publics et privés ne sont guère différenciés. La poste, construite en 1907 à proximité de l'hôtel de ville (**b**), ne se distingue pas d'une maison de ville, si ce n'est par la présence d'un bandeau qui portait l'inscription traditionnelle, Poste, Télégraphe, Téléphone. Même la porte d'accès du public qui était placée à



l'extrême gauche de la façade sur rue n'était pas plus large qu'une porte d'habitation. Il en est de même pour l'ancienne école primaire de Chennevières (e), que l'architecte a reproduite à deux reprises, à Fin d'Oise (détruite) et dans la commune voisine de Maurecourt (groupe scolaire des Tilleuls). Le bâtiment, aligné sur rue, est dominé par les deux logements pour l'instituteur et l'institutrice, qui encadrent les deux salles de classe en rez-de-chaussée.

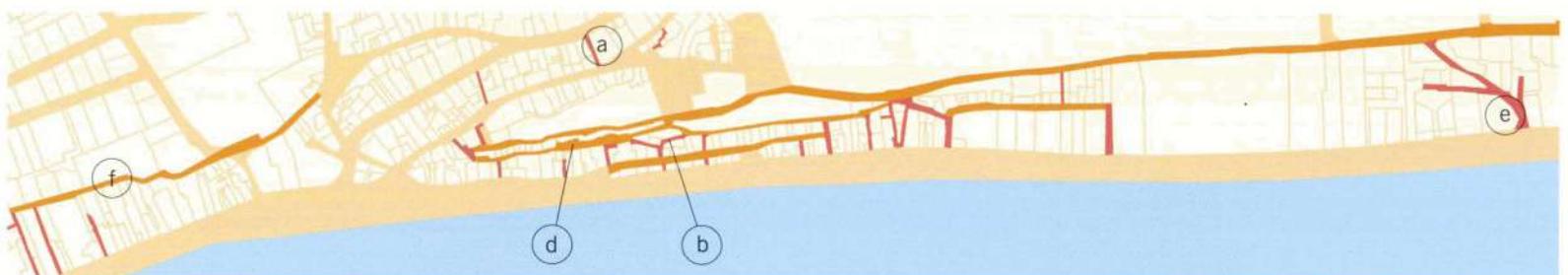
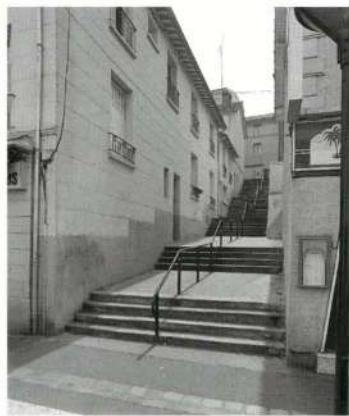
Fouret est aussi l'auteur en 1927 du plan des bains-douches (c) dont la réalisation a été confiée à la Société parisienne d'habitations à bon marché et de bains-douches. La réception des travaux eut lieu en 1929. Ce petit édifice en rez-de-chaussée ne disposait, autour d'une salle d'attente centrale que de trois salles de bain et de neuf cabines de douche. La façade a perdu les quelques éléments qui la mettaient en valeur : les pilastres encadrant l'entrée et les deux tables saillantes. Le monument aux morts (a) érigé par souscription publique en 1921 est lui aussi d'une relative modestie, sans doute due au manque de moyens.

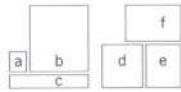


# Conflans, le « bienassis » Rues, ruelles, venelles, escaliers

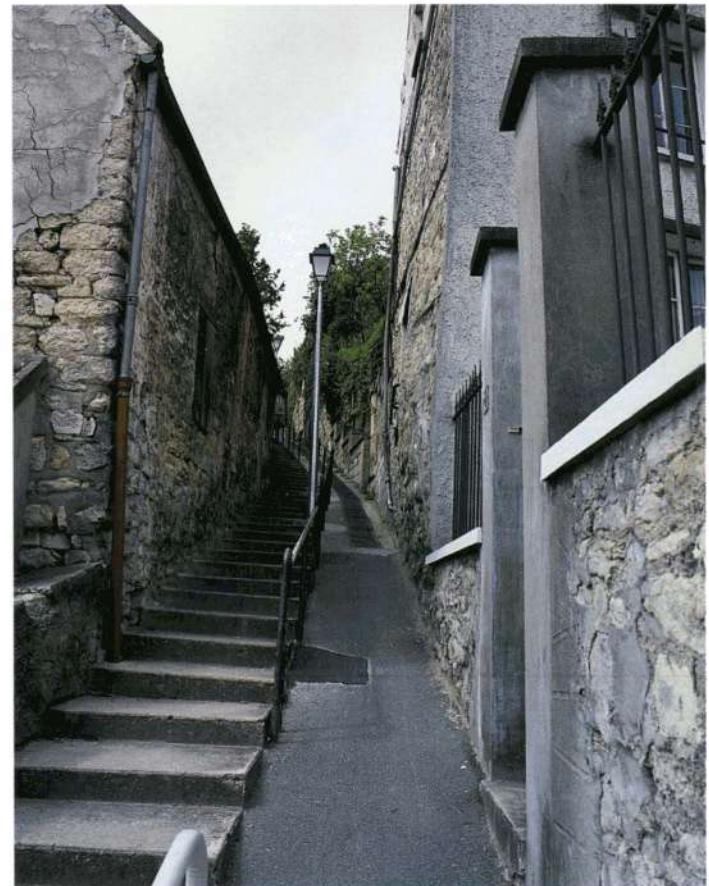
Passage Victor-Hugo (a)  
Ruelle entre la rue de la Savaterie et  
la rue de la Côte Pénon (b)  
Plan des ruelles et venelles du centre  
ville (c)  
Rue de la Savaterie (d)  
Rue de la Fosse-du-Moulin (e)  
Ruelle du Gouffé (f)

Le plan ci-dessous (c) montre que la desserte du centre ancien, à flanc de coteau, se fait par de longues ruelles étroites (en orange) qui se développent parallèlement au fleuve, en suivant les courbes de niveau. Du fait de leur étroitesse, elles sont entièrement ou partiellement interdites à la circulation automobile, d'où le charme qui s'en dégage. Elles sont reliées par des escaliers (en rouge) dont certains en pas de mule (e), permettant de gravir le coteau. À plusieurs reprises, ils sont utilisés pour desservir latéralement les habitations, comme dans le passage Victor-Hugo (a), ce qui évite la construction d'un escalier intérieur commun. Dans ce parcellaire ancien

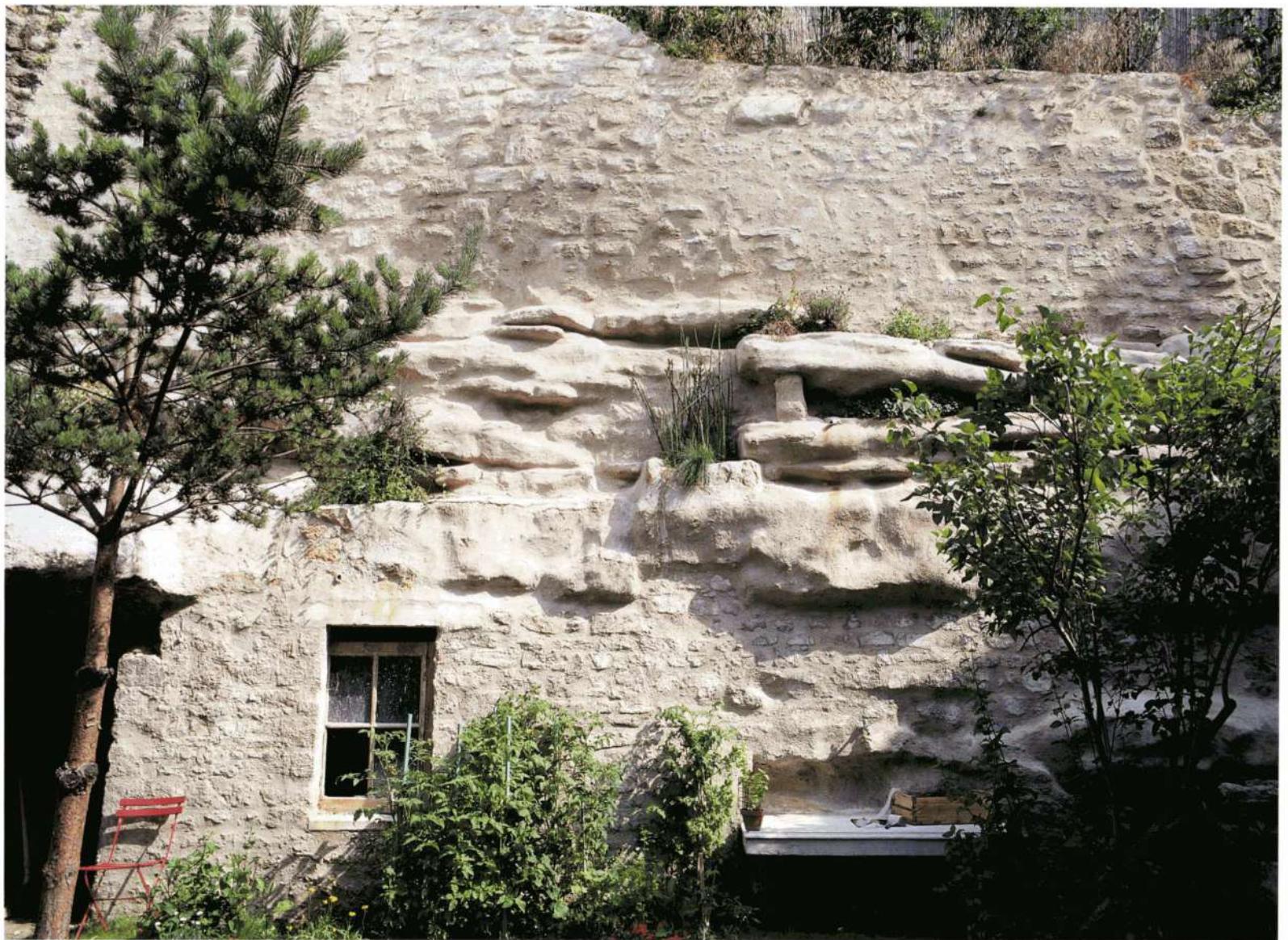




aux îlots longs et étroits, les édifices présentent la plupart du temps au nord une façade très peu développée, uniquement percée d'une porte, (b) en opposition avec la façade principale beaucoup plus haute. La rue de la Savaterie (d) et la ruelle du Gouffé (f) bien que distantes de seulement 250 mètres offrent un parfait contraste, caractéristique de la ville. L'une très minérale, à flanc de coteau ne comporte que des habitations très simples en partie creusées dans le rocher et dont on aperçoit les celliers murés. Elle abritait une population modeste : en 1817, on y trouvait six mendians et onze domestiques ou journaliers. L'autre, la ruelle du Gouffé, est restée très verdoyante, probablement parce qu'elle longe une zone d'anciennes carrières à ciel ouvert difficilement constructible.



## Conflans, le « bienassis » Rochers, troglodytes et carrières



Affleurement du rocher et ancienne carrière, 53, rue René-Albert (a)

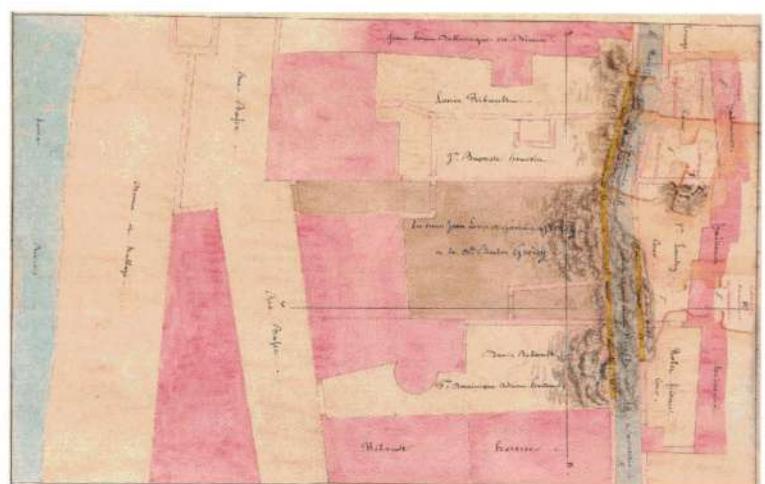
Plan et coupe de la rue de la Savaterie lors de son effondrement partiel en 1847 (AD, Yvelines) (b, d)

Mur de soutènement de la ruelle du Gouffé, depuis le 11, quai de la République (c)

Affleurement de la roche dans une maison, 17, rue Bourbon (e)

L'omniprésence du rocher à Conflans est à la fois source de richesse et de problèmes. Le matériau de construction se trouvait sur place et a été utilisé fort

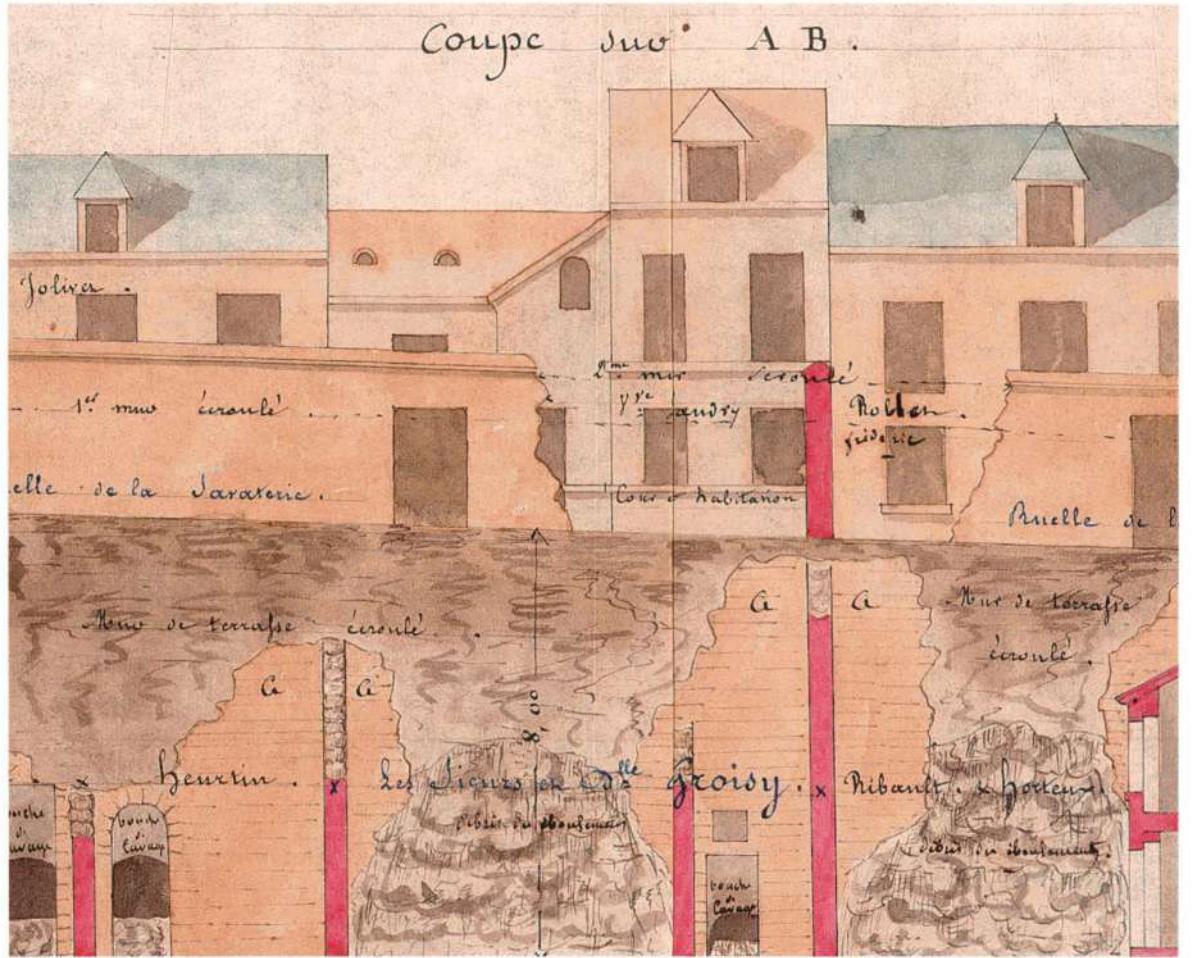
a  
b



c  
e  
d



longtemps : encore en 1750 des experts signalent que des carrières sont creusées sous la rue aux Moines. Les maisons situées en contrebas de la rue de la Savaterie disposent au fond de leur jardin de celliers de petites dimensions comme celui dont nous voyons l'entrée (a), large et profond de 5 mètres pour une hauteur de 2 mètres. Mais ces excavations affaiblissent le réseau viaire qui passe au-dessus, et c'est ainsi qu'en 1847, cette rue s'est en partie effondrée juste au-dessus du 33-35, rue René-Albert. Grâce à une expertise (b, d) on sait que l'effondrement sur le côté sud de la ruelle – le long du trait jaune – a été provoqué par la chute du mur de soutènement et qu'il a entraîné celle de murs de clôture du côté nord. La coupe permet de voir la superposition des caves : au niveau bas elles passent sous la ruelle et se prolongent sous la rangée d'habitations du niveau supérieur lesquelles ont leur propre galerie. Dans les maisons de ce quartier, le rocher affleure souvent dans des pièces annexes mais parfois aussi dans le salon (e). La ruelle du Gouffé (c) illustre les inconvénients de l'exploitation de la pierre à ciel ouvert qui, en faisant reculer le front de masse de plusieurs mètres, a laissé de vastes espaces vides en friche qu'un ponceau permet de franchir.



## Conflans, le « bienassis » Le quai de Seine



### Maison, 5, quai des Martyrs-de-la-Résistance

### Immeuble, 19, quai des Martyrs-de-la-Résistance

Le long du quai des Martyrs-de-la-Résistance, les parcelles sont longues et étroites, ce qui a engendré des constructions spécifiques adaptées à ce parcellaire.

Maison individuelle ou immeuble, les édifices sont étroits, (ici les deux ont 5 mètres de large) et n'ont d'ouvertures que sur le quai et sur la ruelle qui les borde.

La maison du 5, quai des Martyrs a été construite en 1881 pour Désiré Charpentier à la place d'une grange. À l'époque où le touage remplace de plus en plus le halage, on peut envisager



un développement urbain le long de la Seine. C'est pourquoi les nouvelles constructions abandonnent tout caractère rural. Toutefois, il faut tenir compte des crues possibles et la maison est construite en rez-de-chaussée surélevé. L'emploi de la brique est relativement rare à Conflans-Sainte-Honorine où seulement 8% des édifices repérés sont construits dans ce matériau. La ferronnerie qui orne la porte d'entrée accentue le caractère urbain de la maison. On en trouverait maints exemples à Paris.

L'immeuble du 19, rue des Martyrs, construit en 1884, présente les mêmes caractères avec une modernité encore plus soignée.

## Conflans, le « bienassis » Le coteau sud



**Maison, 33, rue René-Albert (a, b)**  
**Maison, 22, quai des Martyrs-de-la-Résistance (c, d)**  
**Immeuble, 43, rue René-Albert (e)**  
**Maison, 11-13, rue de la Savaterie (f, g)**  
 Les deux maisons au bord du chemin de halage (b, c) sont caractéristiques de l'habitat rural conflanais traditionnel par leurs ouvertures irrégulières et l'absence de modénature qui rendent difficile toute datation fine. Leur ancienneté est toutefois attestée par leur présence sur le cadastre napoléonien de 1824. Celle du quai des Martyrs (c, d) comportait jusqu'en 1862, date à laquelle elle fut achetée par le médecin Jules Gamas, un vaste



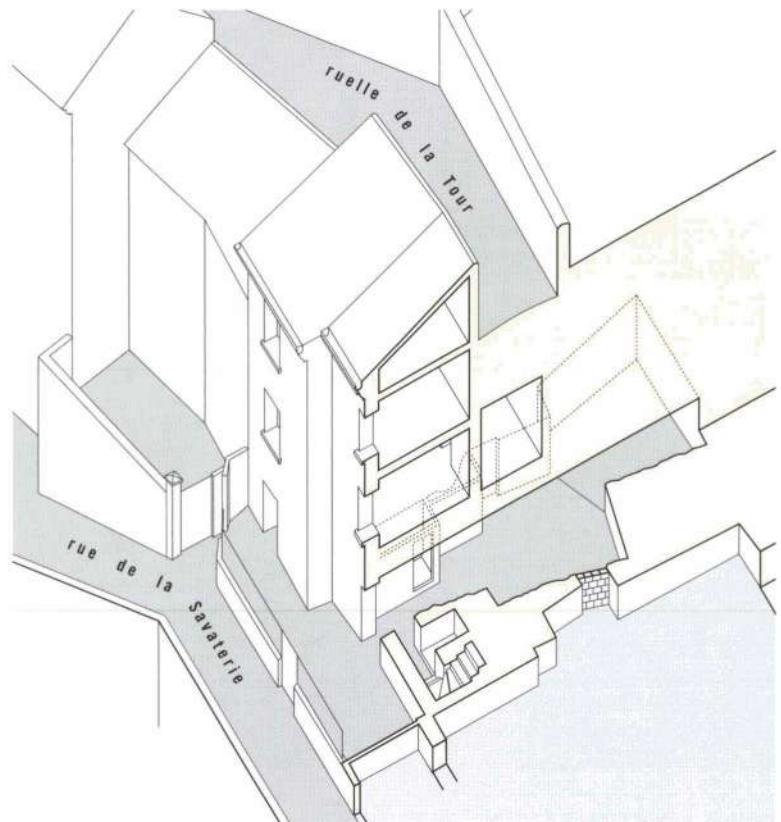


e  
g f

cellier dans sa partie gauche. La travée centrale, qui donne accès à la cage d'escalier montant de fond, marquait alors la division entre deux parties distinctes ayant appartenu à deux propriétaires. L'escalier rampe sur rampe est d'une monumentalité exceptionnelle à Conflans (d). Ses balustres en bois tourné en double poire dissymétrique se retrouvent dans plusieurs maisons de Saint-Germain-en-Laye de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Quant à la maison de la rue René-Albert, elle présente un plan plutôt archaïque avec un escalier en vis placé à l'arrière (a) et desservant plusieurs pièces.

L'immeuble de la rue René-Albert (e), bien que construit par les frères Lecointe, architectes à Saint-Germain-en-Laye à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a lui

aussi un plan traditionnel avec une tour d'escalier en semi hors œuvre. Comme de nombreux édifices à flanc de coteau, il comporte deux entrées : une, secondaire, en partie haute, et une principale au niveau de l'étage de soubassement. Les remises que l'on aperçoit à gauche de la cour sont prolongées par des celliers troglodytiques. La maison de la rue de la Savaterie (f, g) est encore plus assise sur le rocher que l'immeuble précédent, comme le montre la coupe axonométrique ci-contre (f). Non seulement le rez-de-chaussée, entièrement composé de celliers creusés dans le rocher, se prolonge bien au-dessous du corps simple de l'édifice, mais aussi le premier étage dont les pièces arrière sont prises dans le calcaire.



## Conflans, le « bienassis » Le coteau nord

b  
a  
c



**Maison, 1, passage du Puits (a)**  
**Immeuble, 1, rue de la Porte de Pontoise (b)**  
**Maison, dite « la Girafe », 24, rue Victor-Hugo (c)**  
**Immeuble, 15, rue Maurice-Berteaux (d)**  
**Maison, 57, rue Maurice-Berteaux (e, f)**  
Du côté nord du coteau, le long de la rue Victor-Hugo, une des rues principales de Conflans avant le percement

de la rue Maurice-Berteaux, les maisons présentent un caractère urbain plus affirmé puisqu'elles sont mitoyennes et alignées sur la rue. En outre, elles ont une modénature raffinée, notamment de belles corniches moulurées en plâtre et des consoles d'appui pour certaines ouvertures. Elles conservent néanmoins des caractères ruraux comme la dissymétrie des

baies, les portes charretières, et surtout des annexes troglodytiques très développées qui rejoignent presque celles de la rue de la Savaterie. Ces éléments antagonistes s'entraperçoivent à gauche de la porte charretière de la maison « la Girafe » (ainsi appelée localement parce que très haute) (c) où se superposent une frise de grecques colorées et une lucarne pas-

sante. La maison du 1, passage du puits (a) reconstruite en 1883, est représentative de celles qui, situées sur une parcelle étroite et longue, sont traversantes, avec un accès haut et un accès bas.

Le percement de la rue Maurice-Berteaux en 1838 a été suivi de constructions d'édifices à caractère urbain affirmé. La régularité des travées, la

## La rue Maurice-Berteaux



nature clairement identifiable des édifices (immeuble ou maison individuelle), la décoration plus soignée des façades, tous ces éléments montrent qu'on a désormais affaire à une architecture moins spontanée. L'immeuble de la pharmacie (**b**) a été construit en 1866 pour Louis Bourdet. Il a conservé sa devanture soignée à pilastres. Il présente les mêmes caractères que la

maison du 57, rue Maurice-Berteaux (**f**), opposition entre des chaînes d'angle blanches et un parement rocaillé dont la mise en œuvre avec des éclats de meulière relativement grands et de forme angulaire est caractéristique de Conflans. Il s'agit probablement de la marque d'un entrepreneur local. La ferronnerie et la niche avec statue néo-antique (**e**) de la maison dont on

trouve l'équivalent à Paris, notamment 56, rue du Faubourg-Poissonnière (Xe), montrent bien que, au milieu du XIXe siècle, la référence architecturale est devenue urbaine. Cela est d'autant plus vrai pour l'immeuble (**d**) construit par l'architecte meudonnais Eugène Avard. L'article que lui consacre *l'Architecture Usuelle* en 1911 précise que l'immeuble est



habité au rez-de-chaussée par son propriétaire qui dispose d'un appartement bourgeois avec antichambre, bureau, salle à manger, tandis que chaque étage est divisé en deux appartements de trois pièces. Cette division se lit sur la façade où la brique est prédominante au rez-de-chaussée tandis que la meulière l'emporte aux étages.

## Conflans, le « bienassis » Vers la porte de Pontoise

Maison, 7, rue Félix-Faure (a)

Maison et jardin, 13, rue de la Porte-de-Pontoise (b, c)

Maison, 7, rue de la Porte-de-Pontoise (d)  
Immeuble, 9, rue de la Porte-de-Pontoise, façade antérieure (e) et  
coupe longitudinale des celliers troglodytiques (f)

Aux abords de la porte de Pontoise qui était l'un des axes de traversée du bourg, avant le percement de la rue Maurice-Berteaux, les maisons ont aussi un caractère urbain plus affirmé mais conservent les éléments ruraux déjà cités (ouvertures dissymétriques, combles développés, annexes troglodytiques).

La maison du 7, rue Félix-Faure (a) a été construite en 1856 pour Jean Charles Hache à l'emplacement d'un autre édifice dont on voit l'emprise sur le cadastre napoléonien. Il s'agit d'une maison de ville mitoyenne particulièrement développée puisqu'elle a deux étages carrés. Elle est précédée d'un jardinet comme beaucoup de maisons du centre situées du côté sud, probablement à la recherche d'un ensoleillement maximum. L'irrégularité de deux des ouvertures des combles est contradictoire avec l'impeccable symétrie des travées et le soin porté à l'encaissement des baies. De même le débordement du toit ne correspond pas à la belle corniche moulurée qu'il surmonte. Ce sont des signes de remaniements ultérieurs.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les rues de Pontoise et des Fondées comptaient de très nombreux vignerons. On trouve trace de leur activité dans les celliers troglodytiques qui sillonnent le sous-sol.



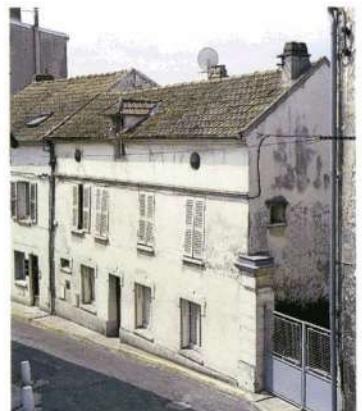
a  
b  
c



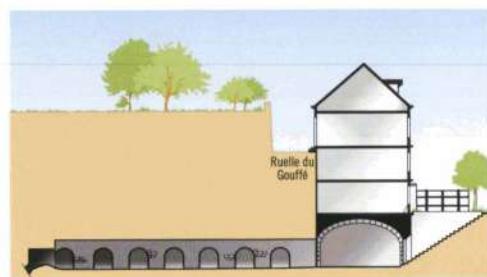


C'est ainsi que la maison du 13, rue de la Porte-de-Pontoise, (b, c) reconstruite au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle sur une emprise antérieure, dispose de quatre celliers dont l'entrée se trouve au fond du jardin.

L'immeuble à logements du 9 (e, f) reconstruit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle recèle des celliers tout à fait exceptionnels. Précédés d'une vaste salle voûtée qui s'étend en partie sous l'immeuble, ils se déplient sous le coteau le long d'une allée centrale voûtée en arc segmentaire de plus de 17 mètres de long sur laquelle s'ouvrent quatorze niches voûtées en berceau. Ils sont le signe d'une activité viticole intense. L'édifice qui surmonte ces caves est lui aussi intéressant par la manière dont il tire parti du coteau sur lequel il s'appuie. En effet, le niveau qui correspond au premier étage côté cour est en rez-de-chaussée sur la ruelle du Gouffé et comprend trois appartements desservis chacun par leur propre entrée. Côté jardin chaque logement déployé sur deux niveaux a lui aussi sa propre entrée. Il s'agit donc d'un compromis entre habitat individuel et collectif.



e  
d  
f



On retrouve dans la maison de ville du 7, rue de la Porte-de-Pontoise (d), antérieure au cadastre napoléonien, les caractères déjà évoqués de ruralité.

## La villégiature Les Terrasses

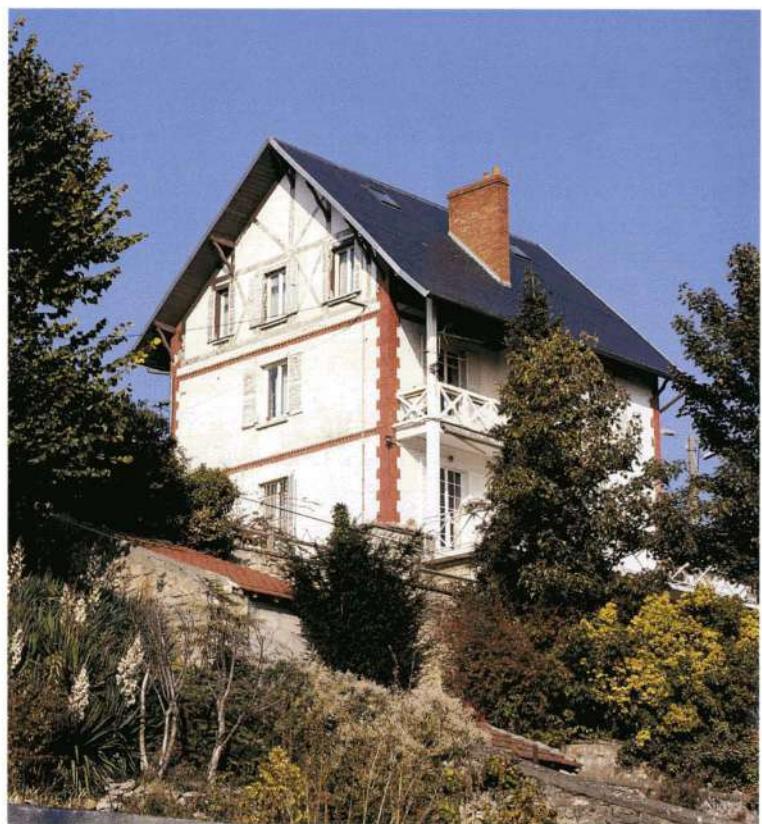
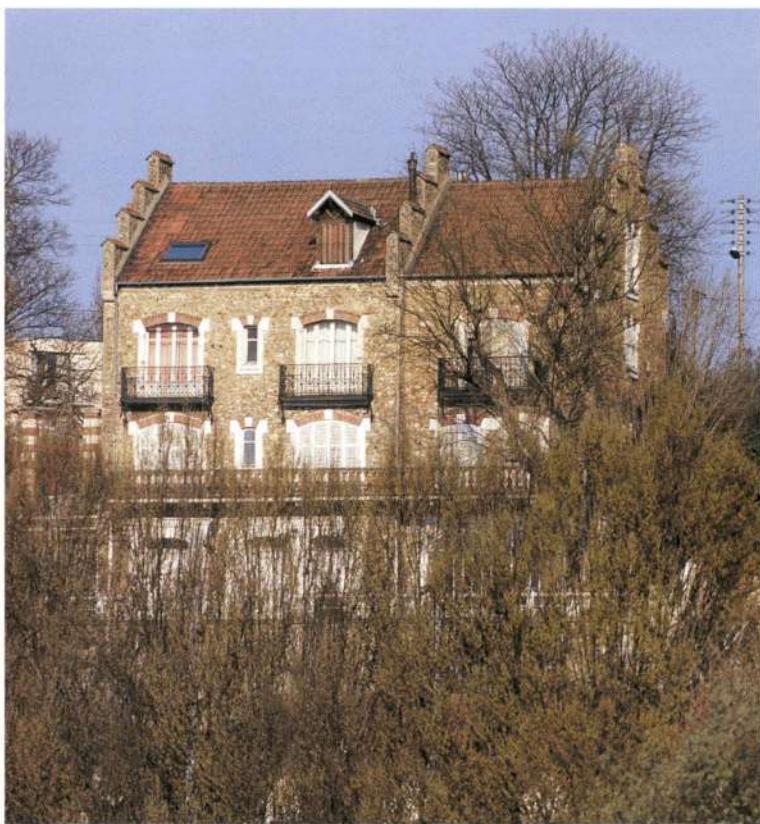
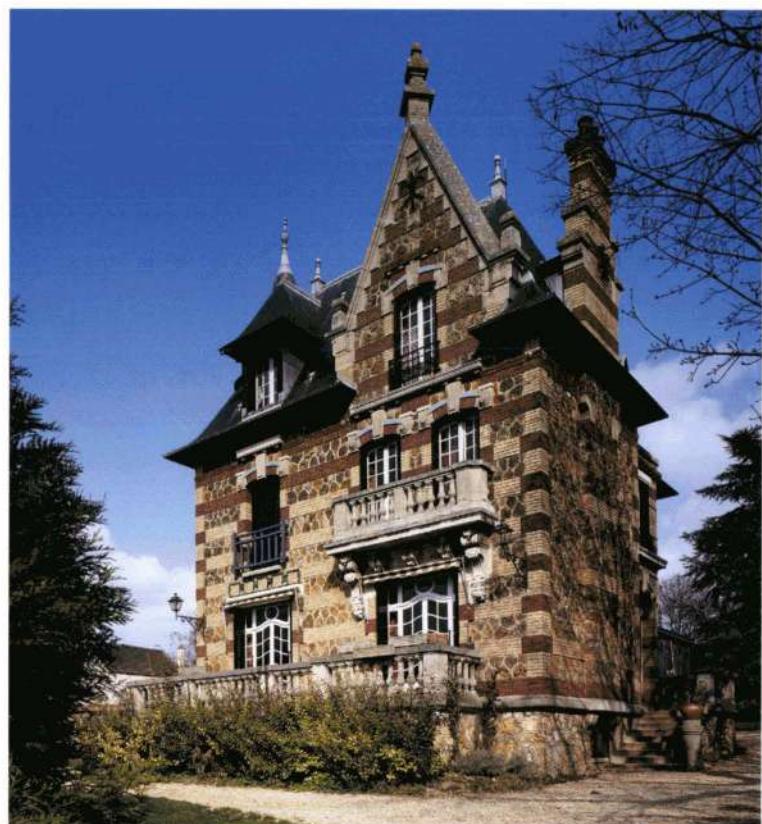
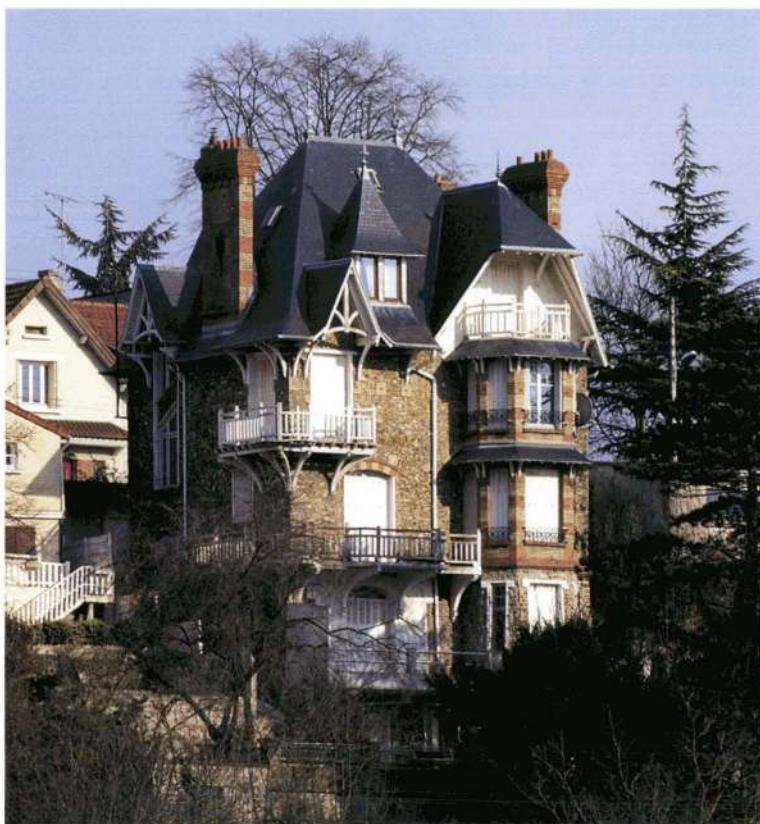
### Les Terrasses, actuellement M.J.C., avenue du Pont

Cette maison construite en 1911 par l'architecte E.A. Cabanié est la plus imposante des maisons de villégiature de Conflans-Sainte-Honorine. Dans l'annuaire de Seine-et-Oise de 1913, son commanditaire, le banquier parisien Matignon, était même promu au rang de propriétaire châtelain. À une époque où l'Art nouveau connaît son apogée et offre d'autres choix esthétiques, l'architecture castrale est ici la référence. Le plan articulé avec corps central flanqué de deux ailes, l'association brique et pierre, les chaînages d'angle en harpe, les hauts toits d'ardoise à la française, sont autant d'emprunts au style Louis XIII. De plus, à l'origine, le bâtiment avait des lucarnes en pierre, une crête et des épis de faîtage qui accentuaient encore son allure de château. Entièrement tournée vers la Seine, la demeure est juchée sur des terrasses reliées par des escaliers. Cette composition s'achève par deux rampes convergentes encadrant un nymphée axial souligné par des bossages rayonnants et ouvrant sur le jardin.





## La villégiature Fin d'Oise





Maisons, 11, 10, et 7, rue des Côtes-de-Vannes, (a, b, c), 37, avenue Beffroy (d), 19, rue d'Andrésy (e), 6 bis, rue des Côtes-de-Vannes (f)  
La villa *Le Charme* (f) mise à part, toutes ces maisons de villégiature du premier quart du XX<sup>e</sup> siècle ont en commun, outre leur polychromie, de chercher au maximum à profiter du panorama qui s'offre à elles. Cela est particulièrement évident pour celles placées en bord de coteau qui, chacune dans leur style, multiplient balconnets, balcons et loggias. *La Hune* (a), construite par l'architecte Henri Lecœur décline tous les points de vue possible : la superposition de bow-windows depuis l'étage de soubassement jusqu'aux combles forme une sorte de tour polygonale dont les baies s'ouvrent de tous les côtés.

La maison édifiée en 1911 par l'architecte parisien Albert Charpartier pour la grande famille de joailliers parisiens Meillerio (e) jouit d'une perspective hors du commun : son toit terrasse forme en effet un immense belvédère ouvert sur l'Oise, le confluent, Andrésy et la Seine.

La villa *Le Charme* (f) appartient à une famille, peu représentée à Conflans, de maisons de villégiature simples et fonctionnelles (elle est en rez-de-chaussée) entièrement ouvertes sur l'extérieur.

a	b	e
c	d	f

## La villégiature Les bords de Seine

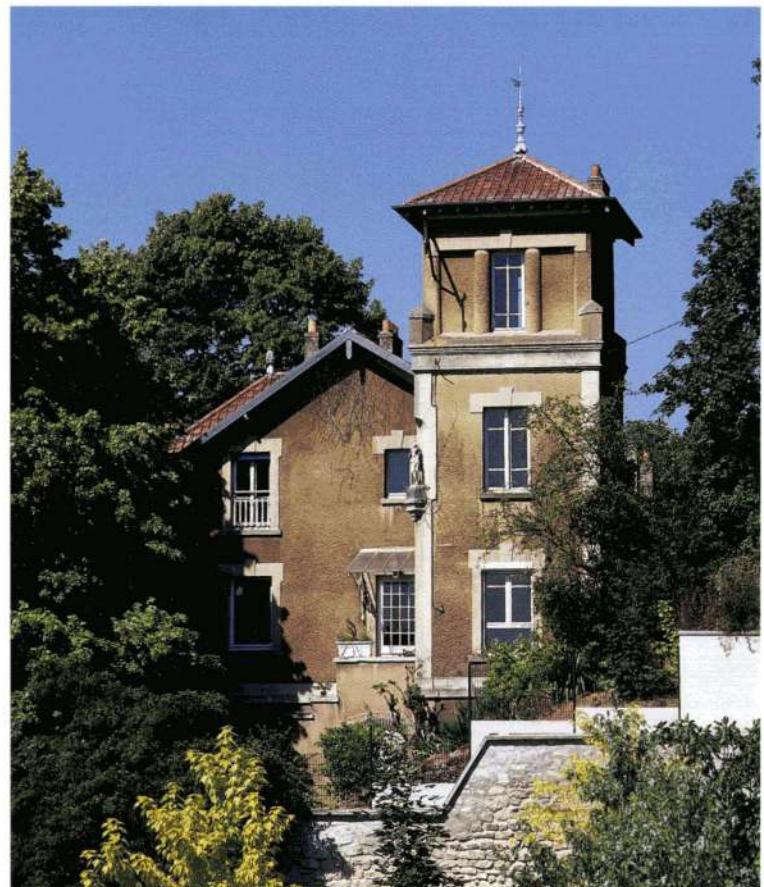


c  
a b

Maisons, 6, rue des Martyrs (a),  
41, quai de Gaillon (b), 44, rue des  
Martyrs-de-la-Résistance (c)

Le Moulin du Gibet, 2, rue de la  
Jouvence (d, e, f)

Construites en 1890 (a, b) ou 1894  
(c), ces trois maisons de villégiature  
ont en commun leur situation sur les  
bords de Seine moins prisée que celle  
de Fin d'Oise. Malgré leurs différences  
stylistiques, elles sont toutes conçues  
selon le même principe : placées au  
fond de vastes parcelles, elles ont un  
étage de soubassement permettant de  
racheter la pente, un rez-de-chaussée  
surélévé, un étage carré et des combles  
habitables. Elles déclinent diffé-  
rents emprunts caractéristiques des  
villas des années 1890 : un vocabulaire  
italianisant (b), avec belvédère et toit  
plat, ou bien pittoresque (la maison  
dite l'Oasis (c) avait une ferme appa-  
rente). On a encore ici recours aux  
matériaux industriels, brique, linteaux  
métalliques, faïences décoratives que  
rejoint le goût pour la polychromie.



## Le plateau

La mise en œuvre de la brique, préconisée alors par les publications d'architectes, permet des jeux décoratifs soit par l'alternance de lits clairs ou foncés (**c**), soit par les tables à décors géométriques (**a**), les encadrements de baies, les bandeaux en dents d'engrenage. Le crépi tyrolien qui recouvre actuellement la maison à belvédère a probablement masqué une façade elle aussi polychrome.

Contrairement aux villas précédentes, le *Moulin du Gibet* (**d, e**) construit en 1887 pour Louis Gaboyer, se trouve assez loin de la Seine. Elle n'en jouit pas moins d'un beau panorama car elle est située au point culminant du plateau. Son nom vient d'un moulin à vent qui avait été construit à cet emplacement vers 1805 par Jean Charles Debracque, meunier d'Éragny. Acheté en 1848 par Pierre Julien, marchand de farine, il se voit doté d'un bâtiment pour la dessication des résidus de féculles. Le moulin est détruit avant 1863. La nouvelle maison



d  
e  
f



est somme toute modeste, par rapport à la taille de la parcelle sur laquelle elle s'étend. Elle est adaptée à son rôle de villégiature campagnarde. Elle ne comporte qu'un étage de comble et son décor est entièrement concentré dans les céramiques du côté méridional. Il est toutefois probable qu'elle avait une façade polychrome à l'origine. Les deux carreaux de céramique (**f**) sont inspirés des faïences de Longwy dont on retrouve le bleu caractéristique, le relief des émaux cernés d'un trait noir et le fond craquelé. De même, le décor naturaliste à fond perdu très japonisant rappelle cette céramique lorraine.

## La villégiature Pieds-à-terre, chalets, cabanons, cottages et autres petits pavillons

f	
e	
a	b

Modèles (AM) : chalets Chipot-Renard à Malakoff (a, b, c, d),

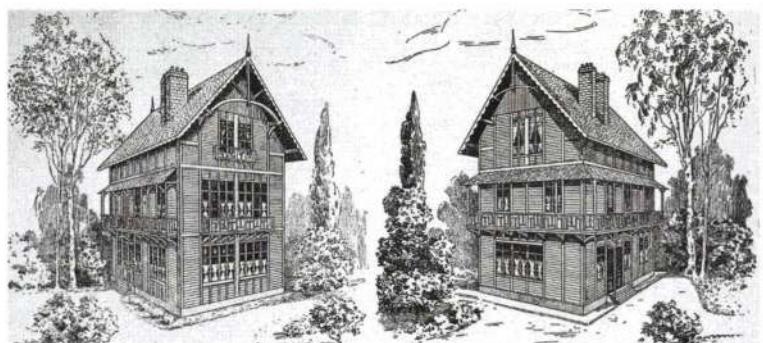
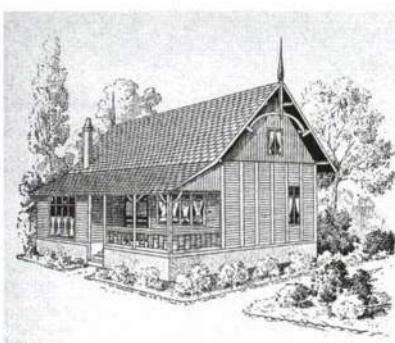
Chalet suisse démontable 18-22, rue Paul-Bert à Paris (g)

Chalets : 32, rue de Pologne (e)

109, rue de Bellevue (f)

24, rue Pasteur (h)

De nombreux lotissements de Conflans-Sainte-Honorine autorisaient « les chalets dits démontables élevés sur soubassement et couverts en tuile ou en ardoise » et les Archives municipales comptent des dizaines de déclarations de travaux des années 1920-1930 concernant des chalets en bois ou en fibro-ciment. Ces abris, pieds-à-terre du dimanche pour les plus petits, permettaient aux familles de jardiner et de s'aérer chaque fin de semaine. Les catalogues de constructeurs déplient de nombreux modèles plus ou moins luxueux : série spéciale pour la plage et la campagne avec étages et vérandas (a), série cottages de luxe (b) avec ferme apparente et



h	
g	
c	d

étage de comble, mais il est probable que ce sont les formules plus simples, série cottage (c) ou populaire (d) qui étaient achetées. La plupart des demandes de permis concernent en effet des édifices de dimensions modestes, avec deux pièces, une chambre et une cuisine. Quelques-uns de ces chalets ont été conservés (e, f, h) et témoignent de la pérennisation de cet habitat, sauf celui de la rue de Pologne qui sert encore exclusivement d'abri de jardin (e). Pour d'autres, on peut constater, comme à Athis-Mons (Essonne) et dans bien d'autres localités de la banlieue, que l'abri en matériau léger est la première étape d'une installation dont la phase suivante est la construction d'un pavillon en dur. Au 24 de la rue Pasteur (h) se trouve le seul exemple que nous ayons retrouvé de cette stratification : au chalet en bois d'origine a été ajouté un pavillon en pierre qui lui est relié par un passage vitré.



**18 et 22, Rue Paul-Bert.**

Type S Nouveau 1924

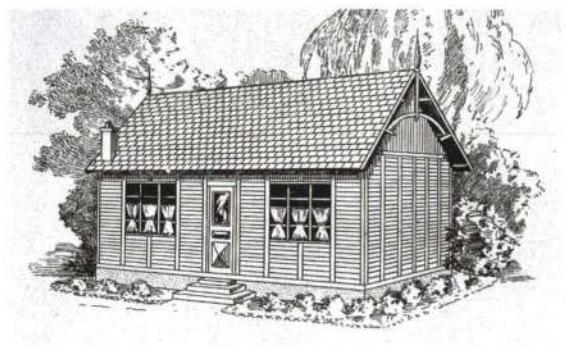
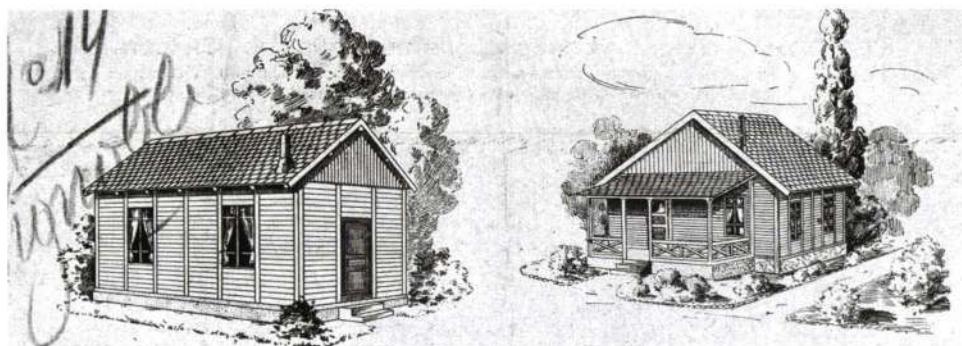
TRAM N° 10. — MÉTRO : Porte de Clignancourt  
13 minutes de la Porte

Téléphone : NORD 40-36  
R. C. Série 217 945

CHALETS depuis 1.800 f.  
(Voir Modèle à Saint-Ouen)

*Parloir en bois. 2 pièces de 5'00.— 5'00.—  
2 portes sur façade  
2 croisées sur façade  
M. J. Lebègue — à  
Constant S. Frémion  
Platane du Moulin*

Architecte Léonard, 36, Rue Labat, Paris (18<sup>e</sup>) — Tel. Nord 40-36



# Le triomphe de l'habitat individuel Pavillons et villas

a	b	c
d	e	f
g	h	i

j	k	l
---	---	---



## Maisons

8, rue Beffroy, 1934, architecte H.G.

Pion (a),

9, rue Émile-Chapelier (b),

25, rue des Alouettes, entreprise

Netter, (c),

1, rue Louis-Cirjean, 1928 (d)

7, rue Edmond-Magniez (e)

2, rue Désiré-Foucher, 1925, architecte

E. Marié (f),

12, avenue Carnot (g)

48, quai de Gaillon (h)

Maisons-jumelles, 11-13, rue Pasteur (i)

2, rue Paul-Bert (j)

3, rue Eudoxie, 1929, architecte

Feuillastre (k)

62, rue des Alouettes (l)

Comme on peut le voir à travers cette sélection de pavillons et de villas construits dans l'Entre-deux-guerres, un schéma standard n'est pas forcément synonyme d'uniformité. Si les maisons les plus anciennes présentent leur mur goutterot en façade (b, h, i), les plus nombreuses comportent une façade pignon qui était alors véritablement à la mode, en référence à l'architecture néo-régionaliste alsacienne ou basque. De multiples variations sont possibles, comme la présence d'une demi-croupe (a, f, j), la dissymétrie (k), les toits brisés (d). De même pour les matériaux, qui sont tour à tour affichés : meulière (g, j), calcaire en opus incertum (a, d, e), plus rarement la brique (i) ou la plupart du temps masqués par un enduit (b, c, h, k). Le style « moderne », (l) toits en terrasse, volumes cubiques, enduit blanc, a rencontré peu de succès à Conflans et reste très minoritaire.





a

**34, rue du Général-Mangin, 1968 (a)  
27, rue Beffroy, 1960 (b)**

Ces deux maisons attestent que dans les années 60 le néo-régionalisme était encore à la mode. La première (a) a été réalisée par P. Bretteville, constructeur normand, en véritable pan-de-bois. La seconde (b), dont les plans ont été dressés par le commanditaire Gaston Rousset, directeur de l'école de Fin d'Oise, avait vu dans un premier temps son permis refusé à cause de sa façade de style « néo-

provençal » qui n'était pas de mise dans ce quartier. Elle fut finalement autorisée mais de fait il s'agit davantage d'une libre interprétation du style néo-basque.

## Le triomphe de l'habitat individuel L'ingénieur Bonna



Façade d'un pavillon Bonna



**Maison, 4-4 bis, avenue du Maréchal-Gallieni**

**Vue d'ensemble (a)**

**Permis de construire d'une autre maison Bonna à Fin d'Oise (AM) (b)**

**Détail de la façade latérale sud (c)**

**Détails du garde corps (d)**

Aimé Bonna, l'ingénieur aux idées fertiles qui a fait fortune lors de la construction de l'émissaire de la Ville de Paris, a déposé plusieurs brevets dont le point commun était la souplesse et la légèreté du matériau, le ciment armé, mis en œuvre sur place et permettant des effets décoratifs variés. La maison, avenue du Maréchal-Gallieni, dont le permis de construire a été

déposé en 1929, est un exemple de toute la richesse décorative de ce procédé qui peut être appliqué à des édifices même modestes. Il s'agit ici d'une maison double, coupée dans le sens vertical et traitée comme une villa. L'entrée est monumentalisée par les quatre minces colonnes soutenant le balcon du premier étage et par les petites terrasses du rez-de-chaussée surélevé (a). Le garde-corps de celle de gauche orné de colonnettes au décor mouluré est remarquable. La partie inférieure comporte une ronde de femmes à l'antique (d). La façade principale était entièrement ornée d'un décor mouluré de peltes et de

refends qui ont été supprimés lors du dernier ravalement. Une façade latérale les a conservés (c). On peut avoir une idée de l'allure générale de la maison par le dessin ci-dessus retrouvé aux Archives municipales (b) et qui concerne un autre bâtiment de ce modèle sur le quai de Fin d'Oise (détruit), signe que l'objectif de Bonna était d'arriver à une forme de constructions en série.



## L'architecte Lacombe



**Villa 67, avenue Carnot (a)**  
**Mosaïque 69, rue des Alouettes (b)**  
**Villa 6, rue Marie-Charles (c)**  
**Pavillon 11, rue des Alouettes (d)**  
 La signature de Raymond Lacombe, architecte « A. D » – des Arts Décoratifs – a été recensée à Conflans sur près d'une vingtaine de pavillons et de villas. Mais il a travaillé dans toute la région et notamment à Sceaux. À partir de 1927, son agence se trouve à Bagneux, 6, rue Neujahr. Villas et pavillons représentent son domaine de prédilection. Souvent fondés sur un même type – pavillon en pignon et rez-de-chaussée (d), villa avec étage et deux corps de bâtiment (c) – ils se

définissent ensuite à travers matériaux, couleurs et détails. La rue des Alouettes est en cela un lieu idéal d'observation. Certains éléments récurrents, telle une petite mosaïque (b) reconnue jusqu'à Paray-Vieille-Poste (Essonne), font figure de signature. La villa avenue Carnot (a) est la plus importante maison Lacombe repérée à Conflans. Réalisée en 1934 pour René Boulet, fabricant de tringles à rideaux, elle a conservé son élégant portail de brique. Le corps de la maison, cube massif, est flanqué d'un bow-window circulaire en saillie, et de grandes lucarnes triangulaires. L'architecte a réutilisé ce modèle pour

une autre villa qu'il a construite à Sceaux, 45, rue Jean-Racine et qui a été publiée dans la *Construction Moderne* en 1936.

J. D.



a	d
b	c

## Le triomphe de l'habitat individuel Les Castors

Groupe n°2, rue des Côtes-de-Vannes (a)

Groupe du rail n°3, rue de la Fraternité (b)

Groupe du rail n°6, allée de Chateaubriand (c)

Dessin humoristique paru dans l'Aude, le 18/10/1950 (d)

Groupe du rail n°4, allée de Saint-Éxupéry (e)

Groupe des Richevilles, rue des Lilas (f)

Trois sortes de « Castors » ont œuvré à Conflans : les « indépendants », groupe d'amis décidant de construire ensemble leurs maisons (a). Ils mirent trois ans à cinq pour construire six maisons. On trouve ensuite les « autonomes », Castors du rail (b, c, d), largement épaulés par la SNCF qui fournit plans, devis, conseils et achats groupés de matériaux, et enfin les « encadrés » (f) pris en charge par la S.A. des Castors de Richeville fondée en 1955. Malgré leurs différences d'aspect, ces maisons présentent plusieurs caractères communs liés au besoin de réaliser des constructions économiques. Le principe de la mitoyenneté a été très largement utilisé, permettant de réduire les coûts de charpente et de couverture. À part celles du groupe des Castors du rail n°4, toutes les maisons sont en rez-de-chaussée, ce qui permet d'éviter un





c	e
b	
d	a
f	



escalier intérieur. Qu'elles soient mitoyennes ou non, elles ont un séjour et trois chambres, une cuisine et une salle d'eau. Malgré leur étage, les maisons de l'allée Saint-Éxupéry (**e**) ne sont pas plus grandes. Leur différence essentielle vient de la présence d'une pièce en double hauteur perceptible sur la façade. La petite fenêtre décalée dans l'angle supérieur gauche correspond à une chambre en mezzanine.

Les maisons des Castors des Richevilles (**f**) furent aussi construites selon le principe du partage du travail, mais il était aussi possible de sous-traiter les travaux. Ce sont des maisons du type Phénix à charpente métallique.

## Le triomphe de l'habitat individuel Les Castors



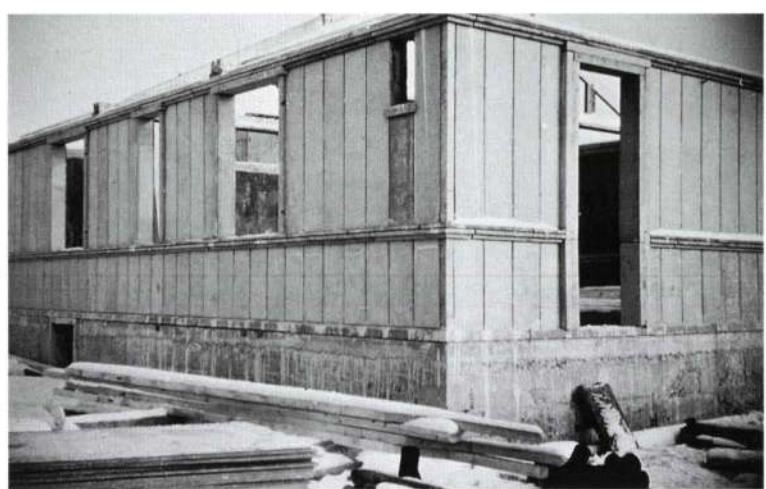
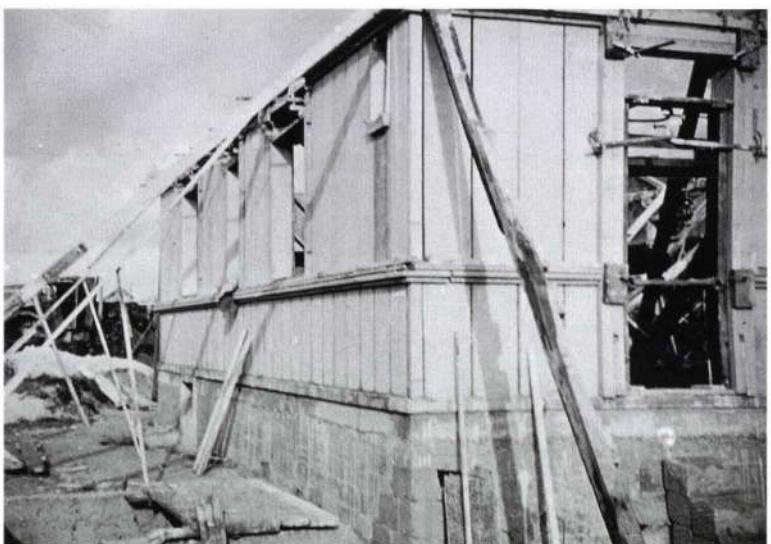
Maison double 4, rue Denis-Papin

Carnet de bord (coll. part.)

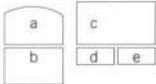
L'avancement des travaux au fil des saisons (coll. part)

Le groupe des Castors du Rail n°2 a été créé en 1950 mais la construction n'a commencé que le dimanche 13 juillet 1952. Il comportait six familles dont la motivation était la suivante : « Nous avons désiré devenir Castors parce que notre vie familiale actuelle est pénible, dans des logements insuffisants où nous ne goûtons guère de repos. Certains de nos camarades sont même menacés d'expulsion par leurs propriétaires ». Les heures de travail effectuées par chacun ont été consignées dans un carnet de bord. 59 semaines ont été nécessaires pour parvenir àachever le chantier. Les cheminots, qui n'habitaient pas sur place, venaient dès qu'ils le pouvaient, en semaine après le travail, comme le montre le document ci-contre.

dimanche du 15 au 21 - 9. 52						dimanche du 29.9 au 5.10. 52					
Sabotin	Jugend	Maurice	Bernard	Bernard	Jehan	Sabotin	Jugend	Maurice	Bernard	Bernard	Jehan
15 3.15	4.	(ABD)	3.15	3.30	3°	29 2.45	(ABD)	3.30	2.45	2.30	2.30
16 3.15	4.30	3.30	3.15	4°	3.15	30 3.15	3.15	3.15	4.30	3.30	3.30
17 4.	4.30	3.30	3.15	8	3°	1 Kutanou 3.15	3.15	3.15	3.15	3.30	3.30
18 8°	3.30	2.15	3.15	3.15	3°	2 3.15	3.15	3.11	4°	5°	3.30
19						3 2.45	2.45	2.15	2.15	5	3.30
20 3.45	3.45	3.45	4°	(ABD)	3.45	4 5	3.15	3.15	(ABD)	3.15	3.15
21 3.	3	3.	3°	(ABD)	3	5 2.40	2.40	2.40	(ABD)	2.30	2.30
22 26.15	29.15	16°	2.45	2.25	19°	+ 3° Maurice 19.30	19.30	18.30	2.88	90°/15	19.45 + 3° denton.
dimanche du 22 au 28 - 9. 52						dimanche du 6 au 12 - 10. 52					
Sabotin	Jugend	Maurice	Bernard	Bernard	Jehan	Sabotin	Jugend	Maurice	Bernard	Bernard	Jehan
23 3.30	3.30	3.30	3.15	3.15	3°	6 (ABD)	4°	3.15	3.15	(ABD)	8
24 3.30	3.30	6.15	4	3.15	4	7 4°	4°	3.15	3.15	3.15	3
25 4	3.30	3.15	3.10	8	9.15	8 3.15	4°	4°	4.30	3.15	3°
26 3.30	3.30	3.15	(ABD)	8.30	4.15	9 3.15	4	8.30	8.30	3.15	3°
27 8.30	(ABD)	(ABD)	3.15	8.30	4.15	10 3.15	4	4.30	4.30	3.15	3°
28 3.15	(ABD)	3.15	3.15	4?	4.9	11 3.30	10.30	3.30	4.	3.15	3°
29 (ABD)	(ABD)	3.15	6.15	(ABD)	3.95	12 5.30	4.30	2.30	5.30	5.30	(ABD)
30 26.95	14°	23.45	20.30	3.4°	39.30	22.45	3.5°	29.30	33.30	21.45	22.45 X



# Un pont, deux ponts, trois ponts... dix ponts



Pont de chemin de fer sur l'Oise dit pont Eiffel (1892) (détruit) (affiche publicitaire, BnF) (a),

Pont routier suspendu sur l'Oise (1837) (détruit) (carte postale, AD, Yvelines) (b)

Pont de chemin de fer sur la Seine (1947) (c)

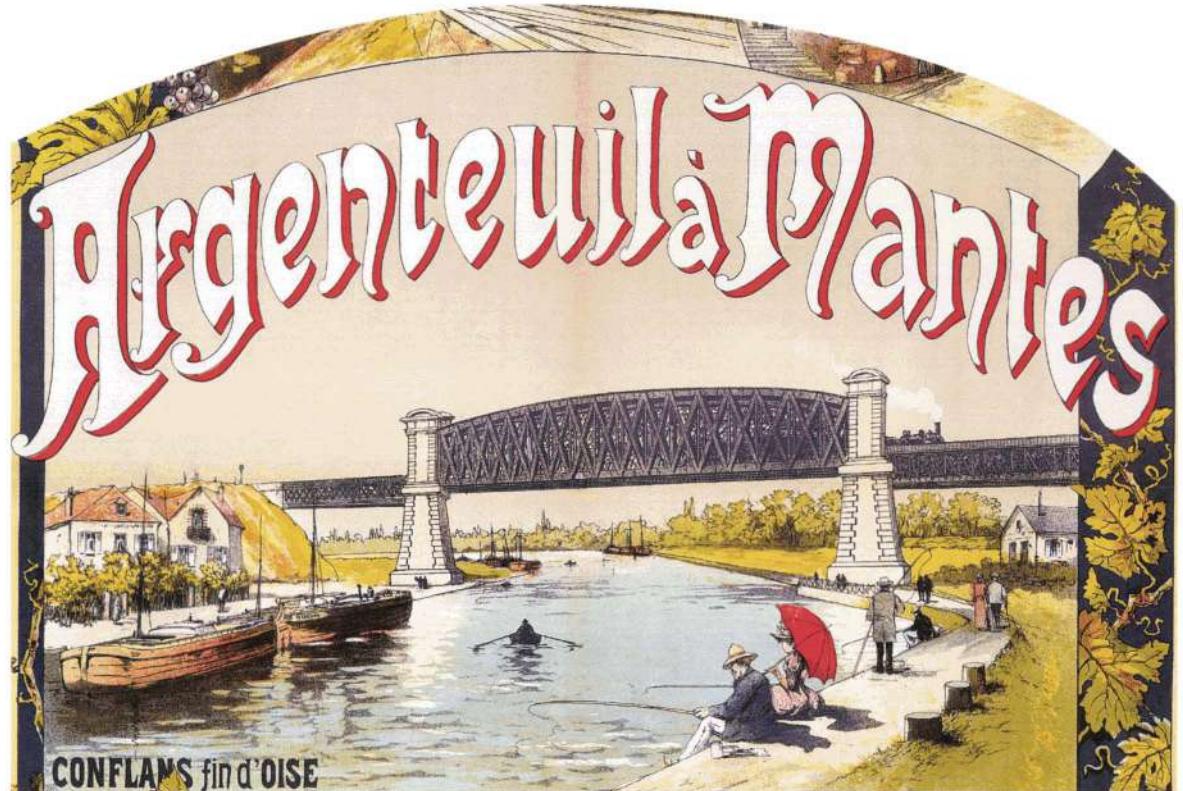
Pont routier sur la Seine dit pont Roussel (1874) (détruit) (carte postale, MIDF) (d)

Pont routier sur l'Oise dit pont Boussiron (1929) (détruit) (carte postale, CATLA) (e)

Jusqu'en 1836, Conflans n'avait que deux bacs pour franchir la Seine et l'Oise. C'est dire que lorsque la ville songea à se doter de ponts, le monopole du prestigieux corps des ingénieurs des Ponts et Chaussées était révolu. Les techniques successivement expérimentées, ponts suspendus, ponts métalliques à poutres droites en treillis, ponts en béton, le furent aussi à Conflans.

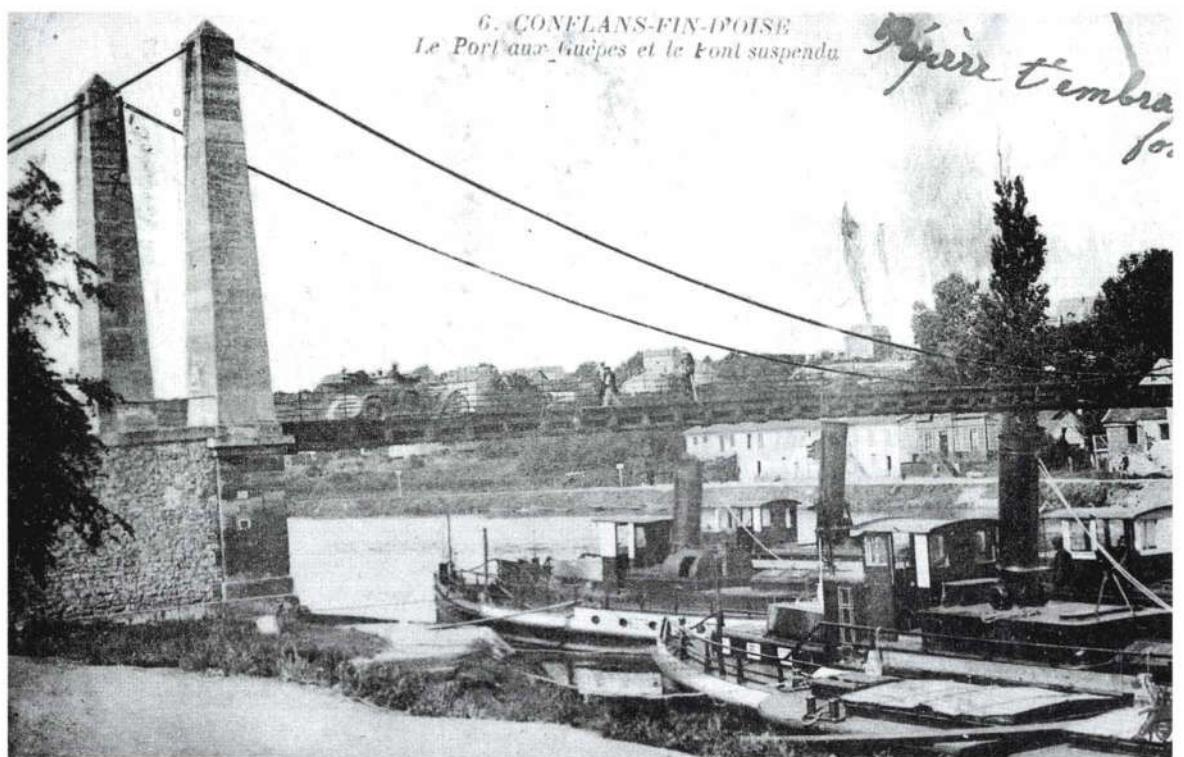
La technique du pont métallique alors à son apogée fut adoptée en 1892 par les sociétés Eiffel et Soubirou pour la construction sur l'Oise du pont de chemin de fer de la ligne Argenteuil-Mantes (a). L'arche principale, qui atteint près de 100 mètres, était à tablier droit avec treillis en croix de Saint-André et membrure supérieure parabolique. Au centre, la chaussée se trouvait dans la partie inférieure des poutres tandis qu'elle passait à leur sommet sur les arches latérales. Le pont Eiffel, bombardé en 1944, a été reconstruit en 1947 selon une autre technique.

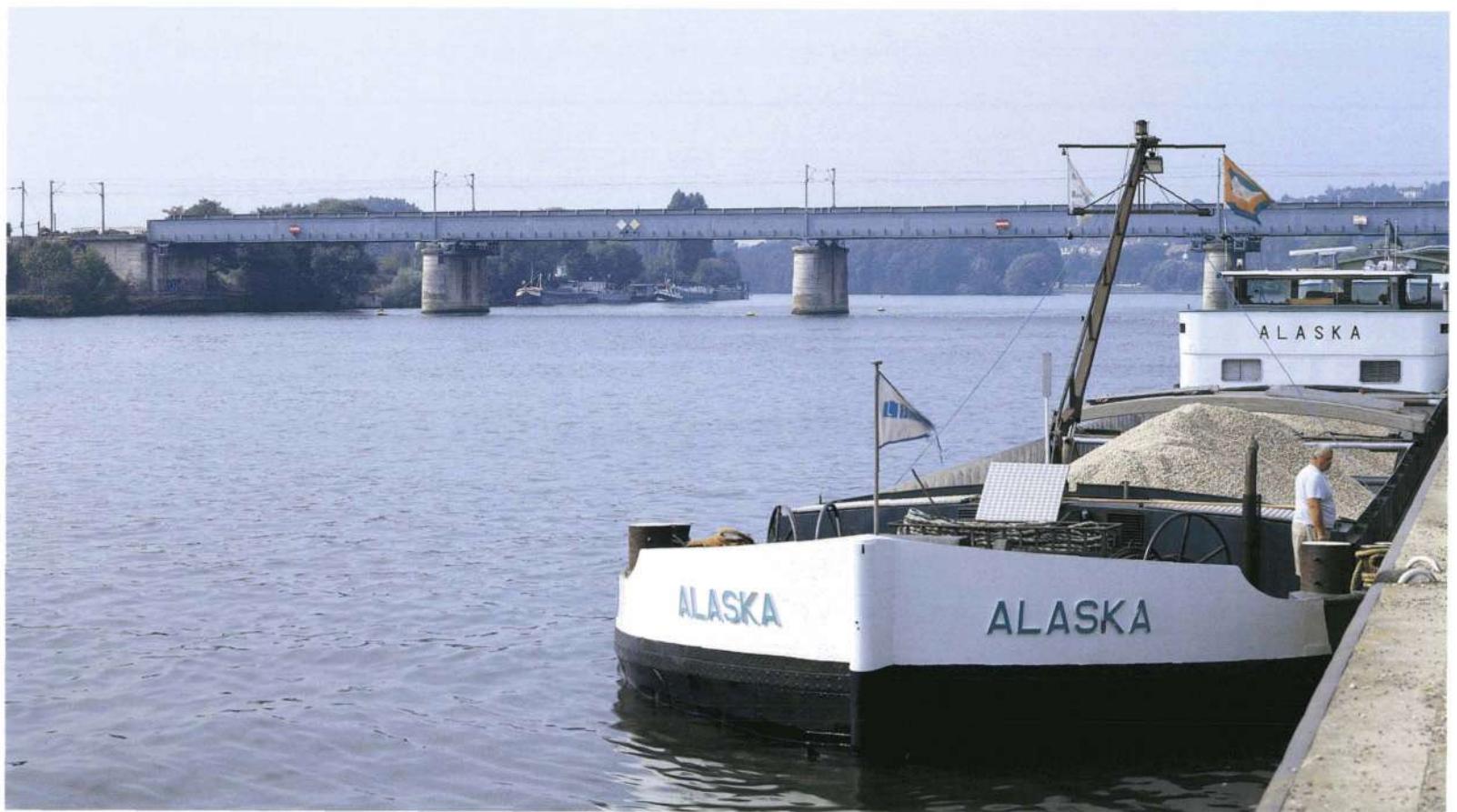
Le premier pont routier sur la Seine, détruit par mines pendant la guerre de 1870, n'est connu que par des dessins mais il était semblable au pont suspendu sur l'Oise conservé jusqu'en 1929 et mieux illustré. Les deux sont dus à l'initiative de l'ingénieur Marc



6. CONFLANS-FIN-OISE  
Le Port aux Guêpes et le Pont suspendu

*Gére t'embra  
fo.*





Seguin, un des premiers à utiliser cette technique en France. Les câbles soutenant le tablier étaient suspendus à quatre obélisques en pierre. Le pont, long de 126 mètres, comportait un tablier de 78 mètres reposant sur deux culées. Une carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle (**b**) montre qu'à l'ère du remorquage le tirant d'air était devenu insuffisant et que les remorqueurs devaient abaisser leur hautes cheminées pour passer sous le pont. Un péage

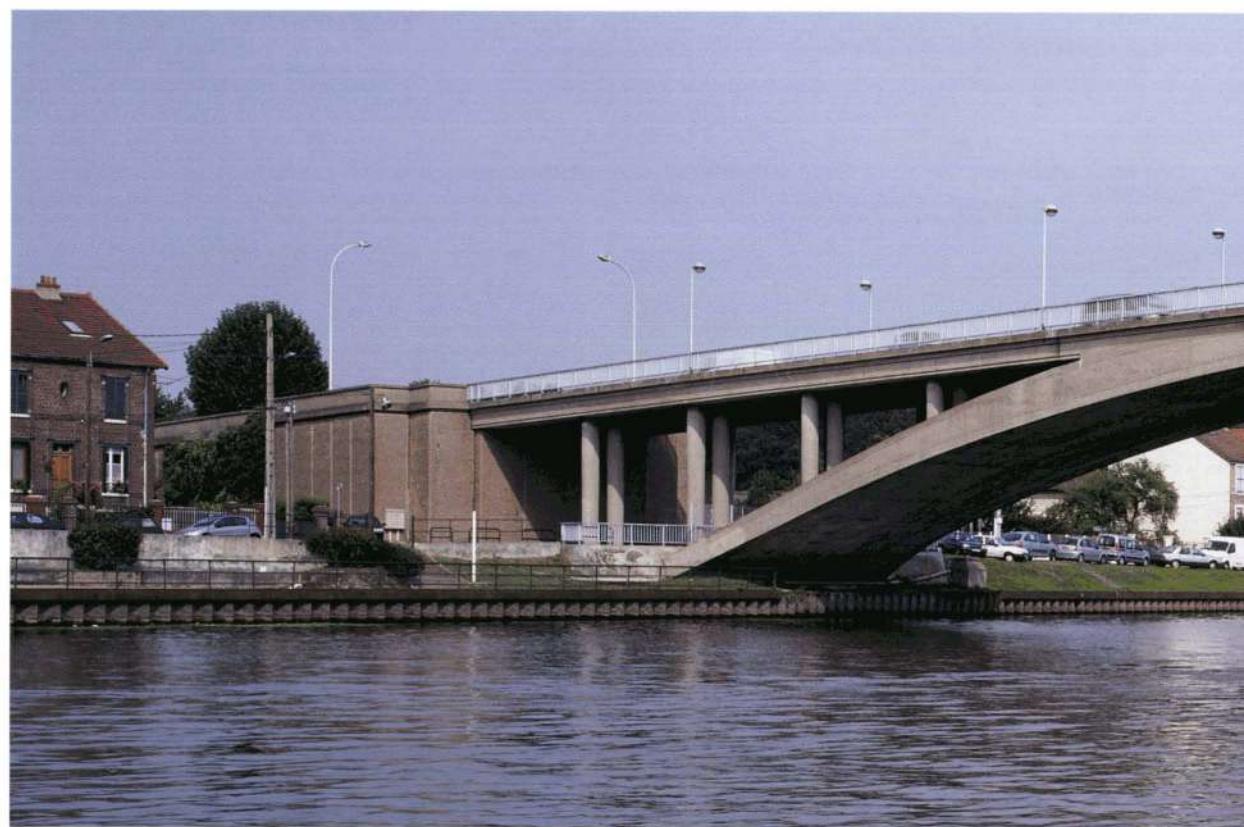
devait être acquitté par ses utilisateurs. Ce pont, reconstruit en 1873, était devenu vétuste et il fut remplacé en 1929 par un nouvel ouvrage. Mais entre temps, le béton armé avait fait son apparition et c'est dans ce matériau que l'entreprise Boussiron et l'architecte Georges Wybo le reconstruisirent (**e**). L'élegant ouvrage qui fut réalisé sous leur égide a une silhouette caractéristique des ponts de l'Entre-deux-guerres : un large arc supportant



des suspentes en béton disposées tous les six mètres pour retenir les têtes de pont sur lesquelles s'étend le tablier. Le contreventement est assuré par un étrésillonnage en béton que l'on aperçoit à gauche de la photographie. Cet ouvrage d'art a été détruit en 1940. Lorsqu'il fallut réédifier le pont sur la Seine, en 1874, le constructeur Roussel prit le parti de construire le pont en fer laminé à poutres à âmes pleines qu'on

voit au premier plan de la carte postale ; il a été détruit en 1944. On aperçoit à l'arrière plan de cette carte postale le premier pont de chemin de fer sur la Seine (**d**), lui aussi à poutres droites en treillis, construit en 1877 pour la ligne Achères-Pontoise par l'entreprise Joly ; il fut détruit en 1944. Lors de sa reconstruction, les ponts à poutres à âmes pleines avaient supplanté les treillis grâce au développement de la soudure (**c**).

## Un pont, deux ponts, trois ponts... dix ponts



Pont routier sur l'Oise (1947)

Pont de chemin de fer sur l'Oise (1947)

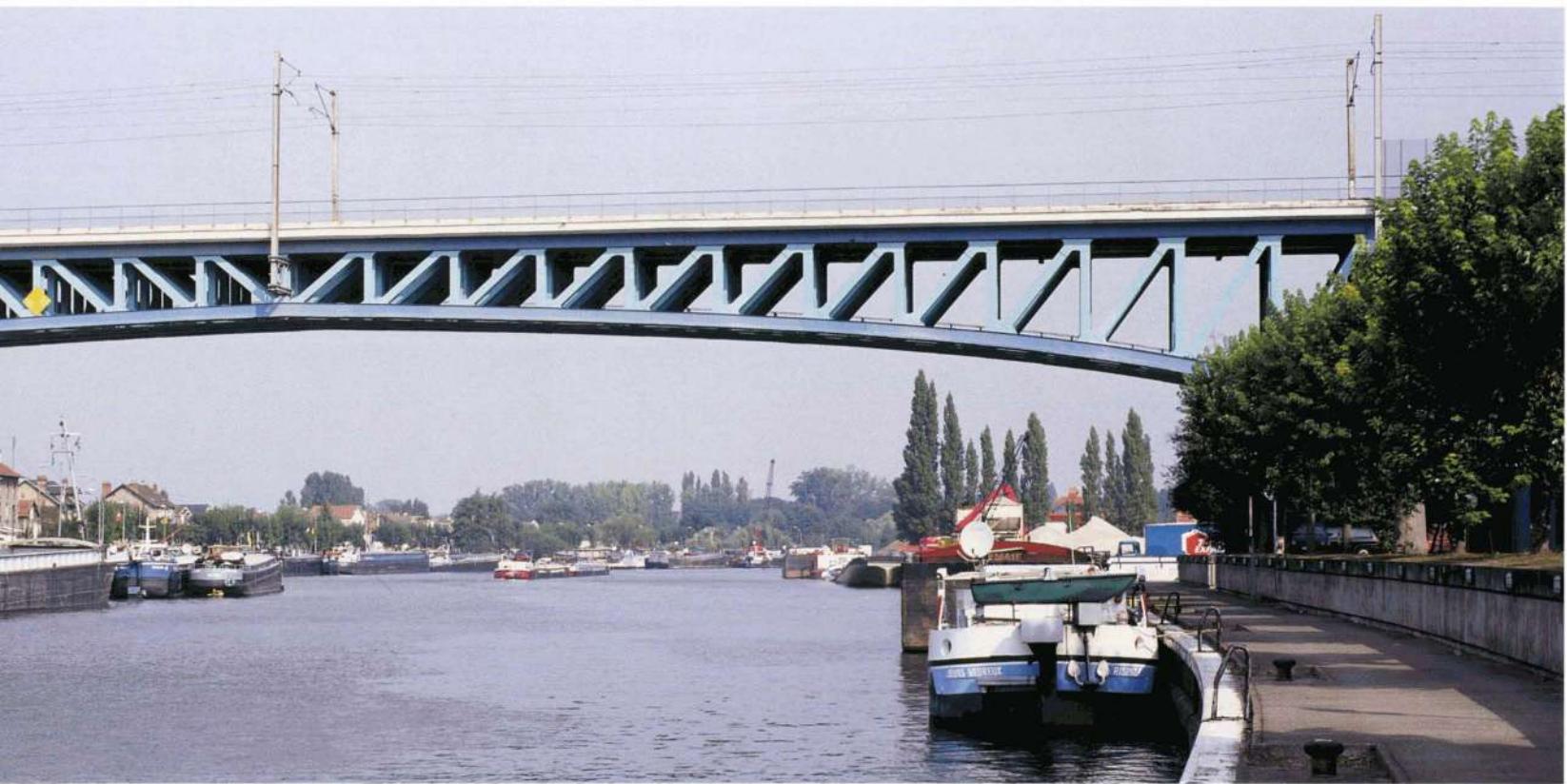
Le profil de ces deux ponts contemporains est plus élégant que celui des précédents parce qu'il barre moins l'horizon.

C'est encore l'entreprise Boussiron qui est chargée de reprendre le pont routier sur l'Oise détruit en 1940. Elle utilise le béton armé alors que déjà le béton précontraint avait fait son apparition. Comme la plupart des ponts de l'après-guerre, il a un arc avec tablier supérieur, procédé plus économique en cette période de Reconstruction.

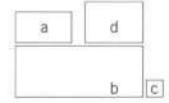
Le pont Eiffel, bombardé en 1944, a été reconstruit en 1947 par la société Bacci sur le même principe des treillis métalliques mais avec un profil différent : l'arche centrale en arc segmentaire a remplacé le tracé rectiligne.

Contreboutée par deux demi-arches, elle enjambe avec légèreté la rivière. Le tablier passe sur la partie supérieure.





# Un dédale de galeries

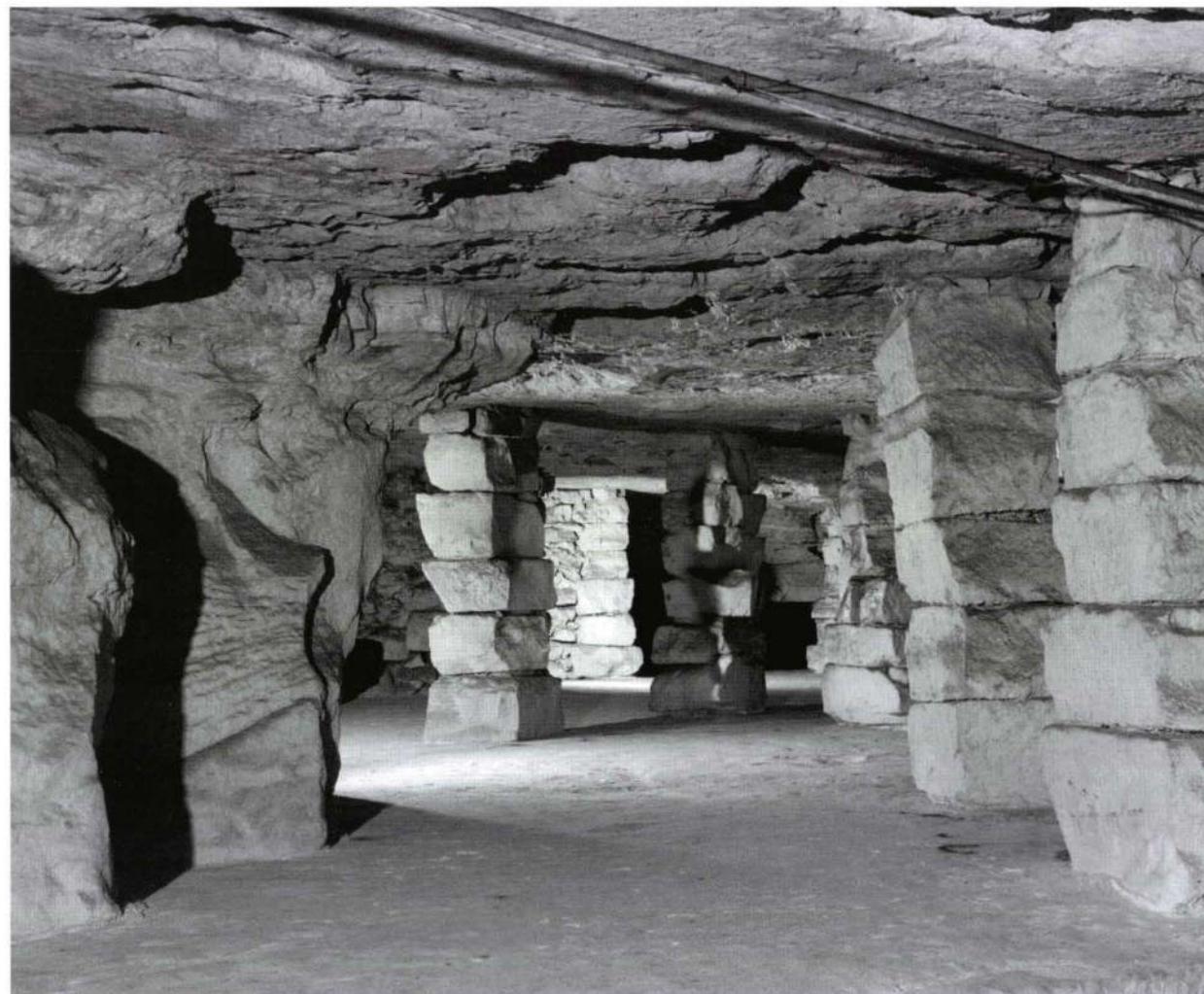


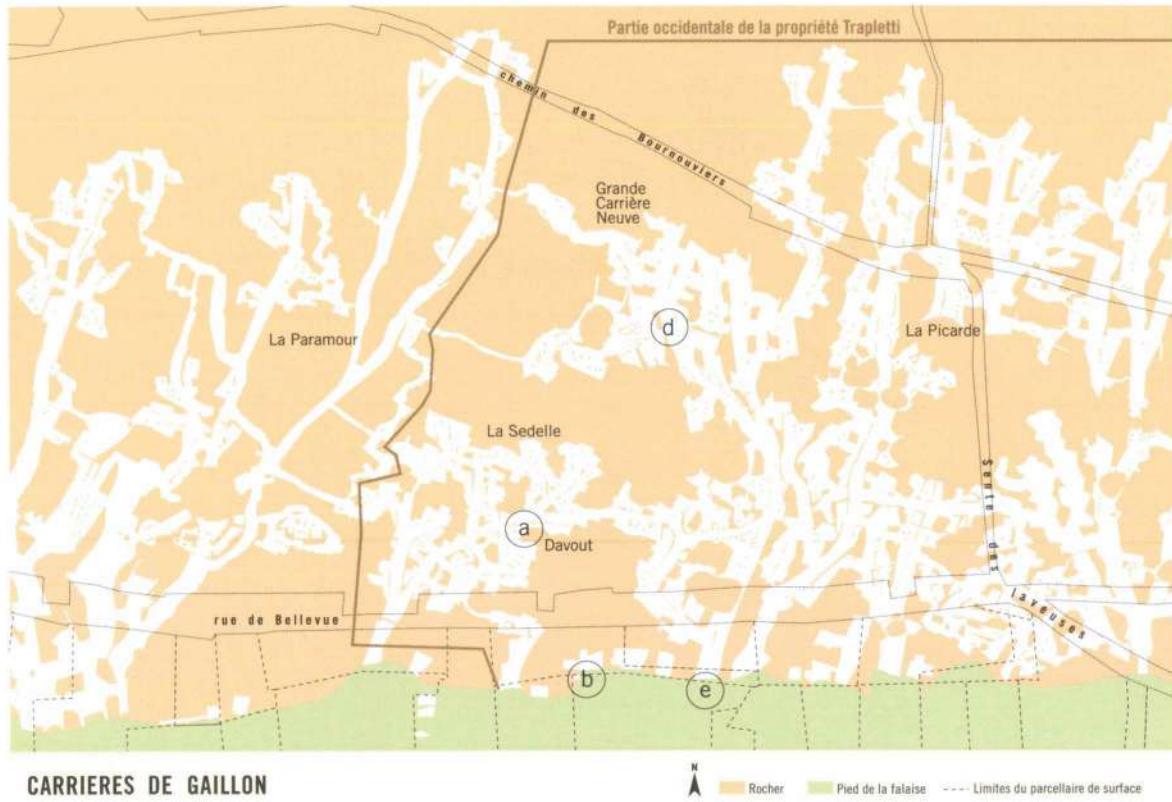
**Les anciennes carrières « La Picarde », actuellement champignonnières Trapletti Un pilier tourné de l'ancienne carrière Davout (a)**

**Vue d'ensemble d'une galerie de la carrière Davout (b), entrée de la champignonnière (c)**

**Plan d'une partie des carrières de Gaillon (d)**

Situées à Gaillon, ces carrières sont le signe de deux activités importantes qui ont marqué la ville : l'extraction de la pierre, puis la culture des champignons. Un rapport de 1841 précise qu'on y employait cent ouvriers. Les principales carrières représentées sur la carte (d), la *Paramour*, la *Grande Carrière* et la *Picarde* ont appartenu aux Tessé, grande famille de carriers conflanais. En 1843 la *Paramour* est vendue à M. Fouillère ; la même année on demande aux frères Tessé de faire dresser un plan de la *Grande Carrière* et en 1845 Pierre Aimé Tessé est autorisé à continuer l'exploitation souterraine par « bouche et cavage » de la carrière au lieu dit la *Picarde*. La photographie (b) prise dans la *cave Davout* permet d'appréhender l'ampleur des galeries de 4 à 5 mètres de large sur environ 2,5 mètres de haut creusées sous 12 à 15 mètres de terre et pierre calcaire. Ce procédé d'exploitation fait suite à l'exploitation à ciel ouvert, possible lorsque l'épaisseur du terrain à dégager pour arriver au banc royal est inférieure à 3 mètres. Mais au delà, on passe à l'exploitation souterraine en creusant des galeries sensiblement parallèles dont le ciel est soutenu par des piliers. La méthode la plus ancienne de soutènement consistait à laisser dans la masse des piliers naturels appelés « piliers tournés » (a). Mais cela représentait une perte importante de matière, comme le prouve un document d'archives de



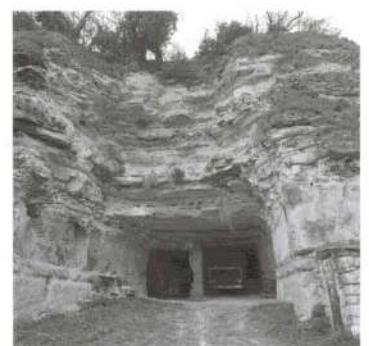


CARRIERES DE GAILLON

Rocher Pied de la falaise Limites du parcellaire de surface



1856. À cette date, une enquête fut ouverte à la suite d'un éboulement dans une carrière près d'Herblay et il s'est avéré qu'il était dû au fait que certains exploitants, par facilité et économie, se contentaient d'exploiter les piliers laissés pour la solidité de l'ensemble. Ils opéraient une sorte de dépilage qui affaiblissait la carrière. L'autre technique d'exploitation « par hague et bourrage » permet au contraire de retirer toute la pierre sans perte de matière. On construit pour soutenir le ciel des « piliers à bras » formés de blocs de pierre superposés. La cave Davout (b) montre que les deux techniques coexistent. Au fur et à mesure de l'avancement, on entassait les débris (bourrage) derrière des murs de pierres sèches (hague) que l'on aperçoit derrière la forêt de piliers à bras. Lorsque l'extraction de la pierre fut abandonnée, les carrières devinrent des champignonnières, les galeries étant propices par la stabilité de leur température à la culture du champignon de Paris. Les établissements Trapletti, en activité depuis 1951, s'étendent sur 17 kilomètres de galeries.



# LTT Une belle usine



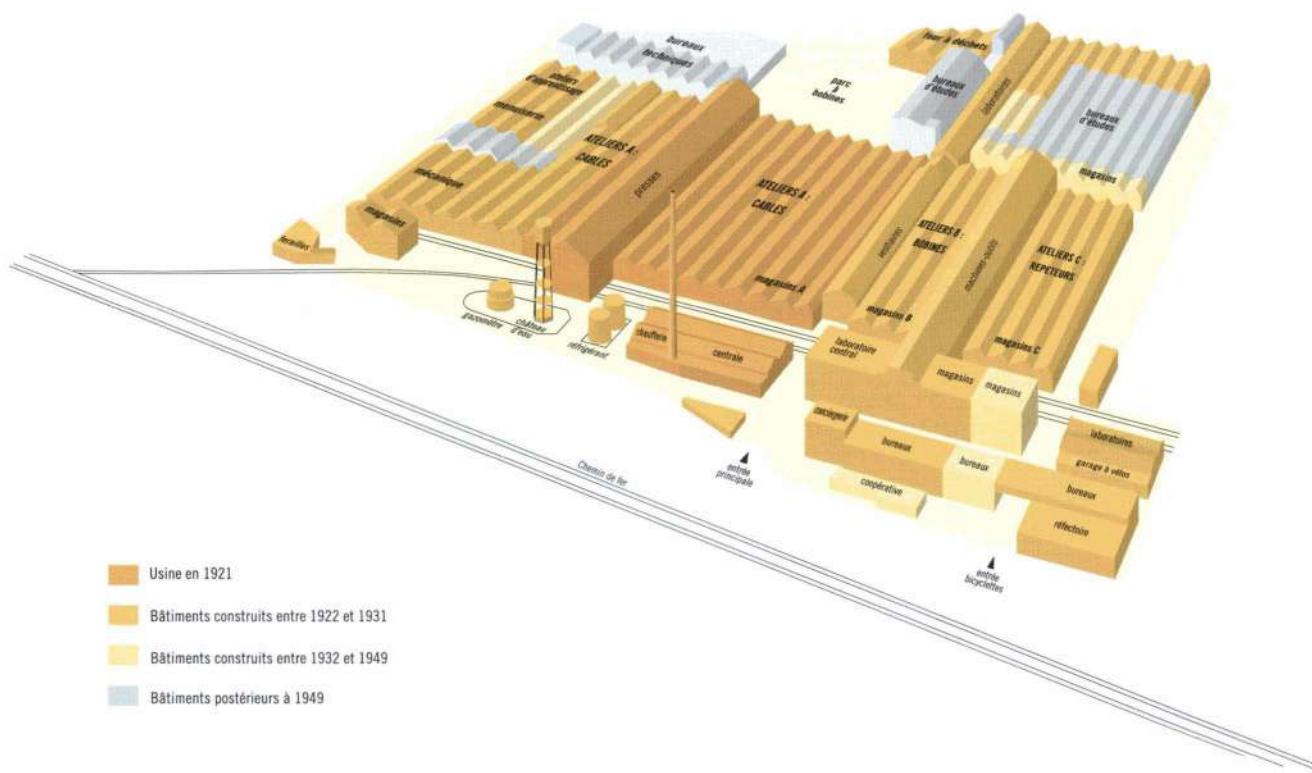
a  
b  
c

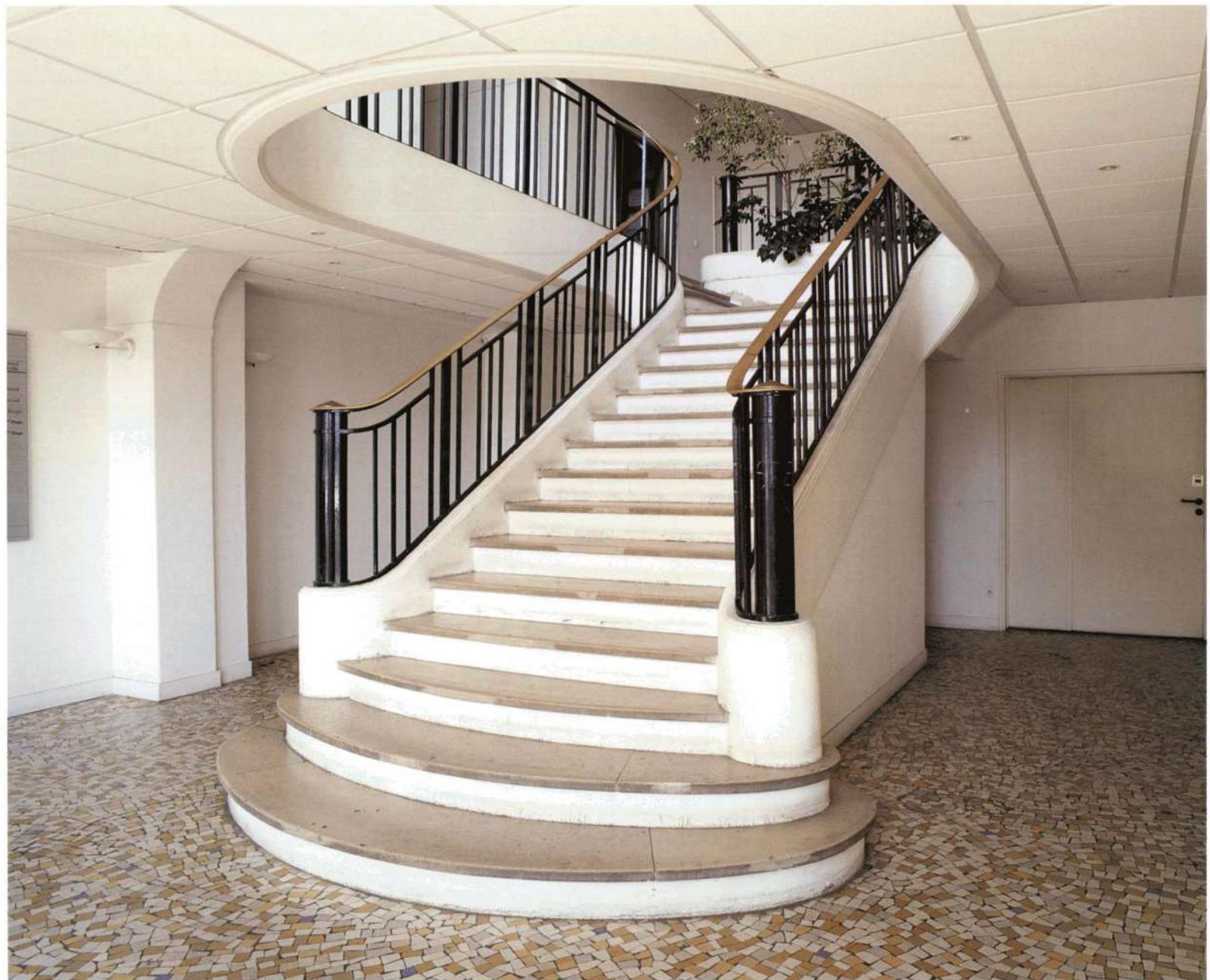
Vue aérienne vers 1970 (MIDF) (a)

Vue cavalière des phases de construction établie à partir des permis de construire (AM) (b)

Escalier principal du bâtiment administratif (c)

La construction de l'usine des Lignes Télégraphiques Téléphoniques a commencé en 1921 selon un plan d'ensemble réalisé par les architectes C. Nicolas et P. Malifaud qui permettait des





agrandissements ultérieurs. La vue aérienne (**a**) montre l'étendue maximale de ce qu'on appelait l'usine sud. Ce site d'une surface constructible de 5 hectares à proximité de la ligne de chemin de fer Paris-Mantes, facilitait l'arrivée des matières premières et l'exportation des produits finis. Deux voies de service le desservaient directement. On reconnaît les toits en shed des ateliers qui occupent alors la majeure partie de l'espace, tandis

que les toits en terrasse signalent les bureaux et les laboratoires. La partie logistique enfin est regroupée autour du château d'eau et de la haute cheminée de la chaufferie. La vue cavalière (**b**) permet de suivre l'extension de l'usine depuis sa fondation. En 1921, elle comprenait essentiellement les ateliers A où étaient fabriqués les câbles téléphoniques interurbains et les amplificateurs appelés bobines Pupin. C'est entre 1922 et 1931 que

les constructions furent les plus importantes, signe de l'expansion continue de l'entreprise dont les effectifs augmentent de 70% de 1925 à 1930, passant de 700 à 1200 personnes. Les bâtiments administratifs comportent plusieurs escaliers dont le plus monumental est celui qui se trouve à droite du passage d'entrée (**c**).

## LTT Une belle usine

b  
c  
a  
d

Atelier d'isolation des fils vers 1928

(CATLA) (a)

Pavillon du concierge (b)

Façade ouest du laboratoire central (c)

Vue du bâtiment de bureaux, rue

Charles-Bourseul (d)

Les ateliers détruits en grande partie par un incendie en 1985 nous sont connus par de nombreuses photographies. Celle que l'on voit ici (a) représente l'atelier d'isolation des fils vers 1928. Ce travail pénible était effectué par des femmes (elles représentent à peu près la moitié des effectifs de l'usine et les bataillons les plus nombreux d'ouvriers spécialisés). Dans une atmosphère chaude et humide destinée à préserver la souplesse et la malléabilité du papier d'isolation, des ouvrières debout, en blouse, surveillent une dizaine de machines dans lesquelles se déroule un fil de cuivre recouvert de couches de rubans en papier. Elles doivent prévenir et traiter les risques de casse du papier. La structure des ateliers, partout répétée, est en charpente métallique à poutres en treillis avec un large éclairage zénithal dispensé par les toitures en shed au vitrage orienté à l'est.

Il est probable que l'architecte Auguste Labussière dont on trouve le cachet sur des plans de 1930 est intervenu, avec son associé Marcel Reby, lors de la grande campagne de



travaux de 1929. Il était alors architecte du ministère des Postes. On ne sait donc pas si on peut lui attribuer la partie inférieure du pavillon du gardien (b) qui existait en 1926 et qui présente une certaine qualité architecturale par l'emploi partiel de la meulière rocallée et le pan coupé de l'angle sud ouest. En revanche, le deuxième étage de 1930 rejoint par sa sobriété et l'usage exclusif de la brique les autres constructions industrielles de cette période de la carrière de l'architecte. Le bâtiment appelé alors





laboratoire central (**c**) et construit en plusieurs étapes entre 1926 et 1936, associe, comme de nombreuses usines de cette époque, la brique posée en lits horizontaux sans aucune recherche décorative et des éléments en ciment peint en blanc qui empruntent, en les simplifiant, des éléments à l'architecture néo-classique (ici des triglyphes et un fronton). Ces détails existent dans d'autres réalisations de Labussière comme les établissements Rhône-Poulenc de Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne) ou la Compagnie des lampes

à Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine). Les ouvertures en triplet de la travée centrale sont aussi récurrentes dans son œuvre. La construction du bâtiment d'administration (**d**) s'est faite au fur et à mesure des besoins. Commencé par le pavillon du concierge à l'extrême gauche, il a été prolongé en plusieurs tronçons, dont le dernier composé de trois travées plus larges, jouxté le passage d'entrée à gauche. L'immeuble ainsi obtenu en 1936 laisse à peine deviner les différentes étapes de sa mise en œuvre.

## LTT Le foyer pour cadres célibataires



**Ancien cercle féminin, actuellement maison de retraite, 44-46, avenue du Maréchal-Foch**

### La crèche vers 1950 (coll. part.)

En 1929, la direction jugea nécessaire de construire le « cercle féminin », c'est-à-dire un foyer pour les femmes cadres célibataires, en liaison avec la volonté de mettre en place un encadrement féminin dans une usine où presque la moitié des effectifs l'étaient. Les plans du permis de construire ne sont pas signés mais on peut les attribuer à l'architecte Labussière, auteur attesté en 1930 de ceux des maisons du directeur et de son adjoint, situées juste à côté.

On voit ici la façade sur jardin de ce beau bâtiment qui, à l'origine ne comportait que deux étages. On y retrouve le contraste entre la brique et les éléments en ciment peint déjà signalés pour le laboratoire central, de même que le principe du toit-terrasse à pergola

en ciment, accessible par l'escalier principal aussi utilisé dans la maison du directeur. Une touche de couleur est apportée par les céramiques bleues des trumeaux du deuxième étage. Le corps central, mis en valeur par sa blancheur abrite l'escalier qui est desservi par un majestueux hall traversant. Au rez-de-chaussée se trouvaient à droite une salle de culture physique et à gauche une grande salle de réunion. La salle à manger donnait sur la façade antérieure. À chaque fenêtre en bow-window correspondait une grande chambre avec cabinet de toilette. Les ouvertures plus étroites qui flanquent la travée d'escalier donnent sur des WC et des salles de bain collectifs. Devenu mixte dans les années 1935-36, le cercle accueille après la guerre la crèche de L.T.T. À la suite de la fermeture de l'usine, à la fin des années 1980, elle est transformée en maison de retraite privée.





## LTT Le foyer pour cadres célibataires



Morceau d'apparat de l'ancien cercle féminin, l'escalier atteste la volonté ostentatoire de la direction de L.T.T. qui n'a lésiné ni sur l'espace ni sur la qualité. La rampe en ferronnerie de style « Art déco » dont le motif se retrouve aussi sur chacune des portes d'entrée est un bel exemple de cet art qui connaît alors un renouveau. La fleur de lotus par sa forme très simple se prête particulièrement bien au décor géométrisant et répétitif du garde-corps. Cette référence à l'Égypte, redevenue à la mode dans les années 20 à la suite de la découverte de la tombe de Toutankhamon, est le fait notamment du grand ferronnier d'art Edgar Brandt. Il utilise ce dessin dans de nombreuses œuvres, naturellement plus ouvragées : en 1925 pour l'Exposition des Arts décoratifs mais encore en 1933 à l'hôtel de ville de Vincennes.



## Comment loger ses employés

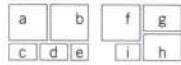
a  
c | b  
d

Maison du directeur, 42, avenue du Maréchal-Foch (a)  
Maison de contremaître, 23, rue de Pologne (b)  
Maisons d'employé, lotissement des Hautes Rayes (c, d) dessin d'après les permis de construire

Le « pavillon du directeur » (a) est une belle villa de 1930 en style moderne dans laquelle on retrouve plusieurs caractéristiques déjà signalées de l'architecte A. Labussière : le toit en terrasse qui à l'origine était accessible et comportait une pergola, l'absence de décor, la corniche très saillante, les fenêtres en triplet du premier étage. Cette formule est rare dans l'habitat à Conflans-Sainte-Honorine, et elle correspond probablement à l'image de modernité que voulait se donner l'entreprise. En effet, la maison du directeur, celle de son adjoint et le cercle féminin se trouvent juste avant d'arriver à L.T.T. en venant de la route nationale. En revanche, pour le pavillon du contremaître (b), noyé dans la zone pavillonnaire de L.T.T. de l'autre côté des usines, c'est un matériau et une élévation plus traditionnels qui ont été adoptés. Pour l'ensemble du personnel, enfin, c'est une architecture stéréotypée qui est proposée mais seulement après la guerre, lors de l'expansion de l'entreprise. Cette dernière fonde en 1955 la Société immobilière des Lignes télégraphiques téléphoniques qui construit des pavillons de type économique et familial pour loger les employés, toujours plus nombreux, qui vivent à Conflans (en 1965, 1670 salariés, soit un sur deux). 43 pavillons sont achevés en 1959. L'entreprise aide ses employés à accéder à la propriété et leur propose des modèles de maisons, de taille variable comme celles de l'architecte parisien J.P. Oudin (c, d).



# Chennevières Un hameau perdu



## Ancien domaine de Mercy-Argenteau (AD, Yvelines) (a)

**Anciennes fermes**, 86 (b), 125 (d, e)

et 143 (c), rue Désiré-Clément

**Maison**, 90, rue Désiré-Clément (f)

**Ancienne pension de famille « Aux**

**Bois Fleuris », 3, rue d'Herblay**

**Vers 1900 (carte postale, AM) (g)**

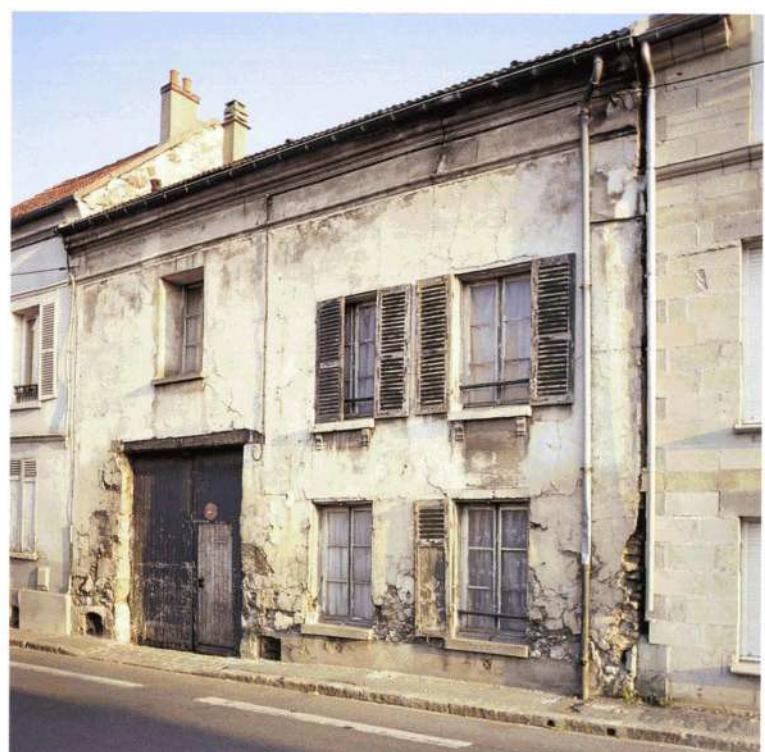
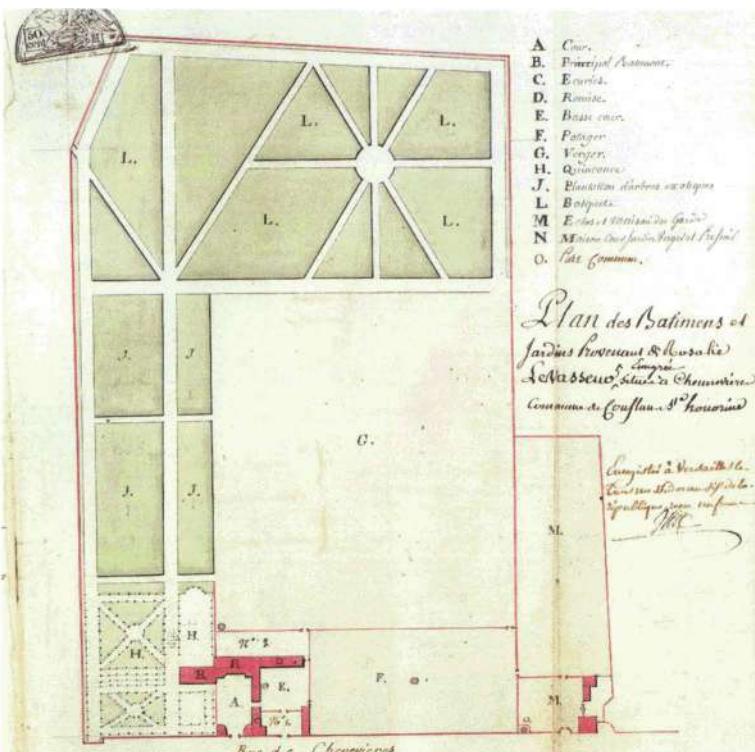
**Vers 1925 (carte postale, AM) (h)**

**Vue actuelle (i)**

Le hameau de Chennevières est resté longtemps un écart rural voué à l'agriculture. Sa population, peu importante

à la veille de la Révolution (54 feux) stagne pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et ne compte que 298 habitants en 1901. Elle est alors essentiellement agricole et les habitations s'égrainent le long de la rue de Chennevières (actuelle rue Désiré-Clément). Les fermes dont la dernière a cessé son activité il y a peu de temps, sont identifiables aux portes charretières qui desservent leurs cours. Le logis peut être indifféremment situé sur la rue ou en fond de cour. Quand il est sur la rue,

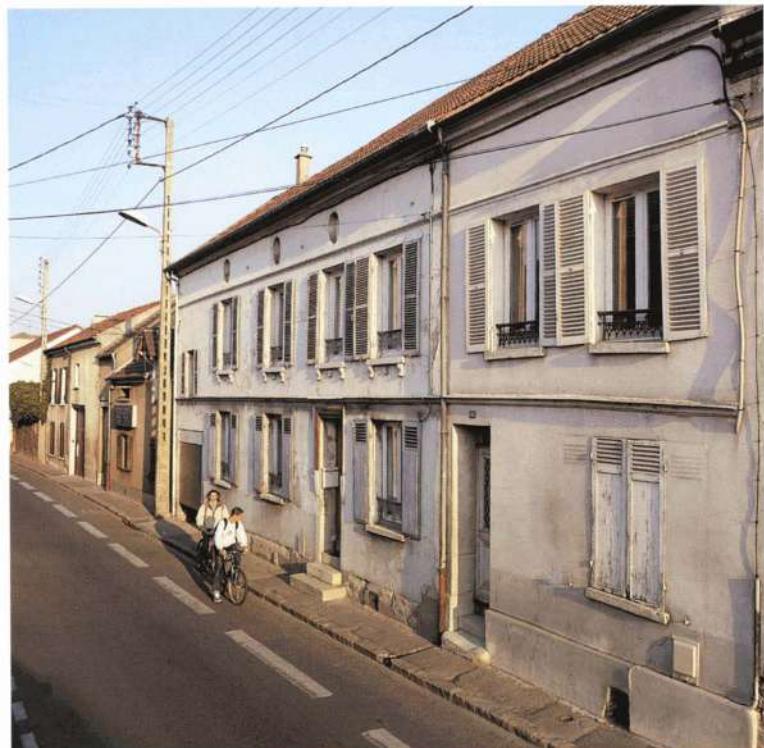
il présente souvent un caractère d'urbanité dont le 86, rue Désiré-Clément (b) est un bel exemple : régularité des ouvertures, consoles d'appui. En revanche, quand il est en fond de cour, le logis (e) ne comporte aucun décor ni aucune recherche de symétrie. Sous l'Ancien Régime, un des édifices remarquables du hameau était la maison achetée en 1772 par le comte Mercy-Argenteau. Cette propriété, qu'il avait cédée en 1792 à sa maîtresse, la chanteuse Rosalie Levasseur, fut mise



sous séquestre puis vendue comme bien national, ce qui a entraîné la levée d'un plan (a) permettant d'en reconstituer les dispositions, le bâtiment ayant été détruit après avoir été pillé à plusieurs reprises. Comme toutes les maisons de plaisance de l'époque, il comportait une partie réservée à l'habitation noble et une basse-cour autour de laquelle se distribuaient des bâtiments agricoles. La présence de vergers, potager, pressoir atteste que s'il s'agissait bien d'une villégiature, tout

était mis en œuvre pour « vivre du sien » en exploitant au mieux le domaine. Sur le plateau précocement déboisé, seul Chennevières avait conservé quelques bosquets, d'où autour de 1900, l'arrivée de promeneurs du dimanche et l'installation de pensions de famille comme les Bois Fleuris (g). Mais rapidement, alors que l'urbanisation commence à gagner le plateau, les perspectives de rentabilité offertes par ces espaces libres vont l'emporter. Les Grands lotissements

de Chennevières sous l'égide de Jacob Bluth s'installent aux Bois Fleuris et promeuvent le lotissement de l'Ambassadeur en 1925. Le bureau de vente (h), construit par le lotisseur qui avait de grands projets à Conflans puisqu'on le retrouve à Fin d'Oise, existe toujours, surélevé d'un étage (i).



ND  
CHENNEVIÈRES (Conflans-Sainte-Honorine). — « Aux Bois Fleuris », Pension de Famille



## Chennevières La chapelle Saint-Jean-Marie-Vianney



Certificat de communion décerné par la paroisse en 1954 (coll. part.) (a)

Façade principale (d)

Vue intérieure vers le chœur (b)

Relief du chœur : apparition de la Vierge à saint Jean-Marie Vianney (c)

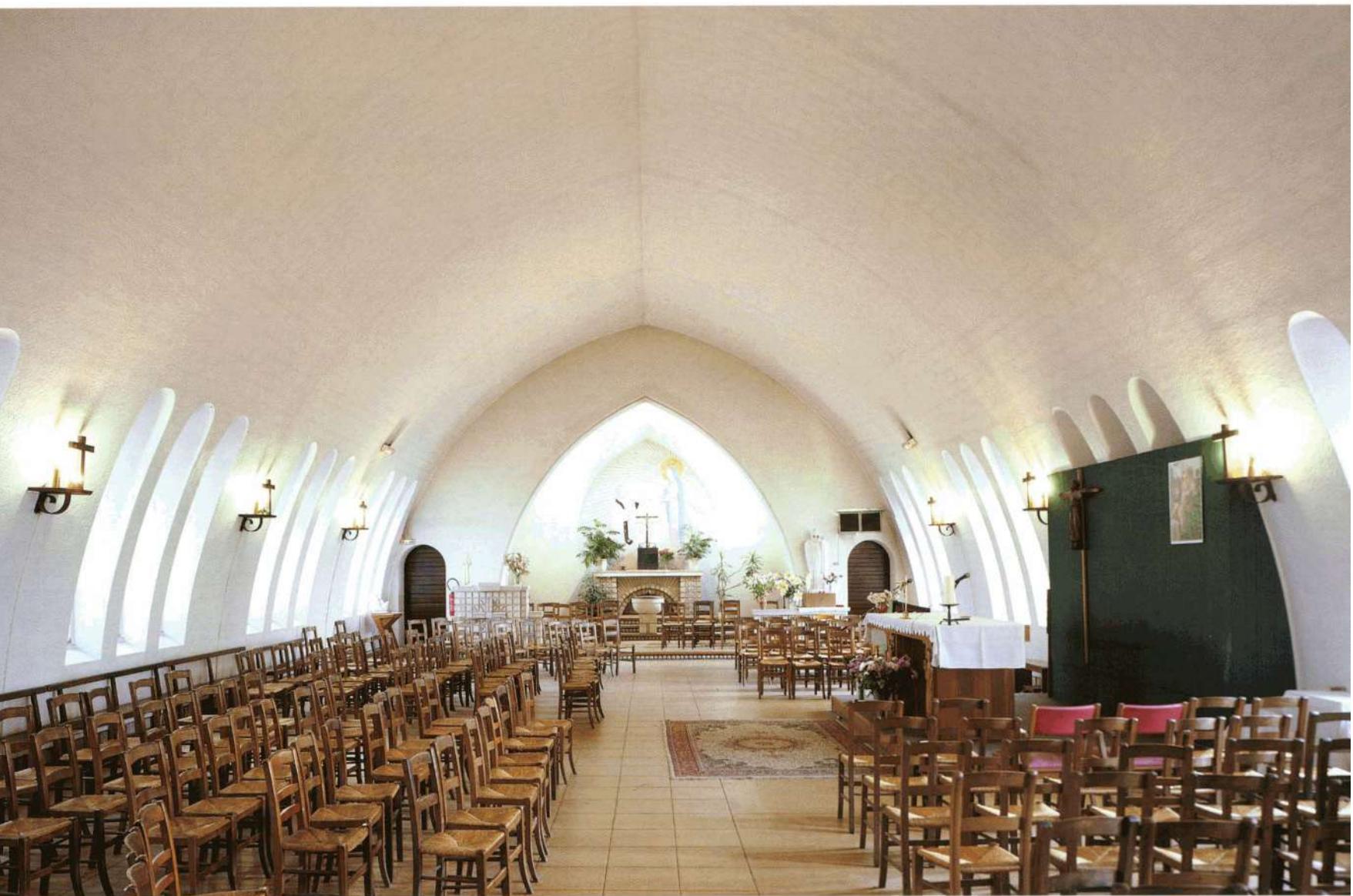
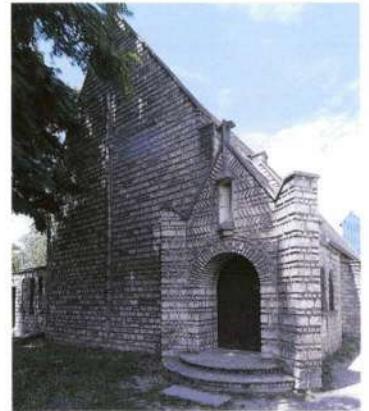
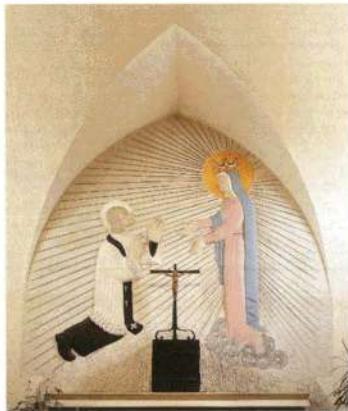
Travaillant d'ordinaire pour le diocèse de Paris dans le cadre de l'œuvre des « Chantiers du Cardinal », l'architecte Henri Vidal signe ici, pour le diocèse de Versailles, la chapelle Saint-Jean-Marie-Vianney destinée aux pratiquants de Chennevières. Réalisée en 1938, cette chapelle s'inscrit parmi les premières œuvres d'un architecte dont la carrière de bâtisseur d'églises s'étend de 1932 à 1955. Par sa modestie, l'édifice témoigne sans doute des contraintes d'un budget limité ; mais il révèle surtout la volonté d'y inscrire un programme complexe, disposant lieu de culte et locaux paroissiaux au sein d'une large parcelle traversante. Au devant du sanctuaire s'impose le dégagement d'un espace sacré : écho des recherches liturgiques alors menées en Allemagne, l'ampleur du parvis ainsi déployé retrouve ici sa dimension pastorale de terre d'accueil et de recueillement, ménageant une transition vers un sanctuaire auquel on accède par une « porte étroite ». La chapelle aux murs de moellons équarris, dont la maçonnerie irrégulière et rugueuse porte ici un appareil en chevron, là une croix monumentale en relief, oppose aux fastes du monde sa robuste rusticité. L'austère élévation d'une façade-pignon aveugle (d)



contraste d'autant plus avec l'intimité des volumes intérieurs. La chapelle, sans transept ni bas-côté, est entièrement couverte d'une voûte en berceau brisé, dépourvue de piédroits, dont les formes cultivent l'allégorie de l'Église primitive, nef humaine voguant vers le salut (**b**). Les voûtes blanchies à la chaux sont constituées de briques creuses posées sur le chant, selon une technique assurant économie et solidité, moyennant une bonne isolation thermique. Tangente aux courbes de la voûte, la toiture à deux pans repose

sur des arcs-diaphragmes que prolongent autant de contreforts. La chapelle des fonts baptismaux avait d'abord été placée au fond de la nef pour y accueillir les catéchumènes ; depuis, la cuve baptismale a été déplacée à proximité du chœur. Une petite sacristie, directement accessible du parvis, flanque la chapelle sur sa gauche et en constitue la seule annexe originelle. Le chevet a fait l'objet d'agrandissements récents et a été doté d'un clocher.

ALB



## Index des créateurs, artisans, entrepreneurs

**A**  
 Arsène-Henry Xavier et Luc, architectes, p. 67  
 Avard Eugène, architecte, p. 89

**B**  
 Bénard Henri, architecte, p. 28  
 Blasco J., architecte, p. 30 et 31  
 Boccard René, architecte, p. 29  
 Bonna Aimé, ingénieur, p. 23 et 102  
 Bourgeois Théophile, architecte, p. 72  
 Boussiron (entreprise), p. 109  
 Bretteville P., constructeur, p. 101

**C**  
 Cabanié Étienne Alexandre, architecte, p. 92  
 Challe Charles Michel Ange, peintre, p. 39  
 Caïn Auguste, sculpteur, p. 52 et 56  
 Chalet suisse démontable, entrepreneur de chalets, p. 98  
 Charpentier Albert, architecte, p. 95  
 Chipot-Renard, entrepreneur de chalets, p. 98  
 Courmelon Eugène, carriére, p. 20  
 Crapotte, marchand-frutier, p. 20

**E**  
 Eiffel (entreprise), p. 18 et 108

**F**  
 Feuillastre, architecte, p. 100  
 Févola Félix, sculpteur, p. 69  
 Figaret L., bronzier, p. 43  
 Formigé Jean Camille, architecte en chef des Monuments historiques, p. 41

Fouret J., architecte, p. 78-79  
 Fouillère Jean, carriére, p. 20 et 127  
 Frei Otto, architecte, p. 31

**G**  
 Girard Dominique, architecte, p. 31  
 Grellet François en religion frère Athanase-Martyr, peintre, p. 44

**H**  
 Heurteau, entreprise, p. 39

**J**  
 Joannon J., architecte, p. 76-77

**K**  
 Kippeurt A., architecte, p. 75

**L**  
 Labussière Auguste, ingénieur-architecte, p. 116-121  
 Lacombe Raymond, architecte, p. 103  
 Laplanche Jean Alexandre, p. 50 et 54  
 Le Chevallier Jacques, peintre verrier, p. 65  
 Lecoeur Henri, architecte, p. 95  
 Lenfant, architecte, p. 24  
 Lefaux, serrurier, p. 72

**M**  
 P. Malifaud, architecte, p. 114  
 Marandon F., architecte, p. 76-77  
 Marié E., architecte, p. 100  
 Ména, peintre verrier, P. 45  
 Moisseron et André, atelier d'arts sacrés, p. 43

**N**  
 Netter, entreprise, p. 100  
 Nicolas C., architecte, p. 114

**O**  
 Oudin J.P., architecte, p. 121

**P**  
 Picard, orfèvre, p. 44  
 Pion H.G., architecte, p. 100  
 Poussiègue-Rusand, orfèvre, p. 42

**R**  
 Rebuchon Paul, architecte, p. 65  
 Reby Marcel, architecte-ingénieur, p. 116-121  
 Rolland J., architecte, p. 30  
 Roussel (entreprise), p. 109  
 Rupricht-Robert Étienne, architecte des Monuments historiques, p. 38

**S**  
 Seguin Marc, ingénieur, p. 16 et 108  
 Silvestre Paul, sculpteur, p. 68  
 Soubirou, entrepreneur, p. 109

**T**  
 Thémis Constantinus, ingénieur, p. 31  
 Tessé, Pierre Aimé, carriére, p. 112 et 127

**V**  
 Vidal Henri, architecte, p. 124

**W**  
 Wybo Georges, architecte, p. 109

## Notes

- 1 - Dubois-Corneau (Robert), « Une excursion à Maisons, Conflans-Sainte-Honorine, Andrésy en 1786 ». In : *M.S.H.A.P.V.*, tome XXXVI, 192, p. 97-107.
- 2 - La trace la plus tangible d'occupation humaine à cette époque est l'allée couverte mise au jour en 1872 et déposée depuis au musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye. Voir aussi la base Hérodote du service départemental d'archéologie des Yvelines.
- 3 - Le Sueur (Bernard), *Conflans-Sainte-Honorine. Histoire fluviale de la batellerie*, Paris, Éditions de l'Harmattan, 1994, p. 42 et sq.
- 4 - « Il a manqué à Conflans un élément capital : la route qui passe au nord et fait la prospérité de Pontoise ». Roblin (Michel), *Le terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque. Peuplement et défrichement de la civitas des parisii*, Paris, Picard, 1951, p.200.
- 5 - Milhiet (Jean-Joseph), *Le cadastre de Berthier de Sauvigny*, Versailles, Archives départementales, 1996, p. 83
- 6 - AD, Yvelines, 3 P et Groupe MJC - Conflans à travers les âges, *Conflans-Sainte-Honorine, cartes, plans, photographies aériennes témoins de son histoire*, Conflans-Sainte-Honorine, 2003, p.82.
- 7 - MIDF Centre de documentation, article de La Croix du 21 mai 1973.
- 8 - Groupe MJC - Conflans à travers les âges, *op. cit.*, p.81.
- 9 - Cité par Le Sueur, *op. cit.*, p.192.
- 10 - Merger (Michèle), « La canalisation de la Seine ». In : *La Seine et son histoire en Île-de-France*, Mémoires de la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris-Île-de-France, tome 45, Paris, 1994, p. 107-124.
- 11 - Roblin (Laurent), *Cinq siècles de transport fluvial en France, du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2003, p.57.
- 12 - Le Sueur, *op.cit.*, p.100-101.
- 13 - Groupe MJC - Conflans à travers les âges, *op. cit.*, p. 41.
- 14 - Dupuy (Patrice), *Sainte Honorine, pèlerinage et prieuré de Conflans des origines à nos jours*, s.l., Valhermeil, 2000, p.140.
- 15 - Régeard (Mathilde), *Les anciennes carrières de calcaire de Conflans-Sainte-Honorine (Yvelines) : leur exploitation au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, le transport et l'utilisation de leurs pierres dans les monuments parisiens (Panthéon, Louvre)*, Mém. École du Louvre : Paris : 2003.
- 16 - Dupuy (Patrice), *op. cit.*, p. 222-223.
- 17 - À titre de comparaison, dans toute la généralité de Paris les labours représentaient 54 % du terroir et les vignes 6 %. Milhiet (Jean-Joseph), *op. cit.*, p. 257.
- 18 - AD Yvelines, Monographie de l'instituteur.
- 19 - 2033 habitants en 1790, 2067 habitants en 1881.
- 20 - Martin (Maurice), *Conflans-Sainte-Honorine et la tour Montjoie*, s.l. Groupe MJC - Conflans à travers les âges, 1991, p. 106.
- 21 - Depoin (Jean), « Les comtes de Beaumont et le prieuré de Conflans-Sainte-Honorine ». In : *M.S.H.A.P.V.*, tome XXXIII, p. 1. Archives municipales de Conflans CS H 18 série de conférences données par maître Lefrançois sur l'histoire de Conflans.
- 22 - Ils sont actuellement dans l'église paroissiale Saint-Maclou mais proviennent de la chapelle du prieuré Sainte-Honorine
- 23 - Déjà à l'époque gallo-romaine, Conflans était une terre de confins entre les trois grandes civitates des Parisii (entre Seine et Oise), des Véliocasses (rive droite de l'Oise) et des Carnutes (rive gauche de la Seine). Roblin (Michel) *op. cit.* p. 199.
- 24 - Dupuy (Patrice), *op. cit.*, p. 98.
- 25 - BnF, ms.lat. 13774 *Liber translationis et miraculorum beatae Honorinae*. Cité par : Dupuy (Patrice), *op. cit.*
- 26 - Le Sueur, *op. cit.*, p. 129.
- 27 - Cité par : Depoin (Jean), *op. cit.*, p. 174.
- 28 - *Ibidem*, p. 168.
- 29 - AD Val d'Oise, 6 J 4. Publié par Groupe MJC - Conflans à travers les âges, *Conflans Sainte-Honorine, cartes, plans, photographies aériennes témoins de son histoire...* p. 48-49.
- 30 - Milhiet (Jean-Joseph), *op. cit.*, p. 83.
- 31 - Publiée par Groupe MJC - Conflans à travers les âges dans *Vivre à Conflans*, n°105 et 106, avril et mai 1997.

- 32** - Formule utilisée par Balzac dans le « Curé de campagne », cité par Lachiver (Marcel), *Vin, vigne et vigneron en région parisienne du XVIIe au XIXe siècle*, Pontoise, Société historique et archéologique de Pontoise, du Val d'Oise et du Vexin, 1982, p. 355, note 2.
- 33** - Selon Marcel Lachiver (*ibidem* p. 439) en 1734, un vigneron à Clamart avec 300 perches de vigne peut espérer produire une douzaine de muids de vin qui lui rapportent 420 livres tandis que 229 perches de terre ne lui permettent pas d'assurer sa consommation de grains.
- 34** - *Ibidem* p. 435-437.
- 35** - Ils ont été étudiés par Moriceau (Jean-Marc), *Les fermiers de l'Île-de-France*, Fayard, Paris, 1994, p. 15.
- 36** - AD, Yvelines, 3 U Vers. 745.
- 37** - Lachiver *op. cit.*, p. 838.
- 38** - *Ibidem* p. 213.
- 39** - *Vivre à Conflans*, n° 88, octobre 1995, p. 19 & n° 89, novembre 1995, p. 19.
- 40** - Le Sueur, *op. cit.*, p.195.
- 41** - Le Sueur, *op. cit.*, p. 198.
- 42** - Merger (Michèle), « The Economic performance of inland navigation in France. The lower Seine and the Paris-Lens route in a comparative perspective, 1840-1914 ». In : *Inland navigation and economic development in nineteenth-century Europe* – Verlag Philipp von Zarbern-Mainz 1994 p. 190.
- 43** - *Ibidem* p. 204.
- 44** - *Ibidem* p. 212.
- 45** - *La vie du rail*, 24 décembre 1978, p. 8.
- 46** - Merger (Michèle) : « The Economic performance of inland navigation in France . The lower Seine and the Paris-Lens route in a comparative perspective, 1840-1914 », In : *Inland navigation and economic development in nineteenth-century Europe*, Verlag Philipp von Zarbern-Mainz, 1994, p. 188-189.
- 47** - *Ibidem*, p. 189.
- 48** - Régeard (Mathilde), *op. cit.*
- 49** - AD, Yvelines, 8 S Carrières 5 Conflans. Liste des propriétaires et exploitants de carrières en 1856 :
- 1- Pierre Robert Tessé carrier et ses trois frères dont deux demeurent à Conflans et un à Paris, 2 - François Busseau cultivateur, 3 - Antoine Le Tellier cultivateur, 4 - Jean Baptiste Cirjean cultivateur en son nom et en celui de Achille Rollieux marchand de vin à Paris, 5 - Jean Fouillère carrier et Louis Amable Caffin fruitier à Paris, propriétaire indivis, 6 - Pierre Aimé Tessé carrier, 7 - Jean Paul Tessé carrier, 8 - Jean Étienne Tessé carrier, 9 - Jean François Chapellier, cultivateur, 10 - Pauline Tessé veuve Jean Vallée, 11 - Auguste Carrelier cultivateur, 12 - Jean Denis Guillaume Tessé propriétaire demeurant à Paris rue des Bernardins, 13 - Marie Anne Heude veuve de Martin Joseph Artus, féculière.
- 50** - AM, Conflans, 1 F 7 et 1 F 17.
- 51** - Publiée par Groupe MJC - Conflans à travers les âges dans *Vivre à Conflans*, n°179, janvier 2004.
- 52** - Auduc (Arlette), *Montreuil, patrimoine horticole : Seine-Saint-Denis* ; Dir. D. Hervier, Photogr. Jean-Bernard Vialles. - Paris : Victor Stanne, 1999.
- 53** - Pons (Michel), « Le chasselas de Thomery, un raisin de luxe en Île-de-France (1730-1970) ». In : *Jardinages en région parisienne du XVIIe au XXe siècle : actes du colloque*. La-Courneuve, octobre 2000 / Dir. Jean-René Trochet, Jean-Jacques Péru, Jean-Michel Roy. - Paris : Créaphis, 2003, p. 49-61.
- 54** - AD, Yvelines, 7 M Conflans-Sainte-Honorine.
- 55** - *Ibidem*.
- 56** - Cueille (Sophie), *Le Vésinet : Modèle français d'urbanisme paysager 1858/1930*, Dir. Dominique Hervier, Photogr. Jean-Bernard Vialles, Christian Décamps. - Paris : Appif, réed. 2003.
- Cueille (Sophie), *Maisons-Laffitte : Parc, paysage et villégiature 1630-1930*, Dir. Dominique Hervier, Photogr. Jean-Bernard Vialles. - Paris : APPIF, 1999.
- 57** - Claude Louis de Moyria ayant été nommé maire de Conflans en 1811 par Napoléon Ier (*Vivre à Conflans*, n°90, décembre 1995) et le Général Samuel Lheritier de Chézelles fait baron d'Empire en 1808 (Dupuy, Patrice, *op. cit.* p. 198). Les deux furent maires de Conflans.
- 58** - AD, Yvelines, Monographie de l'instituteur.
- 59** - AM, Conflans, D 12.
- 60** - AM, Conflans, 1 G 10 matrices cadastrales.
- 61** - La date de construction de la maison nous est donnée par les matrices cadastrales (1 G 10) et le statut de son propriétaire par le recensement de 1896 (1 F 17).
- 62** - Elle deviendra en 1921 la sociétés des tuyaux Bonna, aujourd'hui Bonna Sabla. Au total, de 1894 à 1924 la société posa pour la ville de Paris près de 297 kilomètres de canalisations. Voir Marmuse (R.), *Aimé Bonna 1855-1930 / Aimé Bonna ; l'ingénieur constructeur (brevets) / les trente premières années de la Société des Tuyaux Bonna / Aimé Bonna ; l'ingénieur constructeur La société des tuyaux Bonna de 1956 à 1989*, tous exemplaires dactylographiés.
- 63** - Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France. Région Picardie, *Sur une frontière de la France, la Thiérache, Aisne* Dir. Martine Plouvier, Amiens : AGIR.Pic, 2001. p. 115.
- 64** - Deleforge (Marie-Hélène), Guillaume (Hélène), *Mémoire de câble. LT.T. Conflans-Sainte-Honorine au service des télécommunications*, Valhermeil, 2003, p. 56. *L'Épopée des L.T.T* ; CS LTT, Éditions du Valhermeil, 2004.
- 65** - Le Sueur, *op. cit.*, p. 305.
- 66** - Merger (Michèle), « Les mariniers au début du XXe siècle des forains d'une espèce particulière ». In : *Le mouvement social* n°132, juillet-septembre 1985 p. 83-100.
- 67** - Pinchedez (Annette), « Les bateaux-chapelle, œuvres religieuses et sociales de la batellerie (XIXe-XXIe siècles) », In : *Les cahiers du musée de la batellerie*, n°41, mai 2003.
- 68** - Cette chute est désormais arrêtée et le transport fluvial connaît de nouveau une légère croissance.
- 69** - Monographie de l'instituteur.
- 70** - Comme le montre le dépouillement de la série O lotissements des Archives départementales des Yvelines.
- 71** - Il faudra attendre la loi du 15 mars 1928 sur les lotissements défectueux pour que cela soit réalisé. AD, Yvelines, Série O Lotissements Conflans.
- 72** - AM, Conflans, CS H 18 série de conférences données par maître Lefrançois sur l'histoire de Conflans.
- 73** - 22 autres fonds de lotissements ont été dépouillés pour une période allant de 1925 à 1939.
- 74** - Mais aussi l'ancienne école de Fin d'Oise qui se trouvait au 44, quai de Fin d'Oise, juste à côté d'un salon de coiffure et était « la sœur jumelle » de la précédente. (Groupe MJC - Conflans à travers les âges, *Vivre à Conflans* n°157, janvier 2002).
- 75** - AM, Conflans, 1 M 4 et Groupe MJC - Conflans à travers les âges, *Vivre à Conflans*, n°160, avril 2002.
- 76** - Dupuy (Patrice), *op. cit.*, p. 226.
- 77** - Dupuy (Patrice), *op. cit.*, p. 226 et AM, Conflans, 4 M 2.
- 78** - Le Bas (Antoine), *Architectures du sport, Val de Marne, Hauts-de-Seine*, Dir. Dominique Hervier, Paris, Éditions Connivences, 1991, p. 62.
- 79** - Dupuy (Patrice), *op. cit.*, p. 229.
- 80** - Leveau-Fernandez (Madeleine), Rousseau (Sophie), *Les employeurs et l'habitat*, GIC, Info Europe, 1996, p. 76.
- 81** - Ces chiffres sont publiés dans la revue *Le Castor*, Bulletin mensuel d'Étude et d'information édité par l'Association des Castors de Seine-et-Oise, conservée par l'association des Castors d'Île-de-France, 69, rue des Prés-au-Bois, 78000 Versailles.
- 82** - *Vivre à Conflans*, n° 63, mai 1993.
- 83** - AM, Conflans, 1T 225.
- 84** - À titre de comparaison, à Poissy seulement 19 % des logements sont des maisons individuelles.
- 85** - L'ouvrage a été publié à plusieurs reprises, notamment dans la revue *Architecture d'aujourd'hui*, février-mars 1972, p. 34-37.
- 86** - Lesueur, *op. cit.*, p. 468.



*La Seine depuis la terrasse de la maison du 2, rue aux Moines*

#### Abréviations utilisées

- AD. Archives départementales
- AM. Archives municipales
- AN. Archives nationales, Paris
- BHVP. Bibliothèque historique de la ville de Paris
- BnF. Bibliothèque Nationale de France, Paris
- CATLA. Conflans à travers les âges, Association Conflans-Sainte-Honorine
- Mdp. Médiathèque du patrimoine, Paris
- MIDF. Musée de l'Île-de-France, Sceaux
- SDAVO. Service départemental d'Archéologie du Val-d'Oise
- SHAT. Service historique de l'armée de terre
- Cl. MH. Classé Monument historique
- ISMH. Inscrit Monument historique

#### Crédit photographique

- © Inventaire général. Cl. ou reproduction
- S. Asseline, ADAGP.
- Sauf

AD, Val-d'Oise p. 13

AD, Yvelines, p. 13, 16, 17, 39 (**e**), 43, 75, 83,  
109 (**c**), 122 (**a**)

AN, p. 49

BnF, Estampes, p. 10, 15, 25, 108 (**a**)

Monsieur Brard, Conflans-Sainte-Honorine, p. 107

Julien Delannoy, p. 27, 45 (**f**), 69 (**d**)

Musée de la Batellerie, p. 18, 58, 59, 60

SDAVO, p. 15

SHAT, p. 6

J-B. Vialles, p. 12

#### Cartographie et relevés architecturaux

Julien Delannoy

#### Charte graphique

Arnaud Dejean de la Bâtie

#### Maquette

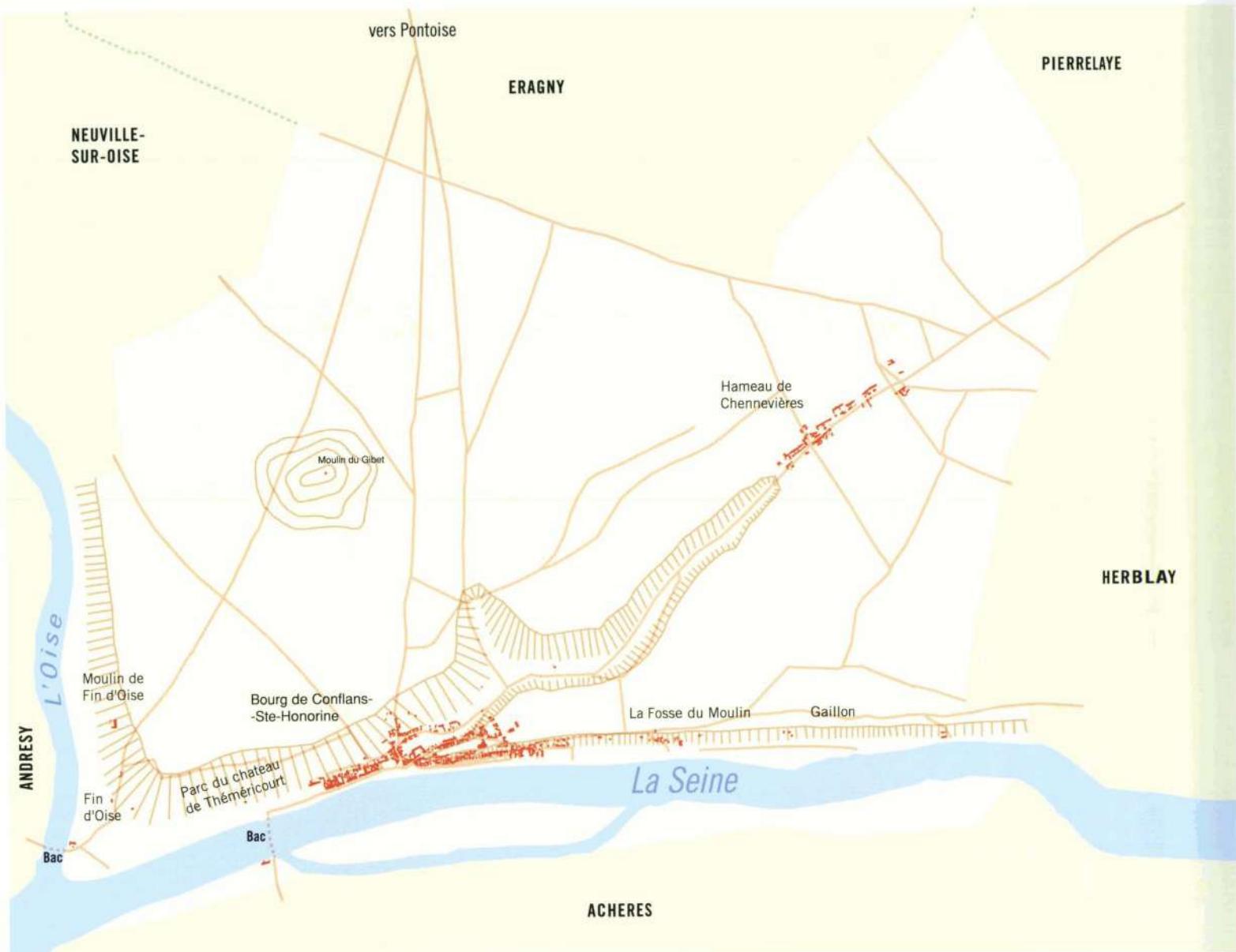
Les auteurs, Roland Barreau

#### Infographie

Roland Barreau, Vay

#### Photogravure, impression

Imprimerie Cartoffset, Orvault



La ville vers 1820



0 500 m



d'après le plan cadastral napoléonien  
de 1824, la minute d'Etat-Major de 1819  
et le plan topographique de 1968 (relief)



**La ville en 1929 - Voies et bâti**

- Bâti
- Voies
- Émissaire
- Voies ferrées
- Relief stylisé

0 500 m

d'après le plan général de répartition  
du sol de 1929.



25 mars 1969

[...]

En même temps qu'il complète nos connaissances, il [l'inventaire] suggère une mise en question sans précédent des valeurs sur lesquelles ces connaissances se fondent. Les objets d'archéologie peuvent être définis en tant que témoins. On les rassemble selon des méthodes d'ordre scientifique, ou qui tentent de l'être. L'inscription inconnue rejoint l'inscription connue, et le morceau d'architrave, la colonne mutilée. Il n'en va pas de même des œuvres d'art. Au musée, dans notre mémoire, dans nos inventaires, l'objet inconnu, depuis un siècle, rejoint moins l'objet connu que l'œuvre dédaignée ne rejoint l'œuvre admirée. L'inventaire qui rassemblait les statues romaines de Provence n'était pas de même nature que celui qui leur ajoute les têtes de Roquepertuse et d'Entremont.

Il ne s'agit pas seulement d'une « évolution du goût ». (Évolution d'ailleurs troublante, comme celle de la mode, car nul n'a expliqué ce qui pousse les hommes à être barbus sous Agamemnon, Henri IV et Fallières et rasés sous Alexandre ou Louis XV.) Ce n'est pas seulement le goût qui, dans les inventaires, ajoute les statues romaines aux statues romaines, et les œuvres gothiques aux œuvres romaines avant de leur ajouter les têtes d'Entremont. Mais ce ne sont pas non plus les découvertes, car les œuvres

gothiques n'étaient point inconnues : elles n'étaient qu'invisibles. Les hommes qui recouvrirent le tympan d'Autun ne le voyaient pas, du moins en tant qu'œuvre d'art. Pour que l'œuvre soit inventoriée, il faut qu'elle soit devenue visible. Et elle n'échappe pas à la nuit par la lumière qui l'éclaire comme elle éclaire les roches, mais par les valeurs qui l'éclairent comme elles ont toujours éclairé les formes délivrées de la confusion universelle. Tout inventaire artistique est ordonné par des valeurs : il n'est pas le résultat d'une énumération, mais un filtrage.

Nous écartons, nous aussi, les œuvres que nous ne voyons pas. Mais que nous puissions ne pas les voir, nous le savons, et nous sommes les premiers à le savoir ; et nous connaissons le piège de l'idée de maladresse. Si bien que nous ne tentons plus un inventaire des formes conduit par la valeur connue : beauté, expression, etc. qui orientait la recherche ou la résurrection, mais, à quelques égards, le contraire : pour la première fois, la recherche, devenue son objet propre, fait de l'art une valeur à redécouvrir, l'objet d'une question fondamentale.

Et c'est pourquoi nous espérons mener à bien ce qui ne put l'être pendant cent cinquante ans : l'inventaire des richesses artistiques de la France est devenu une aventure de l'esprit.

André Malraux

Pour l'automobiliste pressé qui franchit le viaduc de la nationale 184 au petit matin, Conflans-Sainte-Honorine évoque un village médiéval dont le donjon et la flèche de l'église émergent de la brume.

Le cycliste aventureux, qui flâne le long de l'ancien chemin de halage et, venant d'Herblay, découvre un ponton de bateaux-mouches puis plus loin, sur le port Saint-Nicolas, les ancrages, les mâts et les gouvernails des dizaines de péniches amarrées les unes aux autres, voit renaître cet âge d'or où la batellerie sillonnait la Seine et l'Oise. Le voyageur ensommeillé de la ligne de chemin de fer Paris-Mantes par Argenteuil entend, quand il aperçoit une belle usine désaffectée, le brouhaha qui accompagnait la sortie des ouvriers et des ouvrières de L.T.T., et se rendort attristé par les ouvertures murées qu'il a aperçues.

Le randonneur imaginatif qui monte le coteau à la recherche du musée de la Batellerie et se retrouve rue de la Côte-Penon dont nulle voiture ne vient troubler la tranquillité, se demande un court instant, quand il entrevoit un palmier, s'il n'a pas été par erreur transporté dans une île exotique.

Conflans-Sainte-Honorine est une ville aux mille visages dont la découverte, riche de multiples surprises, se mérite et s'enrichit à chaque pas, d'une belle corniche moulurée, d'une lucarne passante, de celliers creusés dans la roche, de rues pavillonnaires, de villas de villégiature, d'un château classique et d'un prieuré médiéval.

Grâce à cet ouvrage remarquablement illustré par les photographies de Stéphane Asseline, partez à la découverte de cette ville de contrastes.



*L'Inventaire recense, étudie et fait connaître le patrimoine artistique de la France. Les Images du patrimoine présentent une sélection des plus beaux monuments et œuvres de la région.*

*yvelines78*  
CONSEIL GENERAL

  
CONFLANS  
SAINTE-HONORINE

  
Liberté • Égalité • Fraternité  
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
  
Ministère  
Culture  
Communication

 îledeFrance

Prix : 28€



ISBN 2-905913-45-2